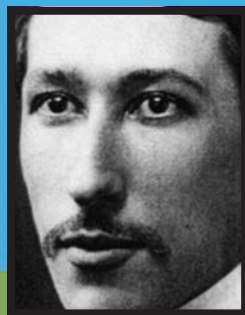




LA CHAÎNE D'UNION

REVUE D'ÉTUDES MAÇONNIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SYMBOLIQUES



MATIÈRE À DÉBATS

MARIE-FRANCE PICART, PAUL BACHELARD, GEORGES LERBET,
JEAN-LOUIS COY, FRÉDÉRIQUE HÉLÈS, ANDRÉ KERVILLA,
PIERRE-MARIE SAINT-VIATRE,

DOSSIER, PAS D'INITIATION SANS TRADITION [FAUT-IL RELIRE RENÉ GUÉNON ?]

- LA TRADITION ET LA CRISE DU MONDE MODERNE CHEZ GUÉNON
Un entretien de JEAN-PIERRE LAURANT avec PIERRE MOLLIER
- INITIATION ET TRADITION par GEORGES LERBET
- LA TRADITION DANS L'ISLAM ET SON INTÉRÊT AUJOURD'HUI
par BRUNO ETIENNE
- DIEU EN LOGE par YVES HIVERT-MESSECA

ÉTUDES & RECHERCHES

ÉDOUARD DE RIBAU COURT, FRÉDÉRIC BANCE, PETER BU

POÉSIE

- COLOMB, LE POÈTE MAQUISARD par JEAN-LUC MAXENCE

NOTES DE LECTURE

- IRÈNE MAINGUY et JACK CHABOUD

REVUE DES REVUES

LA TRADITION : UNE TRANSMISSION LUCIDE

PAR RENÉ LE MOAL

La pratique initiatique en général et maçonnique en particulier ne peut pas s'envisager hors d'un rapport étroit avec la tradition. Ce couplage entre initiation et tradition, dit Georges Lerbet, avait trouvé une ampleur spécifique chez René Guénon qui, pour être atypique, n'en a pas moins influencé durablement certains milieux maçonniques.

Pour le professeur Laurant, interrogé par Pierre Mollier, Guénon, non seulement refusait la modernité, mais rejetait aussi l'autonomie et la primauté de la raison, au profit d'une « intuition intellectuelle » de nature purement spirituelle. D'où son système comportant l'existence d'un donné révélé originel que le travail de la raison aurait déformé et qu'il appelle « Tradition primordiale », bien antérieure au judéo-christianisme, tradition qui se transmet de maître à disciple depuis la nuit des temps.

Que ces idées soient étrangères à la plupart des francs-maçons d'aujourd'hui, c'est certain, pourtant la franc-maçonnerie gardait une place essentielle dans l'esprit de Guénon. Il avait fréquenté les maçonneries « de marge » dans ses jeunes années occultistes, puis participé à l'entreprise de renaissance symbolique d'Oswald Wirth à Thebah. Il entretint une correspondance abondante avec le F. : Marius Lepage sur le symbolisme ou l'Église. La fondation de *La Grande Triade* en 1946, à la Grande Loge de France, témoigna de son influence.

Si Guénon, nous dit Jean-Pierre Laurant, convenait que l'âge sombre avait rendu nécessaire la séparation de l'ésotérisme initiatique et de la religion exotérique, il maintenait que l'un n'allait pas sans l'autre et que la transmission des vérités spirituelles excluait toute rupture : seule l'Église, la maçonnerie et le compagnonnage, pensait-il, pouvaient prétendre à cette continuité et constituer le dernier recours pour un Occident en perdition.

Qu'en est-il de la tradition en islam ? Bruno Etienne, qui a enseigné la sociologie et l'histoire comparée des religions et publié plusieurs ouvrages sur les religions, en particulier sur l'islam, de nous exposer ce qu'elle signifie. Comme le mot y est aussi porteur d'ambiguïté qu'ailleurs, il faut bien, dit-il, partir du Coran qui est constitutif – avec pas mal de réserves – de l'ensemble de la tradition musulmane, des valeurs et des idéaux, donc des mœurs et des expériences sociales et spirituelles des habitants de l'aire culturelle arabo-musulmane.

Avec Yves Hivert-Messeca, en nous penchant sur « une expression minimale de l'Absolu » inséparable de la pratique traditionnelle en log, nous restons dans l'étude de la tradition. Ce concept – Dieu, tel que l'ont longtemps vu et nommé nos frères et nos sœurs – a pris, depuis nos débuts, des identités variables selon les époques et la pensée dominante. Elles se retrouvent peu ou prou dans la franc-maçonnerie actuelle et peuvent se réduire à six selon la méthode des idéaux-types de Max Weber. L'une s'inscrit explicitement dans la tradition des *Anciens*, deux sont des conceptions mixtes, trois s'inspirent, plus ou moins, de celle des *Modernes*.

EDITORIAL 1 > RENÉ LE MOAL

-
- Matière à Débats** 5 **L'EUROPE FRATERNELLE SANS COMPAS**
Un livre provocant de Paul Bachelard. Qui a trahi l'Europe des Lumières ? Les nationalismes ? Les Anglais ? Tout espoir est-il perdu ? > MARIE-FRANCE PICART
- 7 **OBÉDIENCE CHERCHE RECONNAISSANCE DÉSESPÉRÉMENT**
Dans ses souvenirs, l'ancien Grand Chancelier de la GLDF analyse le dualisme de son obédience et souligne l' inanité des rêves de reconnaissance par Londres. Que faire maintenant ? > PAUL BACHELARD
- 9 **L'INITIATION PRISE AU SÉRIEUX**
Bruno Étienne surprend par cette réflexion sur la spiritualité maçonnique, facteur d'individuation éloignant les maux idéologiques qui nuisent à l'accomplissement de la vie en commun. > GEORGES LERBET
- 10 **TÉNÈBRES ET LUMIÈRES : LE LOGOS ÉGARÉ**
Comment appréhender le chaos qui s'installe et la fureur des éléments, et comment en résoudre le conflit, sinon par la parabole et l'illustration ? Trois films mexicains remarquables tentent une réponse. > JEAN-LOUIS COY
- 12 **PAROLES SUR PLANCHES, COMME AU THÉÂTRE**
L'espace du temple n'est pas l'espace de représentation du théâtre, et pourtant il nous met en scène. Et remarquez la similitude du vocabulaire.
> FRÉDÉRIQUE HÉLÈS
- 14 **L'ANNÉE MOZART EN FRATERNITÉ**
Mozart s'est bien vendu en 2006, et sous les formes les plus mercantiles parfois. Loin des marchands, le Grand Orient a évoqué notre lumineux ami par deux colloques érudits et, bien sûr, musicaux. > PIERRE-MARIE SAINT-VIATRE
- 16 **UNE FRANC-MAÇONNERIE BRETONNE AU MICROSCOPE**
Pour la première fois, toute la franc-maçonnerie d'un même département depuis deux siècles et demi est recensée. Un travail minutieux que n'altèrent pas quelques réserves. > ANDRÉ KERVELLA

DOSSIER **PAS D'INITIATION SANS TRADITION**
[FAUT-IL RELIRE RENÉ GUÉNON ?]

- 18 **LA TRADITION ET LA CRISE DU MONDE MODERNE CHEZ LE F. : GUÉNON**
René Guénon, penseur atypique, continue à fasciner les milieux maçonniques où l'on s'attache à réfléchir sur l'initiation et le symbolisme. Historien de l'ésotérisme, Jean-Pierre Laurant analyse son œuvre avec la distance nécessaire.
> Entretien avec PIERRE MOLLIER

- 25 TRADITION ET INITIATION**
La tradition, c'est un don à transmettre. Un don qui va circuler entre les hommes et les générations. Sans cet apport, l'homme, selon Guénon, ne peut atteindre la réflexion métaphysique. Une thèse qui résiste plutôt bien à la modernisation.
> GEORGES LERBET
- 35 LA TRADITION DANS L'ISLAM ET SON INTÉRÊT AUJOURD'HUI**
Seul le Coran est constitutif – en principe et avec pas mal de réserves – de l'ensemble de la tradition musulmane, des valeurs et des idéaux, donc des mœurs et des expériences sociales et spirituelles des habitants de l'aire culturelle arabo-musulmane. > BRUNO ÉTIENNE
- 49 DIEU EN LOGE**
Jusqu'au XVII^{ème} siècle, le Dieu des francs-maçons est explicitement celui de la Bible : quand on parle de Grand Architecte, on ne définit pas un Dieu d'une autre nature, on se concentre sur une des fonctions du Dieu de la Bible, celle de l'architecture. > YVES HIVERT-MESSECA

Etudes & recherches

- 61 LA LETTRE G : LUMIÈRE ET LIBERTÉ**
Cette planche de 1907, au style certes suranné, intéressera les Compagnons ayant à méditer sur un des symboles les plus riches de sens qui soient dans le Temple. > ÉDOUARD DE RIBAUCCOURT
- 69 RÉHABILITONS L'IDÉALISME**
Notre société ne semble plus capable d'idées, de projets et d'objectifs. Les individus se réfugient dans un épicurisme tranquille et confortable ; entre écologistes et « décroissants », le franc-maçon peut-il proposer une autre dynamique ? > FRÉDÉRIC BANCE
- 75 DE LA PENSÉE RATIONNELLE À LA PENSÉE UNIVERSELLE : LE SYMBOLE MAÇONNIQUE**
Le langage des signes ne peut exprimer qu'une partie du vécu. Le langage symbolique apporte un surcroît de pensée et de liberté. > PETER BU

- 84 POÉSIE**
Pierre Colomb, le poète maquisard, par JEAN-LUC MAXENCE
- 87 NOTES DE LECTURE**
par IRÈNE MAINGUY et JACK CHABOUD
- 95 REVUE DES REVUES**
par RENÉ LE MOAL, GEORGES LERBET et LUDOVIC MARCOS

LA CHAÎNE D'UNION

revue trimestrielle
est éditée par le
Grand Orient de France
16 rue Cadet
75009 Paris

Directeur de la publication
Jean-Michel Quillardet

RÉDACTION
Rédacteur en chef
René Le Moal
du@godf.org

CONCEPTION ARTISTIQUE
Claire Bertaut

ABONNEMENTS & ÉDITION DÉLÉGUÉE
CONFORM S.A.
3 rue Darbo
75011 Paris
tél. : 01 49 68 83 06
conform.edition@free.fr

Un an (4 numéros) :
France métropolitaine : 25 €
Dom-Tom et Étranger : 40 €
Bulletin en fin de numéro

VENTES AU NUMÉRO
Prix au numéro : 10 €

Detrad 18 rue Cadet 75009 Paris

Numéros anciens,
hors série ou en langues étrangères :
sur demande

IMPRESSION
CONFORM S.A.

ROUTAGE
La Parisienne de Routage

DÉPÔT LÉGAL
à parution

ISSN : 0292-8000

COMMISSION PARITAIRE :
1109 K 85994

CE NUMÉRO A ÉTÉ ÉLABORÉ AVEC LA PARTICIPATION DE :

Paul BACHELARD, professeur des Universités honoraire. Il vient de publier *Franc-Maçonnerie et Europe. La trahison ?* aux éditions Véga, Paris, 2006.

Frédéric BANCE, enseignant.

Peter BU

Jack CHABOUD, auteur de *Les Francs-Maçons* (Milan, 2005, coll. Les Essentiels) et de *La Franc-Maçonnerie, histoire, mythes et réalités* (Librio, Paris, 2005).

Jean-Louis COY, critique de cinéma.

Bruno ETIENNE, anthropologue des religions, membre de l'Institut Universitaire de France. Publications récentes : *L'initiation* (Dervy, 2004), *Islam : les questions qui fâchent* (Bayard, 2004), *Heureux comme Dieu en France ? La République face au pluralisme religieux* (Bayard, 2005)..

Frédérique HELES, enseignante.

Yves HIVERT-MESSECA, historien, auteur de plusieurs contributions dans *Deux siècles de Rite Ecossais Ancien Accepté en France*, Dervy, Paris, 2004

René LE MOAL, rédacteur en chef de *La Chaîne d'Union*. Auteur avec Georges Lerbert de *La Franc-Maçonnerie, une quête philosophique et spirituelle de la connaissance* (Armand Colin, Paris, 2005).

André KERVELLA, docteur d'Etat. Derniers ouvrages parus : *La Maçonnerie écossaise dans la France de l'Ancien Régime*, Rocher, Paris, 1999 ; *La Passion écossaise*, Dervy, Paris, 2003 ; *La légende des fondations*, Dervy, Paris, 2005.

Jean-Pierre LAURANT, chargé de conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (section des sciences religieuses), est le spécialiste français de René Guénon et des courants ésotériques du XIXème et XXème siècles. Il a contribué au *Dictionnaire de l'ésotérisme* (PUF) ainsi qu'au dossier *Tradition* dans la Chaîne d'union n°21 (été 2002).

Georges LERBET, ancien directeur de la collection *Encyclopédie Maçonnique* à Edimaf. Auteur de plusieurs ouvrages maçonniques, philosophiques ou de sciences humaines et sociales. Vient de publier, avec René Le Moal, *La Franc-Maçonnerie. Une quête philosophique et spirituelle de la connaissance* (Armand Colin, 2005), Prix du Livre Maçonnique 2005 (catégorie Essais).

Irène MAINGUY, bibliothécaire principale-documentaliste du Grand Orient de France. Derniers ouvrages publiés : *Symbolique des grades de perfection et des ordres de sagesse* (Dervy, 2003) et *De la symbolique des chapitres en franc-maçonnerie* (Dervy, 2005).

Ludovic MARCOS, conservateur du Musée de la Franc-Maçonnerie du Grand Orient de France, auteur de plusieurs ouvrages, dont *Histoire du Rite français au 18ème et au 19ème siècle* (Edimaf, Paris, 2002).

Jean-Luc MAXENCE, psychanalyste, rédacteur en chef de la revue *Les Cahiers du Sens*, auteur de *Jung est l'avenir de la Franc-Maçonnerie* (Dervy, Paris, 2004).

Pierre MOLLIER, chef du département Bibliothèque-Archives-Musée du Grand Orient de France. Derniers ouvrages publiés : *Le Régulateur du Maçon 1801*, édition critique (À l'Orient, 2005) et *La chevalerie maçonnique* (Dervy, 2005).

Marie-France PICART, expert en communication et médias.

Jean-Pie ROBILLOT, chargé de mission au Grand Orient de France. Il a réalisé la plupart des dessins figurant dans ce numéro de *LA CHAÎNE D'UNION*.

Pierre-Marie SAINT-VIATRE, docteur en histoire, spécialiste de l'histoire de la franc-maçonnerie au XVIIIème siècle. Membre et administrateur de l'IDERM (Institut d'Etudes et de Recherche Maçonniques). Il achève un ouvrage sur les musiciens francs-maçons à Paris de 1770 à 1789.

Brahim ZEROUKI, calligraphe algérien.

L'Europe fraternelle sans compas

par MARIE-FRANCE PICART

**FRANC-MAÇONNERIE
ET EUROPE.
LA TRAHISON ?**

par **Paul Bachelard**
Editions Véga, 210 p., 18 €

Trahisson peut-être, mais qui a trahi quoi ?

Un sous-titre aussi fort que celui de « trahison », même atténué par l'interrogation, retient l'attention. Le titre intrigue et égare : car il ne s'agit pas ici de la franc-maçonnerie en Europe mais, discrètement suggéré, du rapport que peut avoir l'Europe du traité de Rome avec les valeurs de la franc-maçonnerie.

Lors du débat qui a entouré la préparation du texte de la Constitution Européenne, sont remontés au jour les rapports ambigus et souvent mal compris qui ont marqué les origines, au siècle des Lumières, de la première tentative pacifique de fondement d'un espace européen.

Contradictions maçonniques

Le survol historique proposé par Paul Bachelard permet de comprendre la situation de la franc-maçonnerie face aux institutions ainsi que les nuances, voire les contradictions, très vite apparues au sein du monde maçonnique moderne.

C'est aussi l'occasion pour l'auteur de dresser un panorama du paysage maçonnique et sa mise en perspective dans l'évolution d'une Europe des princes à l'Europe des nations.

La trahison annoncée est-elle alors celle du pacte originel avec les intellectuels du siècle des Lumières, ou désigne-t-elle une rupture au sein de l'Ordre Maçonnique ? Les traditionalistes se sont-ils éloignés des libéraux au moment du projet de constitution ?

Paul Bachelard va plus loin. Il avance l'échec relatif de la mise en place, par les obédiences, de différentes et successives structures de réflexion et note qu'elles n'ont pas atteint dans l'action les objectifs



souhaités. Les points de vue et les spécificités des différentes obédiences étaient difficilement conciliables en un projet global.

Un socle de valeurs à promouvoir

Devant le constat de cette difficulté, et conscient de l'urgence des dispositions à prendre, l'auteur consacre la dernière partie de son ouvrage à l'idée de promouvoir un socle de valeurs communes, non à travers un lourd appareil de structures générateur de concurrence, mais dans un catalogue programmatique établi par consentement mutuel et soutenu par des francs maçons partout où ils auront leur mot à dire. Sur cette base a minima, sera-t-il possible de réunir ce qui est éparé ? Non pas, comme ce qui n'est écrit nulle part, « tout » ce qui est éparé mais, de façon plus pragmatique, « ce » qui est éparé ?

La lecture du livre fait naître le sentiment que l'évolution de l'Europe dans la crise née de l'échec du projet pourrait bien ouvrir un nouveau champ d'action aux franc-maçonnes et aux francs-maçons, leur permettant de rassembler réellement ce qui est éparé, au-delà des différences, des vieilles frontières et d'une renaissance des intolérances culturelles ou religieuses.

Des moyens réalistes d'agir

Il existe des moyens réalistes d'agir. Des programmes pluriannuels rendus publics sont avancés à Bruxelles sur les points fondamentaux agréés par les Etats membres pour servir de cadres à de futures réglementations. Il convient de les étudier, d'en réorienter par des actes, au cours des débats, les

dispositions contraires aux principes essentiels déjà énumérés au siècle des Lumières et qui restent encore au centre de l'actualité d'une opinion apparemment désemparée, en fait en mouvance rapide, à la recherche d'un sens commun au projet initial de l'Europe.

L'approche intégrée de l'égalité oblige aujourd'hui à décrypter les fondements des normes législatives ou réglementaires. L'analyse des rapports sociaux est devenue la clé de voûte pour mieux appréhender les soubassements culturels, ainsi que les mécanismes qui contribuent à la perpétuation des inégalités.

C'est un chantier qui ne peut laisser aucun de nous indifférent et qui replace nos valeurs au service des femmes et des hommes et ne se limite pas à la conquête d'avantages matériels immédiats, souvent générateurs de divisions et de surenchères.

Le succès des Lumières était issu de la naissance d'une opinion publique de l'époque. A l'heure de la « surmodernité » marquée par l'abondance indifférenciée des informations, la puissance des images chocs et l'exacerbation des individualités, l'opinion n'est plus limitée aux exigences de groupes restreints, toutes les couches de la société sont concernées.

Trahir serait donc d'abord, pour les maçonnes et maçons, oublier le message initial des fondateurs, basé sur la confiance mutuelle. La franc-maçonnerie, en son état actuel, peut se ressaisir. Elle sait que le processus de construction personnel et collectif vécu ensemble est éloigné de l'enfermement dans des différences qui nous séquestreeraient dans nos particularismes.

Un allié : le temps

Avec le temps et par un effort continu, des synergies viendront elles-mêmes créer les conditions d'une mise en œuvre de notre méthode dont le secret est de n'être soumise à aucun dogmatisme. Et ainsi, de vecteur de transmission, pourra-t-elle se faire entendre et devenir vecteur de changement.

Il n'est pas utopique de croire que la Franc-Maçonnerie dominera, alors qu'il en est temps, ses propres contradictions ! N'est-elle pas porteuse, dans les cœurs des femmes et des hommes qui l'animent, d'une conscience humaniste européenne ?

■ M.-F. P.

Obédience cherche reconnaissance désespérément

par PAUL BACHELARD

**UN FRANC-MAÇON
DANS LA TOURMENTE.**
Les relations internationales
d'une obédience

par Michel Singer
Dervy, 2006, 304 p., 16 €

Le calvaire de la Grande Loge de France, raconté par un ancien Grand Officier.

L'auteur de ce livre a été Grand Chancelier de la Grande Loge de France en 2002 et 2003. La tourmente qu'il évoque est celle qui a entouré l'échec de la politique de rapprochement avec les Grandes Loges américaines. Sa démarche est sans doute de justification personnelle, mais surtout d'explication des enjeux de la diplomatie de la GLDF. La période couverte part de la crise de 1964, présentée longuement en annexe, qui met en évidence les contradictions générées par deux approches de la maçonnerie dans la même Obédience.

En 1945, le Grand Maître Michel Dumesnil de Gramont fait échouer le projet de fusion avec le GODF et supprime les loges d'adoption¹. On crée la fonction de Grand Chancelier chargé des relations extérieures. « *La GLDF s'engage sur une voie possible de reconnaissance globale par les obédiences anglo-saxonnes. Et cette course éperdue à la reconnaissance ne quittera plus la*



Michel Dumesnil de Gramont

scène de la maçonnerie française pour les vingt prochaines années », dit Michel Singer (p. 225). Le convent de 1954 fait rétablir, sur l'autel des serments de chaque atelier, le Volume de la Loi Sacrée.

Dix ans après la fusion avortée avec le GODF, la GLDF ouvre des pourparlers avec la GLNF

En mai 1955, s'ouvrent des pourparlers officiels avec, non plus le Grand Orient de France, mais la Grande Loge Nationale de France, et cela malgré la protestation de nombreuses loges. « *Au cours des années 1960, 1961 et 1962, des discussions et rencontres ont lieu avec des officiers de la GLUA² qui continuent de s'évertuer à affaiblir la renommée de la GLDF... En réalité, les Anglais ont peur de voir la GLDF en martyre de la maçonnerie française et attirer vers elle de nombreux frères français de la GLNF qui n'apprécient guère la présence des nombreux frères américains et anglais qui composent plus de la moitié de cette obédience de 3500 personnes à cette époque* » (p. 230).

En 1963, Richard Dupuy est élu Grand Maître dans un contexte difficile. En plein convent de 1964, se produit la rupture entre le Suprême Conseil³ et la GLDF qui n'est plus reconnue régulière (p. 233). Rejetée par les Américains, la GLDF se retourne vers son ancien partenaire des années difficiles, le GODF, ce qui va se matérialiser par un traité d'alliance le 4 septembre. Ceux qui y étaient opposés regagnent la GLNF. Ce conflit éclaire le scénario qui va se mettre en place vingt ans plus tard.



Richard Dupuy

Michel Singer, élu Grand Chancelier en juin 2001, caresse un projet de réconciliation de la franc-maçonnerie mondiale. Mais la Grande Loge est partagée en deux clans : « *celui des matérialistes athées qui réfutent l'existence d'une maçonnerie régulière et souhaitent un rapprochement ou peut-être même une fusion*

1 Cf. La Chaîne d'Union n° 14/15, Automne 2000/Hiver 2001.

2 GLUA : sigle (en français) de la Grande Loge Unie d'Angleterre, ou United Grand Lodge of England and Wales (UGLE).

3 Il s'agit du Suprême Conseil du Rite Écossais Ancien et Accepté de la GLDF.

avec le GODF, et celui des partisans déistes du grand courant de pensée traditionnelle, impliquant l'indépendance et la souveraineté de notre obédience ainsi qu'un possible rapprochement avec la GLNF et les cent vingt Grandes Loges régulières du monde. » (p. 44).

Aucune obédience ne peut « reconnaître » la GLDF ni évidemment le GODF sans encourir de graves sanctions de la part de Londres

Mais la Grande Loge Unie d'Angleterre a choisi de reconnaître la GLNF dès sa création, ce qui, dans le système de régularité et reconnaissance mise en place par elle, ne laisse aucune place à une autre obédience dans le même pays. Quand la GLDF cherchera à nouer des alliances avec des Grandes Loges régulières, l'échec sera fréquent car la GLUA, « *qui continuait de nous livrer une bataille politique sans pitié* » (p.62), menace immédiatement l'obédience concernée d'une perte de reconnaissance qui entraînerait son rejet par le vaste réseau que la GLUA a patiemment organisé.

C'est dans ce chapitre (pp. 113-127) que Michel Singer évoque les négociations qui, dans le même temps, se tenaient avec la GLNF et le GODF. L'auteur chancelier garde en tête sa stratégie prioritaire du rapprochement avec les Grandes Loges américaines. « *Mon analyse était simple : profitons de ces dérives [évoquant dans les médias des « affaires » dans le sud-est Côte d'Azur] pour affaiblir la GLNF et la mettre en position d'accepter nos termes de réconciliation...* » (p. 113).



Michel Barat

Dans les faits, le Grand Maître Michel Barat ne partageait pas les objectifs de son chancelier. Aucun accord ne fut donc signé avec la GLNF et le rapprochement avec le GODF, alors dirigé par Alain Bauer, fut confirmé. L'auteur consacre un chapitre aux relations de la GLDF avec son propre Suprême Conseil (pp. 85-96). « *Au même titre que la GLDF, le Suprême Conseil avait souffert de la scission de 1964 et, depuis cette époque, [il] tentait de redéployer ses relations internationales, malheureusement pas toujours en harmonie avec la GLDF.* » (p. 86). Les relations entre les

deux instances sont décrites comme complexes et parfois conflictuelles.

Le beau rêve du Grand Chancelier s'est effondré en 2003 à Minneapolis (Minnesota)

L'ouvrage décrit en détail toutes les étapes du rapprochement tant désiré et jamais réalisé avec les Anglo-Saxons. Les obstacles se sont révélés multiples car la GLDF ne pouvait masquer toutes ses relations avec la maçonnerie libérale, ni la réalité des échanges suivis entre les FF. : de la GLDF et le GODF, lequel est, on le sait, considéré comme le plus irrégulier possible par la maçonnerie anglo-saxonne (malgré des échanges aussi discrets que fructueux). L'épisode de la rencontre de Reykjavik avec le président de la fédération du DH est significatif des ambiguïtés et des limites d'une diplomatie qui voudrait masquer le courant libéral de son obédience, majoritaire dans les ateliers bleus.

Le rêve américain du Chancelier a volé en éclats à Minneapolis en février 2003, quand son adjoint de mission, le second Grand Maître adjoint, également attaché au versant libéral, a affirmé la dualité idéologique de l'Obédience. D'un coup, l'échafaudage s'est effondré. C'est ce drame que relate Michel Singer. Il marque pour un temps, comme en 1964, la mort d'une illusion. L'exclusive territoriale, pièce maîtresse du système GLUA, tient bon.

■ P. B.

L'initiation prise au sérieux

par GEORGES LERBET

LA SPIRITUALITÉ MAÇONNIQUE,
ANTHROPO-ILLOGIQUES I

Bruno Etienne
Dervy, 2006, 184 p., 17,5 €

Bruno Etienne explore la spiritualité laïque.

La raison d'être de la franc-maçonnerie émerge plus clairement quand son objet est abordé par un franc-maçon, chercheur-participant, qui interroge sans indulgence un corpus documentaire et factuel. L'ambition heuristique de Bruno Etienne, méthodologiquement armée comme il sait le faire, ne pouvait que concourir à la détection des fondamentaux de l'Ordre, car elle prend au sérieux ce que signifient les textes maçonniques fondateurs et les rituels utilisés dans les loges.

Elle découvre ainsi, quasi trivialement, que l'initiation de l'individu occupe une place centrale grâce aux conditions favorables qu'il y trouve pour apprendre à vivre et à développer un « dialogue intérieur et silencieux avec lui-même ». Elle découvre aussi que, au cours de la vie initiatique, la reconnaissance de l'esprit comme puissance éclairante est d'autant plus prégnante que le corps matériel est aussi concerné.

Une démarche basique et sacrée

Selon des procédures rituelles adéquates, dans les temples intérieurs ou matériels, se construit une démarche basique et sacrée. Celle-ci aboutit au serment par lequel l'individu se reconnaît en tant que sujet authentique devenu apte à assumer plus lucidement l'incomplétude de sa finitude humaine. À la fois séparé et relié à l'Autre, présent et témoin de son expérience ésotérique, il commence à aborder et à soupeser son intériorité qui, si elle le coupe du monde, lui impose aussi une interface avec l'Autre, car *religare* et *religere* s'y marient au lieu de s'annihiler.

La spiritualité laïque qui voit le jour à cette occasion accroît, chez le néophyte, le sens qu'il se fait du

monde exotérique, ce qui entraîne pour lui un gain général d'individuation et l'éloigne des maux idéologiques qui nuisent à l'accomplissement de la vie en commun, philanthropique et respectueuse de chacun.

Dans ces conditions théoriques, un foisonnement de questions, éveillées chez le lecteur, guette la maçonnerie d'aujourd'hui. Qu'en resterait-il sans ses fondamentaux traditionnels propres à l'espèce humaine puisque l'ordre de l'homme réside, pour une bonne part, dans la variété et l'autonomie de son esprit ?

On peut se demander aussi ce que pourrait être une ambition adogmatique. En d'autres termes, est-il concevable que l'on puisse échapper à toute dogmatique tant intime que sociale ? Comme si une attitude critique à cet endroit ne reposait pas sur un cheminement sceptique, plutôt qu'elle ne tiendrait au déni du dogme...

Questions sur les obédiences

D'autres questions abordées par Bruno Etienne portent sur les obédiences pour qui, selon lui, comme pour toute institution, « *l'enjeu est le pouvoir et non la vérité* ». Après ce qu'on a lu de l'initiation, fondée sur une spiritualité laïque et la quête de sens, l'auteur conduit le lecteur à s'interroger sur le devenir d'un serment agréé par un Ordre lorsqu'on le juge détourné en faveur d'une association somme toute profane.

Que signifierait, en effet, une sollicitation d'aléance à des règlements actuels et à venir auprès d'individus venus en loge afin de suivre des rituels d'initiation en vue d'appréhender leur liberté absolue de conscience ? Comme si le *magister* (maître formateur) pouvait se changer, subrepticement et sans conséquences éthiques, en *dominus* (le maître de l'esclave) ?

Enfin, à l'heure de la « mondialisation », vient aussi à l'esprit du lecteur engagé une question très actuelle et circonstanciée : à quoi servent les obédiences quand Internet rend possibles les liaisons directes entre les loges, faisant ainsi l'économie de l'agent de liaison — ce qui n'était pas le cas au XVIII^{ème} siècle ? Question pertinente et fruit d'un progrès technique, ou question majeure et plus permanente si l'on a admis que toute pratique initiatique existentielle ressortit à la spiritualité en général et à celle du domaine maçonnique en particulier...

■ G. L.

Ténèbres et lumières : le logos égaré

par JEAN-LOUIS COY

LES FILS DE L'HOMME
de Alfonso Cuaron

LE LABYRINTHE DE PAN
de Guillermo del Toro

BABEL
de Alejandro González Inárritu

A partir de trois films mexicains récents...

Est-ce le hasard d'une époque où se conjuguent barbarie et évolution, le reflet d'un miroir trompeur ou la simple rencontre d'une angoisse ontologique ? Nous constatons que l'art de la lumière artificielle – le cinéma – renvoie à nos cerveaux cette problématique comme si l'image vraiment s'échappait de ses particules pour atteindre l'infiniment petit de notre territoire neuronal. Par son index tracé vers le haut puis le bas, l'initié ou le néophyte prend conscience de l'Unité en tant que principe ultime, fusion du polymorphisme, de la Nature et de l'esprit humain.

Cela rejoint les préoccupations de trois cinéastes mexicains, Alfonso Cuaron, Guillermo del Toro et Alejandro González Inárritu, auteurs de *Les Fils de l'homme*, *Le Labyrinthe de Pan* et *Babel*

Comment appréhender le chaos et en résoudre le conflit

La question qu'ils posent, en effet, est de savoir comment appréhender le chaos s'installant peu à peu sous le microcosme et la fureur des éléments, et surtout en résoudre le conflit par la parabole et l'illustration ?

Le Labyrinthe de Pan décrit le monde imaginaire d'une petite fille vers les années 40, époque où les franquistes, neutres à l'extérieur de l'Espagne, traquent les républicains survivants à l'intérieur. Selon un rite magique, la fillette, dont le beau-père est un superbe tortionnaire, traverse le miroir et rejoint le monde souterrain des monstres chaque nuit.



© Wild Bunch Distribution

Ivana Barquero dans *Le Labyrinthe de Pan*

Grâce à cet aller-retour entre la barbarie des civilisés et la liturgie fantasmagorique, le cinéaste dessine le tableau du Bien et du mal, le haut et le bas tracés par l'index du premier initié. L'enfant devient le personnage désigné pour le passage illégitime du mauvais au mal, car celui-ci est relation et non substance. Lui sont opposées la cruauté totalitaire et radicale de la surface et celle des passions tristes nées de l'imagination.

Le mal suppose la comparaison entre ce qui est et ce qui aurait dû être, l'image d'un autre monde doit précéder celle du nôtre : nous sommes au centre des deux.

Le règne de l'obscurantisme précède celui du mépris

Babel est la fresque d'une consternation contemporaine dont la Genèse (XI, 7, 9) a déjà dépeint le mécanisme – le déplacement de populations, l'exclusion, l'incompréhension linguistique.

Une balle perdue tirée par deux adolescents marocains qui ont chapardé le fusil de leur père ; une touriste américaine blessée, son mari impuissant à se faire entendre ; la nounou mexicaine partant à une fête familiale avec les deux enfants du couple mais se faisant intercepter à la frontière parce que dépourvue de papiers ; une jeune Japonaise sourde-muette ayant perdu sa mère suicidée ; son père interrogé par la police car il a fait cadeau de son fusil de chasseur à son guide marocain... Voilà, la boucle s'est constituée. Pourtant, aucune communication ne s'avère possible, les langues séparent, le mutisme isole, les cultures s'entrechoquent :

© Mars Distribution



L'affiche de *Babel*

peut-on alors construire un autre monde ?

De tels événements douloureux se répercutent aussi bien dans le lointain que dans le proche, la parole se fractionne, surdité et mutisme sont les antinomies de l'information planétaire instantanée.

Fresque d'une consternation parce qu'il apparaît que le règne de l'obscurantisme précède celui du mépris. Le premier Mal, c'est la souffrance ; le vrai Mal, c'est l'injustice. La parole est perdue, l'harmonie disparaît, ces individus retrouveront-ils un langage commun ? L'amour sauvera peut-être la nature humaine.

Et quand il ne restera plus qu'une femme enceinte

Les fils de l'homme, dernier opus cité, est un récit d'anticipation puisqu'il s'agit d'un monde futur où tous les êtres humains sont stériles.

Au centre de cette apocalypse, une femme enceinte, la seule et la dernière, devient l'enjeu de la survie.

Métaphore des Temples détruits par la violence d'une Loi ancienne implacable, prétexte à une mise en scène virtuose et suffocante, le film répond en partie à l'énigme de la reconstruction du troisième Temple de la nouvelle Loi. L'ultime image de la future mère noyée dans le brouillard, s'éloignant vers l'ombre d'un immense bateau qui, peut-être, la recueillera, en sera la traduction.



© United International Pictures (UIP)

Clive Owen et Julianne Moore dans *Les fils de l'homme*

N'est-il point étonnant que ces trois films ainsi réunis, œuvres d'artistes soucieux des désastres de l'« a-humanisme », traitent de nos préoccupations avec un langage qui nous réunit, celui du cinématographe ?

■ J.-L. C.

Paroles sur planches, comme au théâtre

par FRÉDÉRIQUE HÉLÈS

DEVANT LA PAROLE

Valère Novarina

P.O.L., 1999, 181 p., 14,48 €

Les mots sont cette matière qui nous construit dans le temple, cette scène.

Cet ouvrage déjà ancien n'est pas, à proprement parler, un livre maçonnique. Il mérite pourtant qu'on s'y intéresse. L'auteur, Valère Novarina, est un créateur dans tous les sens du terme : poésie, théâtre, peinture, essais, essais sur tout ce qui fait œuvre humaine, qu'on appelle aussi esthétique. Or le travail maçonnique aussi fait œuvre humaine, quand, en loge, nous nous trouvons « *dans notre parole* », parce que le rituel aura opéré, qu'il nous aura placés « *devant* [la possibilité de] *la parole* ».

Dès lors, ce livre, parce qu'il nous invite à entrer dans les tourments et la créativité de la spécificité de la parole, nous aide à nous caler un peu mieux dans notre rapport à notre parole maçonnique, celle « qui circule », qui « est perdue », ou qu'il faut retenir dans le silence d'apprenti, cette parole dont on ne sait jamais, au fond, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être, ce qu'elle pourrait être, dans sa réalité de « prise de parole ».

Une des fonctions de la parole sacrée serait de nous donner accès à nous-même

Si l'on peut, sans trop se tromper, affirmer qu'elle n'est ni témoignage, ni discours savant, qu'un temple n'est ni le Café du Commerce, ni une salle de cours, de quelle parole humaine pouvons-nous faire l'expérience, qui s'adosse à la parole sacrée dans cet espace lui-même sacré ? Peut-on imaginer qu'une des fonctions de la parole sacrée soit de nous donner accès à notre parole humaine quand elle est accueillie par les frères et par les sœurs dans un espace qui, en retour, nous

relie au sacré, par échos de paroles ? Ces paroles y seraient alors à laisser résonner, tant dans ce qu'elles disent que dans ce qu'elles taisent mais suggèrent, tels les mythes et les symboles.

L'espace du temple n'est pas l'espace de représentation du théâtre, et pourtant, il nous met en scène. Cette scène même que Valère Novarina considère comme une « *demeure fragile* » (p. 109), au fond celle que nous sommes à nous-même par notre corps, celle où demeure notre temple intérieur. Au théâtre, les acteurs se préparent dans leur *loge* à monter sur les *planches*, pour y dire ce qu'ils auront appris « par corps ». Pour chanter, sur scène, « *ce qui importe le plus, c'est la juste position des pieds sur le sol – et prendre du plancher toute la force* » (p. 76).

Et si le « *théâtre n'est pas du tout un lieu où nous voyons un spectacle, mais un lieu où nous passons avec* » (p. 83), où notre corps, notre esprit et nos émotions sont en jeu de partage pendant et au-delà du temps de la scène, tel est bien aussi, semble-t-il, ce que nous venons apprendre en maçonnerie : à « passer avec », du mieux possible.

Les mots nous arrivent et nous inscrivent dans le temps, universel et personnel

Ce qu'on voit dans le temple n'est pas une œuvre picturale, et pourtant le temple est peinture symbolique du monde. De Piero Della Francesca¹ à Lesage², le commentaire sur la géométrisation des espaces représentés qui est proposé ici dévoile des *perspectives* invisibles, qui sont tout à la fois « *vues traversantes, transpectrices, ou outre vues* » (p. 134) : autant de traductions de « perspective », c'est-à-dire ce qui permet de « *voir à travers, au-delà, par-delà* ».

Si le temple est cet espace symboliquement géométrisé qui nous rend « transpecteurs » et « outre voyants », parce que le temps s'y abolit et que l'espace est recueilli, il peut alors ouvrir notre parole (intérieure aussi bien) à des *perspectives* jusque là invisibles de nous-mêmes et du monde.

L'œuvre poétique, elle aussi d'espace et de temps, est bien sûr, de façon plus flagrante encore, action des mots pour l'accès à une parole singulière toujours recommencée, parce que travaille « *tout au fond de nous, tout au fond du langage : la soif de mourir, de se dépouiller et renaître ; au plus profond de nous : le désir de traversée.* » (p. 85-86). L'expérience poétique

1 Peintre et mathématicien toscan (1420-1492).

2 Augustin Lesage, peintre spiritualiste français (1876-1954).



Madonna del Parto, 1460, de Piero della Francesca

ainsi envisagée devient une expérience initiatique. Et inversement.

Valère Novarina se fait phénoménologue de ces différents espaces (espace théâtral, pictural, poétique), pour comprendre comment, d'être corporellement touchés et pris par eux, les mots nous arrivent et nous inscrivent dans du temps, universel et personnel à la fois.

Débusquer ce qui ne pourra jamais se dire

Mais l'auteur s'efforce aussi de débusquer dans ces entremêlements ce qui ne pourra jamais se dire, parce que c'est proprement imprononçable, et que la parole est en elle-même « trouée », qu'elle est même une parole du fait d'être trouée. « *La parole est apparue un jour comme un trou dans le monde fait par la bouche humaine (...). La parole n'est pas un commentaire, une ombre du réel, le monnayage du monde en mots, mais quelque chose venu dans le monde comme pour nous en arracher. La parole ne double pas le monde de mots, mais jette quelque chose à terre. Elle brise ; elle renverse. (...) Tout langage est à l'invectif. Il y a un appel, un coup porté par le moindre mot* » (pp.17-18). La parole est alors ce qui ouvre des passages invisibles du monde en y opérant des « trouées », sans prétendre les remplir

absolument, puisqu'elle est elle-même non pleine, « trouée ».

L'expérience maçonnique, et celle de sa parole, pourraient peut-être ressembler à ceci : « *Voir de très près notre mort et notre renaissance par les mots – notre mort par les mots et notre renaissance par la parole* » (p. 78). Alors, la parole maçonnique serait ce lieu où nous nous habitons.

Ainsi pourrait se dire en loge ce qui n'explique pas mais suggère, par ses porosités et ses impossibilités, par quoi pourrait se vivre l'expérience du surgissement des mots qui traduisent le corps au travail de son édification comme temple. Dans cette opacité vécue où se croisent l'espace et le temps, les mots sont cette matière qui nous construit et non un

réservoir d'outils dans lequel on puiserait, à l'instar des symboles.

L'expérience maçonnique nous permet de voir de près notre mort par les mots et notre renaissance par la parole

Le symbole, reconnu comme expérience incarnée, comme agir corporel, essayons-nous à le parler, car « [parler] c'est faire l'expérience d'entrer et de sortir de la caverne du corps humain à chaque respiration : il s'ouvre des galeries, des passages non vus, des raccourcis oubliés, d'autres croisements ; on avance en écartèlement ; il faut traverser par des chemins incompatibles, les franchir d'un seul pas à l'envers et d'un souffle ; on progresse en creusement antagoniste de l'esprit, en lutte ouverte. C'est un travail de terrassement dans le souterrain mental. Nous les parlants, nous creusons la langue qui est notre terre. » (p. 18-19)

■ F. H.

L'année Mozart en fraternité

par PIERRE-MARIE SAINT-VIATRE

On a eu le pire et le meilleur, l'ombre mercantile et la lumière musicale.

Passons rapidement sur le pire, « l'année Mozart, l'année fric ». La marque Mozart est rentable. Les tiroirs-caisses se sont emballés. Les marchands du temple ont fait affaire avec les « produits dérivés ». Des recettes de cuisine en passant par les « chaussons d'Amadeus », des « trois jours à vélo sur les pas de Mozart » (sic) et des pseudo biographies à la partition « oubliée » de la fin du célèbre *Requiem*, 2006 nous en a fait voir dans le mauvais goût.

Quatre ouvrages dont on ne peut se lasser

Il y a eu heureusement mieux. Voici une sélection des livres et des disques qui ont ponctué l'année ou qui étaient sortis précédemment. Elle est de parti pris, ne le cachons pas. Au rayon livres, sont recommandés particulièrement :

- Jean et Brigitte MASSIN, *Wolfgang Amadeus Mozart*, Fayard, 1990, collection Les indispensables de la musique,
- André TUBEUF, *Mozart, chemins et chants*, 2005, Actes Sud, collection Classica,
- René TERRASSON, *Le Testament philosophique de Mozart*, 2005, Dervy,
- Bertrand DERMONCOURT (sous la direction de), *Tout Mozart, encyclopédie de A à Z*, Robert Laffont, collection Bouquins.

Ces quatre ouvrages sont ce qui ce fait de mieux, du sérieux et de l'érudition. Le Massin est un modèle du genre, toujours imité, jamais égalé. Le Tubeuf est écrit comme la musique de Wolfgang. Le Terrasson s'adresse à un public sachant lire et écrire. Enfin, le Dermoncourt est un dictionnaire thématique de 1092 pages : on le lit, on le ferme, on y revient pour une nouvelle rubrique. Le choix des collaborateurs, tous spécialistes, avec chacun son approche ou son style, fait que jamais on ne se lasse.

Au rayon disques, une sélection s'impose aussi.

Le *Requiem* est devenu « un produit d'appel », avec une bonne vingtaine d'enregistrements nouveaux et autant de reprises anciennes.

Une sélection de disques *a minima*

Selon nous, sont à entendre et à garder à portée de main :

- *Wolfgang Amadeus Mozart, l'intégrale en 9 volumes et 170 CD*. À raison d'un disque tous les trois jours, le coffret occupe l'année ...
- *Wolfgang Amadeus Mozart, ses 100 chefs-d'œuvre - coffret du 250^{ème} anniversaire, 1756-2006*. Riche compilation de six disques avec de grands interprètes : Christian Zacharias, Christian Zimmermann ou Daniel Barenboïm pour le piano. Du bon et beau.
- *Wolfgang Amadeus Mozart : Les Sonates pour piano - coffret de 5 CD*, par Maria-Joao Pires, une très belle intégrale des sonates par une pianiste dont le talent est un réel bonheur.
- *Wolfgang Amadeus Mozart, Concertos pour piano n° 17 K 453 et n° 21 K 467*, par Maurizio Pollini, avec la Philharmonique de Vienne. À se procurer sans attendre.
- *Haydn-Mozart, œuvres pour piano de l'aurore au zénith*, par Claire-Marie Le Guay, une perle !
- *Wolfgang Amadeus Mozart, Rondo K 511, variations sur un menuet de Duport K 573 - Fantaisies K 397 et K 475 - Sonates K 457*, par Anne Queffelec : Certainement le meilleur disque récent consacré à Wolfgang.
- *Mozart, Requiem, KV 626*, sous la direction de Karl Böhm. À emporter sur toute île, à la place de tout le reste.

Enfin, pour les amateurs éclairés et modernes, recommandons un ensemble de DVD : le *Coffret Mozart 22*, enregistré et filmé à l'été 2006 à Salzbourg. Il contient l'intégralité des opéras de Mozart. Vingt-deux œuvres sublimes. Pour les passionnés (Deutsche Grammophon et Decca).

L'hommage du Grand Orient de France

Après ces douceurs profanes, un mot sur les réjouissances pour initiés. Au Grand Orient de France, alors que le tout médiatique fait et défait tant de gloires irréelles sinon factices sans laisser à l'Être la distance et le temps de s'épanouir à son rythme, une somme d'images contrastées nous a été livrée, se



Statue de Mozart à Salzbourg

complétant, s'imbriquant, s'opposant, compliquées du regard changeant d'autrui mais toujours fédérées par le musicien de génie.

Mozart célébré par ses frères et sœurs

Mozart disparu au terme d'une vie musicalement accomplie, à l'âge où d'autres sont en quête d'épanouissement. C'est pourquoi, dans beaucoup de loges, des Frères à talent se sont emparés du Frère Mozart. La pierre brute a été largement burinée par chacun en fonction de son approche personnelle, chacun apportant son éclairage sur la vie et l'œuvre du « divin ». Le point d'orgue fut sans conteste les deux journées Mozart du G.O.D.F.

Le samedi 28 janvier 2006, en collaboration avec l'Institut Maçonique de France et en partenariat avec *l'Histoire*, le G.O.D.F. organisait une après-midi Mozart. Nos amis Pierre Mollier et Roger Dachez en étaient les maîtres d'œuvre érudits, le premier a présenté une communication sur « *La Franc-maçonnerie au siècle des Lumières* », et le second « *Les Loges et les milieux intellectuels et culturels au XVIII^{ème} siècle* », puis Nicole

Desgranges, maître de conférences en musicologie, fit un brillant exposé sur « *La musique maçonnique de Mozart* ». En fin de colloque, un concert des œuvres maçonniques de Mozart fut présenté sous sa direction, avec un ténor et un baryton.

Le samedi 9 décembre dernier, au même endroit, mélomanes, amateurs éclairés, spécialistes universitaires et une foule nombreuse se retrouvaient pour une journée « *Mozart, la Musique et la Franc-maçonnerie au Siècle des Lumières* ». « Groussier » affichait complet ! À l'Orient se pressait les dignitaires du GODF et des puissances amies. Sur les colonnes, beaucoup d'ami(e)s, de province, de Paris et de l'étranger. L'affiche des conférenciers était riche et diverse. Le matin, place à *La musique et la Franc-maçonnerie au XVIII^{ème} siècle*. Séance placée sous la présidence de Mme Catherine Massip, directrice du Fonds des manuscrits musicaux à la BNF. A la pause méridienne, beaucoup d'échanges entre les trois conférenciers Roger Dachez, Pierre-François Pinaud et Lakovos Pappas, directeur artistique de l'ensemble Almazis.

En 2009, le bicentenaire de Haydn

Les travaux reprirent avec force et vigueur l'après-midi, sous la présidence de M. Dominique Fournier, directeur chargé de l'action culturelle à France Télévisions. Quatre conférenciers nous entraînèrent sur les pas de Mozart à Paris et en Autriche. Après les conclusions du Grand Maître Jean-Michel Quillardet, un concert sur *La musique maçonnique de Naudot à Mozart*, sous la direction Lakovos Pappas, trop court mais sublime, mettait un point final à cette journée. Ce fut un grand moment d'échange culturel et musical. Les actes des deux journées seront prochainement publiés.

La fête est finie pour Mozart... préparons maintenant le bicentenaire de la mort, en 1809, d'un autre génie, un autre Frère : Franz Joseph Haydn.

■ P.-M. S.-V.

Une franc-maçonnerie bretonne au microscope

par ANDRÉ KERVELLA

1744-2006,
LA FRANC-MAÇONNERIE
EN MORBIHAN

par Yannic Rome
Liv'Éditions, Le Fauouët, 2006,
252 p. 25 €

Pour la première fois, toute la franc-maçonnerie du même département depuis deux siècles et demi est recensée.

En 1992, Yannic Rome publiait, à compte d'auteur, une brochure intitulée *La Franc-Maçonnerie à Vannes, Auray, Belle-Île, Ploërmel aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles*. Il en propose aujourd'hui une version remaniée et augmentée. De nouvelles loges apparaissent dans l'étude : à Lorient, Port-Louis, Pontivy, et c'est ainsi que le tour du Morbihan est achevé. Au total, assure-t-il, vingt et un ateliers se recensent dans l'ensemble du département entre 1744 et 2006.

Cet effort d'exhaustivité n'ayant jamais été tenté dans le passé, il mérite d'être salué. Reste à en définir le genre et la méthode. Il s'agit moins d'une histoire que d'un catalogue. À partir d'archives inédites, d'articles de journaux ou de compilations disparates, Rome enchaîne des chapitres qui ont l'allure de fiches de longueurs inégales, grâce auxquelles on passe d'un orient à un autre, ou, à l'intérieur d'un même orient, d'une loge à une autre. Chemin faisant, sont fournies des informations sur les lieux, les dates, les personnages en cause, nonobstant quelques anecdotes.

Quelques réserves qui n'altèrent pas la qualité d'un exceptionnel travail de recherche

On appréciera donc la concision de certains détails, la volonté constante de se placer au plus près des

sources. En outre, un préambule à portée pédagogique présente un panorama des obédiences actuelles et un lexique définit pour le non spécialiste le sens des mots techniques employés entre initiés. De même, à la fin, un répertoire recense l'ensemble des frères cités dans le corpus documentaire ayant fait l'objet de l'enquête, et y sont indiquées leurs activités professionnelles, en sorte qu'une analyse sociologique peut être esquissée à partir de là.

Mais quelques lacunes font question. Ainsi, dans le long chapitre consacré à *L'Union* (la première loge de Lorient), Rome ne cite jamais son fondateur. Pour évoquer les origines, il s'inspire de deux articles publiés en 1956 et 1971 par Eugène Ruault¹ et Georges Gaigneux². Bien que stimulants, ceux-ci sont peu sûrs, comme lorsque Gaigneux prête à Ramsay, mort en 1743, la capacité de participer en 1752 à la création de l'académie de Marine à Brest³.

Mieux vaut chercher ailleurs. La liste Journal⁴ et le tableau réalisé en 1765 par la Grande Loge de France⁵ donnent à chaque fois, pour 1744, le sieur Poupart de Beaubourg aux fonctions de Vénérable. Et, en effet, une enquête d'identification permet de mettre en avant Alexandre Poupart de Beaubourg, capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes. Les dossiers de la collection Chapelle apportent un indice supplémentaire, qui indique, pour 1744, deux Vénérables à Lorient, Barbarin pour *Saint-Jean de L'Union*, et Poupart de Beaubourg pour *L'Union*⁶. Comme il s'agit de la même loge, il faut admettre que l'un précède l'autre la même année à la première chaire, auquel cas Jean Barbarin, ancien chirurgien navigant de la Compagnie des Indes, affecté en 1741 à l'hôpital de la rue de Bretagne, peut être légitimement retenu comme second pionnier dans la ville ;

1 Ruault, Eugène, « Historique des Loges bretonnes », *La Chaîne d'Union*, février 1956.

2 Gaigneux, Georges, « L'Union », *Cahiers de l'Iroise*, n° 1, janvier-mars 1771.

3 Gaigneux, art. cit., p. 34.

4 Bibliothèque municipale de Lyon, manuscrit 5457. Liste des Loges régulières du royaume de France, faite à l'assemblée de la Grande Loge, tenue le 6 novembre 1744, f° 2. « L'Orient, Poupart de Beaubourg, Saint-Jean. »

5 BNF, FM1 112. Tableau général de tous les vénérables maîtres de Loges, tant de Paris que de Province, 1765, régulièrement constituées par la Grande Loge de France, sous les auspices du respectable Grand Maître de l'Ordre et de son substitut général. [Le Tableau est signé De La Chaussée, à la date du 15 avril 1769] « Poupart de Beaubourg, L'Union, Lorient. »

6 BNF, FM1 110, fonds Chapelle, f° 481 : « Lorient, St Jean de L'Union, Barbarin, 3 pi[èces] 6 novembre 1744 » ; f° 483 : « Orient [sic], L'Union, Poupart de Beau Bourg, 1744, reconstitu[é] en [blanc] »

or, lui aussi est omis dans l'ouvrage, sauf à le confondre avec un certain Barabon cité en passant, sans plus, par altération de l'orthographe initiale que fournit Gaigneux⁷.

Le rôle essentiel des navigateurs de la Compagnie des Indes et le cas des abjurations maçonniques à Belle-Isle

Un autre oubli regrettable concerne *La Parfaite Union*, qui a fonctionné dans Lorient pendant les années 1750-1760, avec un rayonnement outre-mer et dans d'autres ports de Bretagne, au moins Brest, grâce justement aux personnels navigants de la Compagnie des Indes.

D'autres réserves pourraient être formulées au fur et à mesure que l'on progresse dans l'ouvrage. Comme lorsque le comte James Douglas of Morton, ancien grand maître de la Grande Loge d'Angleterre, est présenté comme ayant tenté d'infiltrer *L'Union* pour l'amener dans le giron londonien, alors qu'il n'est resté que quatre heures dans la ville au début de 1746⁸, ce qui est un peu court pour lui attribuer des manœuvres insidieuses qui n'ont de toute façon pas eu lieu⁹.

Signalons enfin une ambiguïté méthodologique dirimante. Dans ses dernières pages, en rapportant deux cas d'abjurations maçonniques à Belle-Île en 1760 et 1767, Rome note qu'un témoin à la seconde, Jean Aubert, trésorier de l'artillerie, orne sa signature d'un paraphe triponctué. Vu le contexte, où il s'agit de renier une adhésion, la présence de ce paraphe ne peut pas révéler, assure-t-il, un initié, ni là ni dans d'autres cas moins critiques. « *Pour la petite histoire, signalons que la signature d'Aubert est précédée de trois points*



*horizontaux entre deux lignes, comme quoi ils ne prouvent pas indubitablement une appartenance à la Franc-Maçonnerie.*¹⁰ » Des mimétismes peuvent toujours être commis par des profanes. Pourtant, c'est à partir d'une recherche de tels paraphes dans les archives paroissiales de Lorient que Gaigneux fournit la liste des premiers francs-maçons de la cité, liste que l'auteur acceptait telle quelle en entrée de son livre ...

Un outil pour les initiés du département et pour les historiens

Quoi qu'il en soit, on saura gré à Rome de fournir un ensemble de repères et de références qui manquaient jusqu'à présent pour la connaissance de la succession et de la répartition des loges dans ce département. Certes, point de mise en récit, point de contextualisation dans les tissus socioculturels de chaque orient abordé, mais un catalogue qui facilite l'approche d'un objet protéiforme tout en renseignant sur les personnages les plus remarquables qui ont apporté, durant plus de deux siècles, leur concours au travail fraternel. Sa pédagogie ne peut en aucun cas rebuter le profane, et elle offre aux initiés du Morbihan un bon moyen de connaître les grandes lignes du passé local.

■ A. K.

7 Rome, p. 32. Il n'existe pas de Barabon dans les registres de la Compagnie des Indes. Il s'agit là d'une déformation du nom proposé par Gaigneux sous la forme Barbaron (Gaigneux, art. cit., p. 33), ce qui nous rapproche davantage du véritable Barbarin.

8 D'Argenson, René-Louis de Voyer, Journal et mémoires, Veuve Jules Renouard, Paris, 1862, tome IV, p. 330. Morton « avait été visiter le port de Lorient et n'y avait passé que quatre heures ».

9 ANF, Mar. B2 328, Lettre du ministre Maurepas, 14 mai 1746. En post-scriptum : des mesures ont été prises en haut lieu pour ne pas perdre Morton de vue et connaître ses relations dans les ports. « S'il s'en trouvait de suspectes, je n'hésiterais pas à le faire arrêter. » L'arrestation aura lieu à Paris, à la fin de l'année, pour d'autres raisons : Morton visite trop souvent les ambassadeurs des pays étrangers, et les jacobites en exil lui reprochent de leur porter préjudice.

10 Rome, p. 206. Personnellement, je ne vois que deux points encadrés de deux parallèles avant la signature d'Aubert.

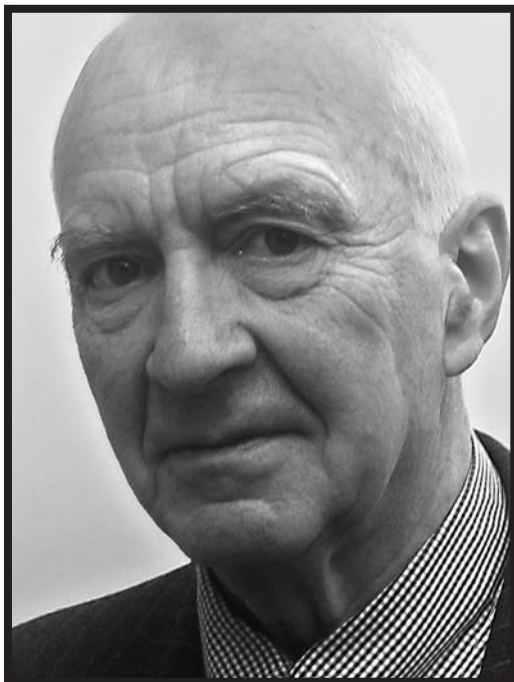


Photo S.B.

JEAN-PIERRE LAURANT

18 ●

À partir des années 1950, l'œuvre d'un auteur atypique, René Guénon, a eu une influence importante dans les milieux maçonniques qui réfléchissaient sur les notions d'initiation et de symbolisme. Certains de ses livres – *Aperçu sur l'initiation*, *La Grande Triade*, *Symboles de la science sacrée* – sont devenus des classiques de la littérature maçonnique. Jean-Pierre Laurant est historien de l'ésotérisme et a enseigné pendant vingt-cinq ans à la Sorbonne (V^{ème} section de l'E.P.H.E.). Il participe aujourd'hui au *Groupe sociétés, religions, laïcité* du C.N.R.S. et est l'un des animateurs de la revue *Politica Hermetica*. Sa thèse portait sur *L'ésotérisme chrétien en France au XIX^{ème} siècle* (Paris, 1992). Il vient de publier *René Guénon : les enjeux d'une lecture*. Dans cet ouvrage, il essaye d'analyser la pensée et la personnalité de René Guénon avec la distance et les méthodes de l'historien des idées.



Dossier : PAS D'INITIATION SANS TRADITION
 [FAUT-IL RELIRE RENÉ GUÉNON ?]

LA TRADITION ET LA CRISE DU MONDE MODERNE CHEZ GUÉNON

Un entretien avec JEAN-PIERRE LAURANT

Quels sont les principaux traits de la pensée de Guénon ?

Au-delà du refus de la modernité, c'est l'autonomie et la primauté de la raison que Guénon rejette, en contradiction avec toute l'évolution de la pensée occidentale depuis la fin du Moyen Âge, et cela au profit d'une « intuition intellectuelle » de nature purement spirituelle. Une telle approche le menait à considérer l'ensemble du cosmos comme une illusion destinée à se dissoudre à la fin des temps dans l'unité divine. Ces choix ont commandé deux traits complémentaires essentiels dans la mise en place de son système : 1) l'existence d'un donné révélé originel que le travail de la raison a, dans un premier temps, commenté, puis, dans un second, déformé et qu'il appelle « Tradition primordiale », bien antérieure au judéo-christianisme ; tradition qui se transmet de maître à disciple depuis la nuit des temps ; 2) le rôle central attribué aux forces du mal, seul « moteur de l'histoire » qui entraîne le monde dans une lente et inéluctable « descente ».

Ce concept d'« intuition intellectuelle » est assez difficile à saisir. Guénon rejette aussi le mysticisme. Cette « intuition intellectuelle » répondrait-elle à l'esprit du triptyque classique corps-âme-esprit (la raison renvoyant alors au

corps et la mystique à l'âme) ?

Les modes de pensée traditionnels renvoient généralement à une structure ternaire comme celle de l'ensemble « corps-âme-esprit », alors que la dialectique s'est exercée dans le cadre d'un bilatéralisme créateur, au bout du compte, d'un univers binaire, celui dans lequel nous vivons ; jusque-là, Guénon et les pensées traditionnelles antérieures tiennent le même langage.

Les choses changent quand on considère, au-delà de la méthode d'approche, la nature de la connaissance : ce que Guénon appelle intuition intellectuelle pure c'est l'accès immédiat à la « Déité », pour reprendre le langage de Maître Eckhardt, au-delà du Dieu révélé. Elle renvoie à cette identification à Dieu même qui a conduit le maître soufi al-Hallaj au martyr et à ce que d'autres grands spirituels, reconnus par Guénon lui-même comme relevant de l'ésotérisme, ont appelé mystique.

Guénon se méfiait de ce mot, qu'il jugeait avoir introduit une connotation sentimentale, typiquement occidentale, au détriment de la connaissance pure ; ce fut l'objet d'un débat avec le penseur traditionaliste indo-américain Ananda Coomaraswamy (1877-1947) qui emplit leur correspondance entre 1935 et 1950. La notion du

Un entretien avec JEAN-PIERRE LAURANT

« pur amour », telle qu'on la trouve chez Fénelon par exemple, dans sa conception d'une véritable gnose, pourrait se rapprocher de la vision guénonienne.

Guénon reprend-il une définition classique de la tradition ?

Au sens des « religions du Livre » non, puisqu'il fait des prophètes juifs, du Christ et de Mahomet des « réadaptateurs » de la grande tradition primordiale déjà menacée en leur temps. De plus, les contraintes de l'âge sombre avaient imposé selon lui, au moins en Occident, un mode particulier de transmission de la connaissance, de nature ésotérique et accessible par l'initiation exclusivement.

L'idée d'une tradition primordiale a vu le jour au début du XIXe siècle en Allemagne comme conséquence de la découverte des grands textes sacrés orientaux : elle permettait de transposer



René Guénon

les prétentions universelles du récit biblique en lui assignant un ancêtre commun avec l'Inde, la Perse et la Chine. En fait, son approche est restée marquée par sa formation catholique et la notion de tradition apostolique fondée sur les deux sources de vérité : les Écritures et la transmission par la chaîne du sacerdoce.

Même si sa connaissance des grands textes de l'hindouisme était remarquable, il argumentait en fonction des catégories occidentales de la pensée philosophique et religieuse. La notion de « consensus des croyants », base de l'islam, n'entre pas en ligne de compte dans ses œuvres, de même que les traditions orales des sociétés que l'on disait alors « primitives » et qu'il considérait comme dégénérées : seules les grandes civilisations livresques l'ont intéressé.

Peut-on alors le ranger dans la catégorie des penseurs réactionnaires, notamment en matière politique ?

Que les tentatives d'annexion soient venues principalement de milieux réactionnaires, après ses premiers livres : *Orient et Occident* (1924), *La crise du monde moderne* (1927), c'est un fait. L'Action française appréciait ses positions antidémocratiques, Léon Daudet surtout, car Maurras détestait son « orientalisme », mais il a sèchement rompu en invitant ce mouvement à se soumettre à la condamnation pontificale. Avec Julius Evola, le philosophe italien proche des milieux fascistes, les liens furent réels mais limités par des désaccords profonds sur la question de la maçonnerie et du christianisme, c'est-à-dire sur la conception de la tradition : Guénon opposa la supériorité du sacerdoce, du brahmane, à la vision chevaleresque et guerrière d'Evola.

En revanche, son rejet définitif de tout nationalisme et sa violente hostilité au colonialisme et à la politique des Européens dans le monde arabe l'avaient rendu très suspect à ces mêmes milieux. Les « récupérations » ultérieures ont varié selon l'aire géographique et le terreau culturel dans lequel sa pensée était reçue. Les traditionalistes

américains, dits « pérennalistes » apparaissent comme des contestataires des valeurs de base de la société états-unienne, ils regardent vers l'islam ; dans le monde musulman, deux lectures se croisent : une, plus ou moins fondamentaliste et une autre, de consensus interreligieux à partir du soufisme. En Russie, le traditionalisme « intégral » s'identifie à la nostalgie de l'empire et à la perte des républiques musulmanes...

En fait sa pensée, plus complexe qu'il apparaît à première vue, est « disponible » pour des exégèses variées, voire opposées.

Est-il possible d'identifier ses sources intellectuelles ?

Dans une large mesure oui, mais en gardant une part de mystère. Il avait fait de très brillantes études au lycée de Blois, où son professeur de philosophie, spécialiste des présocratiques, lui avait inculqué une grande méfiance envers la culture grecque classique. Sa connaissance du Védanta dans les commentaires de Shankaracharya, qu'il affirmait tenir directement d'un maître hindou, et nous n'avons aucune raison de mettre en doute son affirmation, était excellente mais exclusive des autres formes de la spiritualité hindoue. Pour le taoïsme et, dans une moindre mesure, pour le soufisme, son accès aux grands textes classiques, Ibn Arabi y compris, est passé par le crible des occultistes : Matgioi pour l'Extrême-Orient, le peintre suédois Aguéli (Abdul Hadi) pour le soufisme. Ses préjugés contre le thomisme et la mystique chrétienne doivent beaucoup à l'influence d'un curé du village, ami de la famille, où il passait ses vacances. De toutes façons, la question des sources ne l'intéressait pas, il ramassait ce qu'il rencontrait pour argumenter au service de la vérité une dont il avait la connaissance « directe ».

Quelle est la place de la maçonnerie dans l'œuvre de Guénon ?

Une place essentielle, dans la mesure où l'âge sombre avait rendu nécessaire la séparation de l'ésotérisme initiatique et de la religion exotérique,

mais l'un n'allait pas sans l'autre et la transmission des vérités spirituelles excluait toute rupture : seule l'Eglise catholique pour l'une, la maçonnerie et le compagnonnage pour l'autre, pouvaient prétendre à cette continuité ; elles constituaient le dernier recours pour un Occident en perte. Lui-même avait fréquenté les maçonneries « de marge » dans ses jeunes années occultistes (1906-1910), puis participé quelque temps à l'entreprise de renaissance symbolique d'Oswald Wirth à la loge *Thebah* (1912).

Depuis Le Caire, où il résidait depuis 1930, vivant en musulman, il entretenait une très importante correspondance maçonnique avec Marjorie Debenham sur les origines corporatives de l'institution, et avec Marius Lepage sur des questions de symbolisme ou les rapports avec l'Église catholique. La fondation de la loge *La Grande Triade* en 1946, à la Grande Loge de France, représentait un aboutissement de son œuvre, en quelque sorte les « travaux pratiques » pour la restauration d'une tradition vivante. De fait, malgré les difficultés survenues, l'influence de cette pensée hors normes devait dès lors se répandre dans les loges.

Plus que sa philosophie globale, c'est probablement la qualité de ses articles sur les symboles qui lui ont valu sa première audience dans les loges. Comment aborde-t-il la symbolique maçonnique ?

Sa conception du symbole est radicalement opposée à toutes les théories modernes en matière d'herméneutique ou de sémantique. Les symboles sont pour lui porteurs d'une influence spirituelle réelle, sans référence au champ dans lequel le signe se montre, lorsqu'ils ont été transmis sans solution de continuité depuis les débuts de notre cycle historique, c'est-à-dire depuis que l'accès au sens spirituel a cessé d'être immédiat et a nécessité justement une médiation symbolique. La pratique d'un rituel « mettait en acte » alors le symbole « régulièrement » utilisé. Le vrai critère de régularité se trouvait là pour Guénon. C'est pourquoi il a puisé largement dans le corpus symbolique

Un entretien avec JEAN-PIERRE LAURANT

maçonnique sans souci de la provenance orientale ou vétéro-testamentaire de son matériau, qu'il considérait comme authentique puisque donné dans le cadre d'institutions qui l'étaient.

Ses articles, même ceux destinés à un public catholique, comportaient de nombreuses références à la symbolique maçonnique, et un de ses derniers livres, *La Grande Triade* (1946), consacré à la société secrète chinoise du même nom, montrait la valeur universelle de son symbolisme en renvoyant à peu près exclusivement à la maçonnerie.

La franc-maçonnerie mise à part, dans quels autres milieux l'œuvre de Guénon a-t-elle eu une influence ?

Entre 1921 et 1930, l'œuvre fit débat dans les milieux intellectuels en général et plus particulièrement catholiques, autour de Jacques Maritain ; ensuite, elle a suscité son propre réseau autour des *Études Traditionnelles*, héritières du *Voile d'Isis*, et de rescapés du monde occultiste ; s'agrégèrent à ce groupe les « antimodernes » que le recul de l'influence intellectuelle de l'Église laissait désemparés. Après 1930 et son installation au Caire, la question du changement de vie que l'œuvre impliquait orienta différemment les lecteurs en quête d'initiation ; outre la maçonnerie, ce sont des groupes soufis ou néo-soufis qui se formèrent avec des convertis, y compris le sheikh de la tariqa. Quelques groupes d'ésotérisme chrétien tentèrent également de se constituer. L'influence de Guénon se répandit en même temps dans le grand public, au fur et à mesure des rééditions, alors que ses positions avaient cessé de faire débat dans le monde intellectuel parisien et que l'université ne s'y était intéressée que marginalement. Hors de France, c'est essentiellement en Italie que l'on trouve une situation comparable.

Vous avez rappelé son parcours « ésotérique » dans la franc-maçonnerie ; pour l'« exotérisme », quelles ont été ses relations avec le catholicisme ? Et y a-t-il un « regard catholique » sur Guénon ?

Ses relations ont été orageuses ; dans ses premières années, l'interlocuteur privilégié était Maritain et le cercle néo-thomiste qui ne pouvait accepter la place réservée au Christ dans la perspective hindouiste védantine qui était la sienne. Néanmoins, son premier livre sur le *Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion* (1921) fut publié par Maritain et des revues catholiques l'accueillirent alors. Entre 1925 et 1927, la revue symbolisante autour du thème du Sacré-Cœur, *Regnabit*, publia une série d'articles parmi les plus intéressants qu'il ait écrit et qui ont formé l'ossature de l'ouvrage posthume *Symboles fondamentaux de la science sacrée* (1962), mais une nouvelle rupture pour une raison identique mit fin à sa collaboration. Si son influence sur certains catholiques demeura malgré tout forte et si sa lecture provoqua même des conversions, il reste que les comptes-rendus de ses livres parus dans des revues catholiques institutionnelles furent, dans l'ensemble, négatifs.

5 ^e ANNÉE. - N° 6	NOVEMBRE 1926
Tome XI	
REGNABIT	
Revue Universelle du Sacré Cœur et Organe de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.	
Toute la question du Sacré-Cœur ; Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur Voilà l'objet de cette Revue.	
SOMMAIRE	
I. - DOCTRINE	
Félix ANIZAN. — Un point de lumière.....	337
René GUÉNON. — Considérations sur le Symbolisme — I. Mythes et Symboles	343
L. CHARBONNEAU-LASSAY. — L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ. — Le Sigle triomphal R. R. D. D. et le sigle aux quatre B, emblèmes de la royauté sociale du Christ	349
D. I. — Le Christ-Roi (Suite et fin)	358

C'est dans le domaine des rapports de l'Église et de la franc-maçonnerie, avec Jean Tourniac ou Marius Lepage et le Père Michel Riquet S.J., que l'approche guénonienne a été vraiment importante.

Que faut-il penser de l'image d'un Guénon « auteur maudit » mis au ban des cercles intellectuels par la pensée officielle ?

Le mythe a été entretenu soigneusement par certains milieux guénoniens qui ont donné et donnent toujours dans la facilité du thème du complot. Tout le monde l'a lu ou presque dans les milieux intellectuels parisiens, de Jean Paulhan à Breton et Malraux en passant par Daumal, Bosco, Bonjean etc. ; milieux suffisamment différents à l'époque pour que l'on ne puisse, de plus, parler en aucun cas de pensée officielle. La thèse remarquable de Xavier Accart : *René Guénon ou le renversement des clartés* (2005) a mis en lumière l'impact insoupçonné de ses livres dans une société qui découvrait, à la suite de Paul Valéry, que les civilisations étaient mortelles.

Néanmoins, son refus radical de toute modernité impliquait son propre rejet : il était impensable que l'université change des modes de pensée qui étaient le fruit de huit cents ans d'histoire intellectuelle, que l'Église accepte de relativiser la Rédemption ou que l'institution maçonnique accepte l'autorité d'un « refondateur ». Tout cela n'avait pas de sens et nuit encore aujourd'hui à la diffusion d'une œuvre qui a gardé toute sa force dans le contexte actuel d'incertitude généralisée et de forte quête de sens.

Si, sur le fond, Guénon rejette la légitimité de la raison, la clarté un peu sèche de son style fait irrémédiablement penser à la philosophie néo-kantienne de la Troisième République... Serait-il aussi le produit de son temps ?

Oui, certainement, de par sa formation tout d'abord : après un bac « math. élem. », il avait préparé à Paris les grandes écoles scientifiques avant de reprendre des études de philosophie à la Sorbonne ; un de ses livres les plus remarquables, *Les principes du calcul infinitésimal* (1946), place

les mathématiques dans une position particulière à l'articulation avec le divin. La seconde remarque porte sur le fait que ses livres sont des œuvres de circonstance faits pour combattre les erreurs de son temps qui lui paraissaient les plus dangereuses. Elles ont emprunté le mode d'expression qui paraissait le plus apte à convaincre ses contemporains. La rigueur et la clarté de sa langue perdent d'ailleurs beaucoup à la traduction, et les lieux où sa pensée a vraiment pénétré sont ceux où il a été lu en français, au Maghreb par exemple pour le monde arabe.

Qu'est-ce qu'un « guénonien » aujourd'hui et quelle lecture de Guénon est possible en dehors de cette perspective ?

Il y a une vision « apophatique », une exégèse négative de la pensée du maître dans les groupes initiatiques qui se sont fondés exclusivement sur elle : si « les autres » étaient de vrais « guénoniens », ils les auraient rejoints. Cela dit, si l'on considère que l'adhésion à la totalité de l'argumentation du maître est le seul critère de « guénonisme », les plus grands noms parmi ses disciples intellectuels (il a toujours refusé la fonction de maître spirituel, de *guru*) de la première génération, comme ceux de la seconde génération actuelle, se trouveraient exclus de fait. L'appartenance à une famille d'esprit me paraît l'élément le plus important, elle permet une lecture à la fois critique et respectueuse des fins que l'œuvre se propose, c'est-à-dire susciter la recherche et initier le travail de développement intérieur en dehors desquels elle n'a pas de sens.

▲ *Propos recueillis par* PIERRE MOLLIER

DOSSIER



René Guénon



Dossier : PAS D'INITIATION SANS TRADITION
 [FAUT-IL RELIRE RENÉ GUÉNON ?]

TRADITION ET INITIATION

PAR GEORGES LERBET

Peut-on envisager une pratique initiatique en général et maçonnique en particulier sans aborder les rapports que cette initiation est susceptible d'entretenir avec la tradition ? L'étude de ces rapports, qui concernent, au moins, le vocabulaire entendu dans les loges, trouve depuis longtemps une solide fécondité intellectuelle dans les textes de René Guénon.

● 25

Sur le terrain des choses de l'esprit, l'œuvre de René Guénon a souvent servi de références, quels que soient les adhésions ou les rejets qu'ils suscitent. Quelle pertinence conservent-ils ? Résistent-ils à une critique renouvelée de la tradition et de l'initiation ? Et même, la favorisent-ils dans l'espace conceptuel le plus contemporain quand ces deux entités centrales du monde maçonnique peuvent être considérées comme ouvertes selon la réflexion engagée ici ?

Dans la pensée guénonienne, il existe un puissant couplage de l'initiation avec la Tradition, que l'auteur gratifie d'une majuscule, tant celle-ci constitue, à ses yeux, un invariant dans la raison d'être de l'humain vis-à-vis du monde. La conjecture traditionnelle repose d'abord sur l'étymologie, puisque tradition signifie qu'il s'agit d'un don à transmettre.

La tradition, c'est un don à transmettre. Un don qui va circuler entre les hommes et les générations. Sans cet apport, l'homme, selon Guénon, ne peut atteindre la réflexion métaphysique

Ce don va circuler entre les hommes et les générations, au point que l'étendue de sa jonction avec l'initiation justifie qu'elle repose sur

un facteur supra humain : un apport qui dépasse la condition humaine quand on la pose comme construction strictement matérielle.

Sans cet apport, il serait impensable que l'homme atteigne la réflexion métaphysique. De même serait-il impensable que l'initiation procède du sujet lui-même si ce don n'est pas transmis selon une procédure bien organisée grâce à des pratiques rituelles.

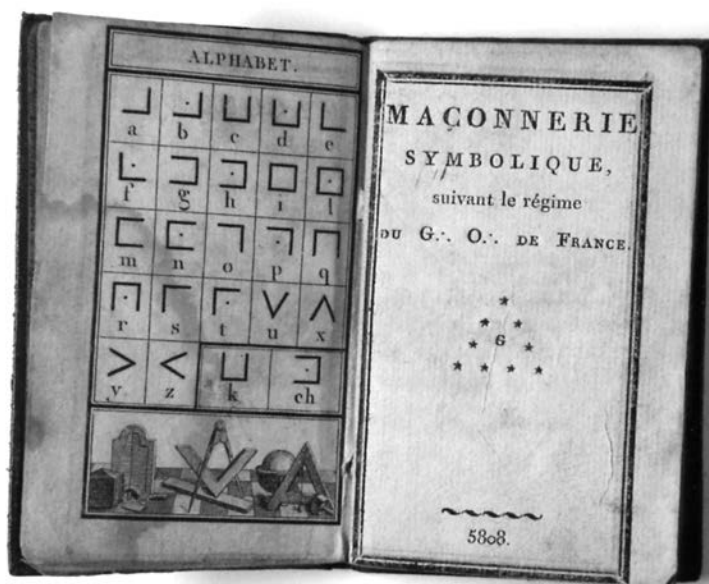
Conjointe à l'initiation, la lecture de la tradition alimente ainsi l'avancée de la pensée guénonienne, fondée sur l'idée d'unification et d'intégrité de l'individu. Cette lecture permet aussi de distinguer des lignes forces repérables, à ce niveau, selon trois grandes perspectives :

1. La première invite à lire la tradition comme étant un contenu significatif d'une « matière » qui circule entre les hommes. Cela laisse penser que la tradition puisse correspondre à un invariant, *a priori* trans-temporel et spatial, dont la fonction majeure, outre la transmission, consisterait à *contenir* (par contention) un hypothétique objet maintenu clos et, à ce titre, rendu secret.

2. Une autre conception la situe à l'intérieur de chaque individu. Elle devient ainsi une aptitude originale assurant la mémorisation et l'émergence de l'expérience génétique de chacun. Autrement dit, il ne s'agit plus de conserver un contenu demeuré extérieur à l'homme, mais de développements singuliers que chacun peut faire s'épanouir selon ses dispositions et les circonstances. Dans ce cas de figure, on assiste à la fructification et à l'exploitation d'un *héritage potentiel*.

3. Enfin, la tradition peut être vue comme étant l'exploitation, par l'individu, d'un ensemble de dispositions cognitives. Il est supposé savoir les exploiter en repérant des contenus adéquats dans des conditions favorables. Ainsi en va-t-il du travail qui consiste à savoir utiliser un outillage codé (géométrique, alphabétique, etc.) permettant de repérer ce qui convient pour faciliter l'émergence du sens qui concerne chaque homme. Cela implique l'usage de stratégies organisées de façon pertinente dans le cadre de procédures souvent ritualisées.

Régulateur de
la Maçonnerie symbolique, 1808
Images du patrimoine
maçonnique, tome 1



Aux confins de ces trois perspectives, on peut penser que, si les individus sont définis selon les modalités principales de l'esprit propres à leur espèce et selon leur spécificité génétique, la tradition n'implique pas qu'une transcendance univoque s'impose nécessairement. En revanche, il apparaît que, d'une façon ou d'une autre, la tradition implique que la totalité de l'être soit concernée – ce qui signifie qu'elle trouve sa place dans la construction intégrative de chacun, sans réduction nécessaire à un objet importé et d'ordre transcendant.

Pour René Guénon, le départ de l'initiation prend appui sur l'apport du monde et le rapport à l'Autre. Ce n'est qu'ensuite qu'elle évolue vers le dedans de l'être

L'initium témoigne d'une entrée ou d'un commencement. Dans l'initiation, Guénon estime qu'il équivaut à une seconde naissance quand les conditions d'«une vibration intérieure» sont remplies et qu'elles sont «communiquées par les puissances spirituelles», afin d'aboutir à une «réalisation» personnelle. Pour que cette réalisation s'opère, l'auteur estime que doit se produire l'«intervention d'un élément non humain», puisque le but de l'initiation est «essentiellement de dépasser les possibilités de l'état humain envisagé dans son intégralité, y compris l'extension indéfinie de ses états corporels».

Placer ainsi l'initiation sous le patronage de la tradition, souligner l'intention et lui faire traiter l'intégralité du sujet et son ouverture à un apport extérieur pour accéder à des états supérieurs d'intelligibilité, suppose que l'être soit conduit « au-delà de tout état conditionné quel qu'il soit ». Cela suppose aussi qu'il se soit engagé dans ce qui touche l'ésotérique.

Procédure initiatique constitutive d'une réalisation «purement intérieure» ? Chez Guénon, le point de départ n'en prend pas moins appui sur l'apport du monde et le rapport à l'autre. Ce n'est qu'ensuite qu'elle évolue vers le dedans de l'être et vers ce point critique intime qui s'ouvre sur la limite vacuitaire de la connaissance et qui est la marque de son incomplétude foncière.

En effet, si, selon Guénon, l'individu voit s'élaborer en lui « un état supra-individuel », on peut aujourd'hui penser que cela se passe comme si, à force d'aller vers le fond de lui-même pour se réaliser, il développait un état marqué à la fois par la présence intime d'une absence de connaissance et par l'ineffabilité de ce qui l'habite.

Pour fonder ce constat, on aurait pu s'attendre à ce qu'il faille nécessairement un médiateur. Rencontre avec un passeur bien disposé et expérimenté pour faciliter la fécondation de l'initiatique.

A moins que ce ne soit un catalyseur ? Guénon ne le précise pas. Telle qu'elle apparaît aujourd'hui, il semble plutôt qu'on en fasse *un porteur d'attention cognitive* afin que l'initiation procède des avancées intérieures du sujet quand il s'accomplit en lui-même et par rapport à lui-même, mais aussi quand il bute sur ce point fixe qui lui demeure aveugle tout en permettant de « ressentir de l'inexprimable ».

Comme si le fait de buter sur un tel point ouvert sur de la vacuité et de l'ignoré avait une valeur initiatique primordiale. Comme si l'Autre significatif n'était que le témoin catalyseur de cette démarche intime qu'il aurait, au préalable, vécue lui-même, à sa façon.

Tous ces repérages conceptuels éclaircissent le paysage initiatique. Ils assurent que la qualité de l'expérience pratiquée est fonction d'une empathie méthodiquement ritualisée. Ils permettent également de saisir combien, dans cette affaire, l'apport extérieur ne tient pas à la valeur d'un *savoir transmis* mais à l'éveil de la *connaissance* intime, facteur d'un gain en lucidité. Une lucidité contenue dans la révélation à soi-même de la puissance d'un serment opéré en présence de cet Autre qui l'entend, et de l'ouverture intelligible à la mémoire dont chacun est pourvu.

28 ●

L'initiation est une conversion intérieure du regard qui conduit l'individu à se saisir de l'inconnu qu'il porte en soi. Elle exprime la rencontre de l'homme avec ses confins les plus enfouis

Voilà amorcée la conjonction guénonienne de la Tradition et de l'initiation dans le cadre d'un décryptage critique. Elle se prolonge aisément en accentuant la perspective plus actuelle. Cette dernière est servie grâce à l'abord exemplaire de ce qui a trait au « retournement » de perspectives. Un « retournement » dont l'approche critique invite à s'interroger sur son support cognitif.

Tiendrait-il à une *conversion intérieure* du regard qui, portée à la limite intime de l'approfondissement des repères personnels, obligerait le sujet à se saisir de ce qu'il pressent de l'inconnu par un retour sur son expérience antérieure ? Ou bien serait-elle redevable de la prise en considération des points de vue « autres » que ceux auxquels il a le plus adhéré et qu'il devrait accepter, tempérer, voire contredire ou même dénier ?

Cette façon de présenter les interrogations devient rapidement réductrice si elle ne repose que sur une métaphore de l'espace et du temps et quand elle est faite d'allers et retours entre dehors et dedans.

Cependant, elle peut aussi se référer à l'image d'un « renversement » si les processus qu'elle cherche à exprimer deviennent plus



Représentation allégorique
d'une initiation maçonnique,
début du XIX^{ème} siècle,
*Images du patrimoine
maçonnique*, tome 1

complexes qu'une simple suite de démarches diachroniques. «Renversement» devient, en effet, pertinent si la référence intelligible renvoie à une pliure qui se rabat sur elle-même en y enfermant ce qu'elle a pu s'approprier avant que se poursuive son élaboration.

Certes, grâce à cette suggestion imagée, l'illustration de ce qui se joue demeure forcément approximative ; elle semble cependant assez bien convenir pour traduire ce qui marque l'initiation : cela est manifeste quand les « centres » symboliques concernés expriment à la fois des points de convergences et de divergences, selon que l'expérience s'ouvre, s'irradie ou rayonne *en soi*, sur le monde, voire *au-delà*.

Envisager ainsi l'initiation renforce la sensibilité à ce complexe ouvert. Elle exprime la rencontre de l'homme avec ses confins les plus enfouis : au « centre » de lui-même, quand il en vient à assumer ce qu'il éprouve d'ineffable. Et quand la pratique initiatique fonctionne comme une caisse de résonance qui le rend sensible aux tonalités limites de l'espace-temps et à ses limites entrevues dans la perception de formes et de matière.

Dans ces conditions théoriques, on comprend combien le concept métaphorique de renversement équivaut à ce qui procède de l'*autoréférence* du sujet. Il suppose, en effet, que des compensations et des rejets s'enchevêtrent dans l'esprit, au point de susciter une bonne part d'indécidable. Comme cela se passe en chacun de nous quand nous devenons sensibles à l'impossibilité de trancher entre ce que nous intériorisons des stimulations du monde qui nous entoure

et ce qui concourt à nous en *mettre mentalement à distance*, comme cela se passe, par exemple, lorsque nous voyageons dans un temple maçonnique avec un bandeau sur les yeux.

Pour Guénon, la voie traditionnelle ne peut se confondre avec une pseudo initiation coutumière et plus ou moins parodique qui n'engage qu'extérieurement l'individu

Dans ces conditions théoriques, il semble assez facile que l'initiation puisse être associée à la tradition. En effet, n'étant plus prise au piège du binaire ou de la contre-initiation, elle peut prendre en considération l'autoréférence qui peut alors trouver intuitivement ses balises dans le domaine du symbolique.

Guénon a fort bien ressenti cela. Il pense même que s'exerce ainsi un travail qui est supérieur à celui qui est lié à l'intuition philosophique où il situe un défaut d'analyse et de conceptualisation, car le logos philosophique exclut l'ésotérique au lieu de l'intégrer : « Que peuvent, écrira-t-il, les méthodes discursives du philosophe face à l'inexprimable, qui (...) est le « mystère » au sens le plus vrai et le plus profond du mot ? [Alors qu'] au contraire, le symbolisme (...) a pour fonction de faire « assentir » cet inexprimable, de fournir le support qui permettra à l'intuition intellectuelle de l'atteindre effectivement ».

Dans ce constat, plus culturel et daté que propre à caractériser la nature profonde de la philosophie, castrée de toute métaphysique et du « côté non humain du symbolisme », Guénon récuse l'oubli de cette « extériorisation de la Volonté divine ou principielle » quand elle « relie tous les ordres du naturel au surnaturel (...) ».

Il estime aussi que la science traditionnelle et sacrée, riche de « langage divin », traduit ce nécessaire élargissement de l'intelligible à l'espace métaphysique, puisque « l'intuition intellectuelle seule est au-delà des limites (discursives), parce qu'elle n'appartient pas à l'ordre des facultés individuelles ».

Alors ? Facultés bio-cognitives suggérées selon une conception spécifique de l'intelligibilité et d'un « symbolisme fondé sur de correspondances organiques » ? Comme si la prise en compte des vibrations résonantes du monde et de l'individu par son esprit n'était pas du ressort de chacun ?

En bref, cela signifie-t-il que, selon Guénon, ce serait – au moins implicitement – le prolongement par le sujet de son expérience propre, qui le ferait accéder à l'inexprimable ? Comme s'il atteignait alors le divin ou le principiel – ce qui conférerait bien à la tradition une source « auto » et singulière et un don ? Un don transmis en atteignant directement la rencontre avec du déjà-là extérieur ? Ou bien avec

l'expression d'un potentiel génétique permettant de pressentir une connaissance transcendante qui se situerait au-delà de l'ignorance intime ?

En dégagant ces lignes de forces interrogatives, on trouve, chez Guénon, des corroborations quand il prétend que cette voie traditionnelle n'est pas à confondre avec une «pseudo initiation», coutumière et folklorique, comme cela se passe quand la société joue, grâce à ses membres pris comme des acteurs, une comédie d'apparence «rituelle», qui n'engage qu'extérieurement l'individu.

Elle n'est pas davantage à confondre avec une «contre-initiation» parodique. En effet, souvent issue de la seule vie sociale et institutionnelle, cette parodie initiatique vise à distiller des valeurs culturelles sans support vital mais idéologique, et à détruire ce qu'il peut y avoir de libérateur chez l'individu qui cherche à explorer le tréfonds de lui-même.

Si le cœur est au centre du corps, le centre est au cœur de l'esprit. Quand s'offre à l'individu un terrain de conjectures propres à constituer l'espérance, une lumière indéfinissable commence à émaner depuis le fond de sa vacuité spirituelle

● 31

Dans cette approche du complexe qui croise tradition et initiation et qui ne cède pas à la facilité des lectures linéaires et causalistes trop simplistes, le besoin de cohérence se manifeste surtout quand il le fait en référence à son doublet qu'est la cohésion. En effet, la question soulevée ici se pose d'une façon qui est loin d'être triviale si elle prend la forme d'un «comment tout cela *tient-il* ensemble ?» et si elle peut

Paysage inachevé,
de Turner,
vers 1835,
Musée du Louvre



se décliner en s'interrogeant sur la recherche d'une «colle» possible.

Chez Guénon, le principe unifiant, porteur de pertinence formelle, réside dans le recours à l'esprit propre à l'entité ontologique. «L'esprit (...) est le principe de tous les états de l'être, à tous les degrés de sa manifestation; or toutes choses sont nécessairement contenues dans leur principe et (...) elles ne sauraient l'enfermer dans leurs propres limites».

Esprit englobant l'être ? Où est alors posée la question de l'intrinsèquement ouvert ? Pour mieux dire, comment l'esprit s'accommode-t-il de l'ouvert si ce n'est en se posant en tant que participant, à la fois comme limite de l'être (ouvert) et en procédant d'une entité transcendante qui serait éventuellement conjecturable tout en demeurant ignorée ?

Ce jeu de suppositions devient éclairant quand on se demande s'il serait convenable d'inscrire l'individualité humaine dans une individualité spirituelle générale, comme le fait Guénon quand il prétend que «l'individualité humaine réside au centre de cette individualité» et que l'esprit, ni manifesté, ni individualisé, ni incorporé n'en demeure pas moins un «esprit situé dans l'individu». Situé «au point central de l'individualité», relié ainsi au cœur corporel selon un mouvement en «sens inverse de l'analogie».

Cette vision imaginée par Guénon est très subtile. Elle signifie que, si le cœur est au centre du corps, le centre est au cœur de l'esprit. Ainsi, le «retournement» évoqué plus haut deviendrait-il un «redressement» de l'être, au point que «tout l'ensemble de la représentation symbolique [se trouverait] en quelque sorte retourné». Comme s'il devenait possible que le centre de l'être s'instaure selon un «rapport inverse», microcosmique, «au centre véritable de l'être total» inscrit, lui, dans l'univers macrocosmique, comme étant «le plus petit dans l'ordre des apparences manifestées».

Comme le serait un point géométrique par rapport à un point métaphysique qui équivaldrait au centre primordial qui contiendrait toutes les possibilités et est sans dimensions et comme il faudrait comprendre que le « retournement » deviendrait possible.

Il impliquerait que le macrocosme soit envisagé aux limites de l'ignorance humaine et qu'il impose, en quelque sorte, que l'individu se tourne vers le principe (absolu ?) quand s'offre à lui un terrain de *conjectures propres à constituer l'espérance*, quand une lumière indéfinissable émane depuis le fond de sa vacuité spirituelle.

La véritable tradition ne nécessite pas l'adhésion à un outillage culturel ; elle correspond à ce que chacun peut assumer de lui-même, des autres et du monde

Ces regards sur la tradition, sur l'initiation et sur l'esprit, ont porté Guénon à poser l'hypothèse d'une véritable dégénérescence maçonnique quand elle est passée de sa forme opérative à une autre, plus spéculative. En effet, selon lui, la perte de substance spirituelle s'est accentuée au fil du temps quand il fut procédé à une véritable mécanisation de l'homme.

Dans l'histoire occidentale, c'est surtout depuis les temps modernes que l'on constate combien le monde corporel, matériel, a eu tendance à s'imposer. Cette primauté du matériel et du quantifiable s'est faite aux dépens du monde intermédiaire, ce monde propre au milieu qui entre aussi dans la nature prise au sens le plus «vrai».

Dans le domaine théologique, cela a surtout profité au religieux en ce qu'il n'est pas initiatique puisqu'il a tendance à négliger le monde spirituel : celui de la transcendance sans «phénoménisme», c'est-à-dire celui où rien n'apparaît dans l'ordre du sensible.

Plus philosophiquement, on peut penser qu'y est aussi négligée la place qui revient à l'imaginaire, ce don propre à l'homme qui dépasse l'univers psychique des images et qui s'ouvre sur l'après-nature, authentiquement métaphysique celle-ci en ce qu'elle constitue une ouverture sur le destin et sur l'éternité.

Voilà ce qui semble se jouer au seuil de l'ignorance quand la gnose immanente se lit intimement comme étant une transcendance intérieure, à la limite du sens authentique, à ce point critique où s'accrochent les conjectures, après que tout le palpable ait basculé hors des apparences. C'est aussi ce qui peut résulter de fécond pour l'humanité en quête de «vrai» sans fards et ce que semble viser la maçonnerie si l'initiation a fait son œuvre de dépassement : au delà de la rencontre phénoménologique interne à ce point critique quand l'intégrité de l'individu se sent confortée dans son humilité et sa tolérance.

Quant à la véritable Tradition, le message retenu ici est qu'elle ne nécessite pas l'adhésion à un outillage culturel. En revanche, elle correspond à ce que chacun, par l'initiation, tend à assumer de lui-même, des autres et du monde. Il le fera selon ses dispositions et en tant que «dépositaire d'une influence spirituelle» qui n'a «pas le pouvoir de changer les formes» mais, dont le travail intérieur peut ouvrir la piste vers une «identité Suprême».

Tradition : don sans véritable contenu mais disposition de l'esprit à assumer le «manque» ontologique, témoin présent d'une absence ? Quelle expérience actuelle autre que celle de l'Ordre maçonnique (quand il ne tergiverse pas) est capable aujourd'hui de se poser aux hommes de notre temps ?

▲ GEORGES LERBET

DOSSIER



« La meilleure des voies
est l'intermédiaire »,
le Coran,
(tradition coranique
des plus répandues),
Brahim Zerrouki

Dossier : PAS D'INITIATION SANS TRADITION
 [FAUT-IL RELIRE RENÉ GUÉNON ?]

LA TRADITION DANS L'ISLAM ET SON INTÉRÊT AUJOURD'HUI

PAR BRUNO ETIENNE

AVERTISSEMENT

J'ai enseigné la sociologie et l'histoire comparée des religions pendant des décennies. J'ai publié un certain nombre d'ouvrages sur les religions, et en particulier sur l'islam. Je soutiens donc qu'une analyse ne vaut pas adhésion mais que, pour comprendre et expliquer l'Autre, il faut admettre que ce que les gens, les acteurs, les agents – ici les religionnaires –, croient et qui fait sens pour eux est plus important que ce qui est vrai. J'expose dans le texte ci-dessous l'état de notre connaissance professionnelle sur ce sujet, ainsi que le point de vue des musulmans (Muhaddithûn) «traditionnistes» (qui ne sont pas nécessairement tous traditionalistes au sens de « réactionnaires »), mais aussi celui des partisans d'une tradition islamique plus ésotérique. Enfin, je donnerai quelquefois mon opinion personnelle, fondée sur l'expérience du chercheur et non sur l'émotionnel entretenu par la peur de l'altérité. B. E.

● 35

Le mot tradition est porteur d'ambiguïté : il signifie en effet tout ce qui, dans une culture, peut être transmis. Or la civilisation arabo-musulmane a été au carrefour de différentes cultures et il n'existe pas UNE tradition musulmane. De plus, ce mot a un sens très précis dans la culture musulmane : il s'agit de la « Sunna » ou tradition prophétique : les dits et faits et gestes du prophète Muhammad et de ses compagnons immédiats, rapportés d'abord oralement puis réunis dans un corpus : le « *Hadith* ». En ce sens, il faut bien partir du Coran lui-même qui est constitutif – en principe et avec pas mal de réserves – de l'ensemble de la tradition musulmane, des valeurs et des idéaux, donc des mœurs et des expériences sociales et spirituelles, des habitants de l'aire culturelle arabo-musulmane.

I. LE CORAN COMME FONDATION DE LA TRADITION MUSULMANE

Le Coran, *al-Qor'an*, signifie en fait « la récitation », alors que la Bible est un ensemble de livres. Certes, il est devenu ensuite un livre, et le passage de l'oral à l'écrit pose des problèmes comparables à ceux des autres révélations quand on analyse les conditions historiques, grammaticales et linguistiques de la rédaction des différents textes bibliques ou évangéliques.

Le Coran est le recueil des révélations (*al-Tanzil*) que Dieu fit au prophète Muhammad, surtout par l'entremise de l'archange Gabriel (*Jibril*), dans les années 610-632 de l'ère chrétienne, en Arabie et plus particulièrement à La Mecque (*Mekka*) et à Yathrib, devenue Médine (*al-Madinat*), la ville par excellence où commence l'ère musulmane : l'Hégire (*al-Hijra*), le 24 septembre 622.

Ce recueil – c'est le mot exact puisque le Prophète¹ transmettait oralement ce qu'il recevait à ses « disciples » qui prenaient des notes sur divers supports – a été fixé – pas totalement ni définitivement – par le troisième calife, Othman (644-656), dans une vulgate (*al-Mushaf*) composée de 114 chapitres et de 6219 versets de longueurs et de densité fort différentes. L'ordre de la vulgate officielle est celui de la longueur des sourates et non pas de la chronologie² ni des lieux de la révélation.

Aussi les savants musulmans et les chercheurs modernes ne sont-ils pas d'accord sur cet ordre, même si tous distinguent les sourates révélées à La Mecque (entre 610 et 622) de celles reçues à Médine (622-632), donc en deux périodes séparées et dans des conditions de production très différentes qui expliquent en partie le ton et le contenu, parfois éloignés, entre les réponses aux problèmes concrets auxquels le Prophète était confronté et les structures normatives, éthiques voire eschatologiques, liées à la construction de la *'Umma*, communauté islamique intertribale à vocation universaliste.

Il s'agit donc d'un ensemble complexe dont on ne saurait faire une lecture simplificatrice, comme c'est trop souvent le cas de la part de certains musulmans comme de certains « islamophobes ». En particulier, le fait d'extraire un verset de son intertextualité et de son contexte de production permet aux uns et aux autres de dire tout et son contraire, alors qu'une herméneutique du sens (Paul Ricoeur) permet de suivre le

1 Muhammad est *nabi*/annonceur de la bonne nouvelle et *rasul*/envoyé de Dieu, fonctions qui correspondent bien à la définition du prophétisme admise dans notre profession, par exemple chez Max Weber et Pierre Bourdieu.

2 Par exemple, la sourate 96 est considérée comme la première révélée dans la grotte de Hira où le Prophète méditait : elle est intéressante à plus d'une titre : « *Iqra'* : lis ! par ton Seigneur , celui qui a crée la créature à partir de ce qui était suspendu ... », d'où le nom des premiers « récitateurs/lecteurs » qui savaient le texte par coeur : *Qari'*

fil rouge de l'ensemble et la logique du corpus. Le caractère de totalité du texte est indispensable à son intelligibilité.

Je vais donc donner quelques éléments objectifs et m'essayer à quelques aperçus plus ésotériques, selon la tradition musulmane elle-même qui distingue le sens caché (*al-Bâtin*) et l'apparent (*al-Zahir*), ainsi que l'exégèse et le commentaire (*al-Tafsir*) de l'herméneutique (*al-Ta'wil*).

L'écriture des langues sémitiques n'est vivifiée que lorsqu'elle est voyellée et pourvue des signes diacrités (points en dessus ou en dessous des consonnes), ce qui n'est pas le cas des premiers textes du Coran

« Honorez vos enfants », le Coran,
(tradition coranique
des plus répandues),
Brahim Zerrouki

Il existe suffisamment de biographies du Prophète, aussi bien en arabe qu'en langues européennes, pour pouvoir affirmer que nous savons dans quelles circonstances exactes la révélation mohammadienne a été

construite et celles des interprétations qui en ont été faites dès le début de la période islamique.

Le premier point porte sur la constitution du texte canonique. En effet, contrairement aux autres textes monothéistes qui ont connu plusieurs versions linguistiques (araméen, grec, hébreu, copte, syriaque, latin, langues vernaculaires etc.), le Coran est révélé en « langue arabe parfaite » (XXXVI, 12 ; XXXIX, 38 ; XVI, 103 et XXVI, 195)³. Les musulmans disent qu'avant le langage il y a la Mère⁴. Avant le Qor'an, parole incréée de Dieu révélé en arabe, il n'y a que la barbarie « jahylien »...

Les sociétés islamisées au cours des siècles, mais pas toujours arabisées, manifestent, par cette adhésion à un mythe unifiant, l'élection d'une communauté de foi, *al-'umma*, à travers celle d'une langue unique et sacrée supposée intraduisible. La transmission de la Tradition n'en a été que plus aisée.



3 Dans les références au Coran, le chiffre romain renvoie à la sourate et le chiffre arabe au verset.

4 *Omm al-Kitab*, la mère du livre, renvoie, dans l'ésotérisme musulman, au Coran caché de la Table gardée (*al-Lawh al-mahfuz*), dont le modèle ou la *materia prima* est aux cieux... thème que l'on retrouve comme archétype dans d'autres religions.

Voire ! Cette assertion fondatrice aux yeux des musulmans ne correspond pas à la thèse des linguistes, ne serait-ce que parce que *l'écriture* des langues sémitiques n'est vivifiée que lorsqu'elle est voyellée et pourvue des signes diacrités (points en dessus ou en dessous des consonnes et d'autres signes comme la *chedda* ou le *sukun*), comme la *dagush* en hébreu ce qui n'est pas le cas des premiers textes du Coran et des fragments en écriture dite « coufique » en particulier.

C'est le calife Abdelmalik qui fait homogénéiser l'orthographe du Coran et supprimer les différences dialectales vers 700 de notre ère. Mais il faut attendre la fin du III^{ème} siècle de l'Hégire pour avoir un Coran en écriture cursive sur papier et non sur parchemin, comportant la totalité des voyelles et diacritisé : le manuscrit le plus ancien et le mieux conservé, coté MS. K. 16. Chester Beatty, celui d'ibn al-Bawwab Ali ibn Hilla, est daté de 391⁵.

Pour expliciter le Coran, rien n'empêche de le mettre sur ordinateur à partir de séquences didactiques (histoire sacrée, prescriptions dogmatiques, prescriptions culturelles etc.), qui peuvent éclairer le lecteur sur la complexité de cet ensemble

Pour la commodité de l'exposé, on peut faire apparaître des classements par matières pour mieux expliciter le contenu du Coran. En ce qui me concerne, pour mon enseignement, j'ai mis le Coran sur ordinateur à partir des séquences didactiques suivantes, qui peuvent éclairer le lecteur sur la complexité de cet ensemble :

I. *L'Histoire sacrée*. J'ai soutenu plus haut que c'était la même que celle de la Bible et des Évangiles, et en ce sens je n'ai jamais compris que l'on oppose Islam et Occident : l'islam n'est pas une religion orientale !

II. *Les prescriptions dogmatiques*. L'unicité de Dieu, ses attributs, sa présence/absence (*Saqina/Shékhina* : le même mot en arabe et en hébreu inscrit sur l'échelle de Jacob), la vie future, le jugement dernier, le paradis, l'enfer et la responsabilité individuelle, car contrairement à ce que j'entends souvent, le Coran rend effectivement l'homme (et la femme) responsable de ses actes individuellement : V, 105.

III. *Les prescriptions culturelles*. La profession de foi, l'office religieux, donc la prière canonique, la dîme, le jeûne, le pèlerinage, la guerre juste ... La guerre dite à tort « sainte » n'est pas une obligation canonique ! Cette version ne sera développée que beaucoup plus tard par la jurisprudence et certains auteurs, au moment des invasions mongoles et des croisades en particulier.

⁵ Je rappelle que les textes juifs et chrétiens font eux aussi l'objet de controverses sur leur historicité et leurs datations. Mais tous ne vont pas aussi loin que les archéologues comme Israël Finkelstein et Niel Asher Silberman dans leur livre *La Bible dévoilée* et les films documentaires qu'ils en ont tiré.

IV. *Les prescriptions morales.* La piété, les devoirs envers les parents, envers les orphelins, la solidarité humaine, la politesse, la courtoisie, la parole donnée, le témoignage, le serment puis le mépris, l'orgueil, la modestie, la médisance, la colère, la patience, l'envie, la vénalité, la charité, l'avarice, l'usure, la sodomie, la chasteté, la tenue, les jeux de hasard, la gourmandise, l'alimentation, le vin... D'où une liste des 77 (*Khabba'ir*) interdits ou incitations à faire, comme les *Mistvot* juives dont elles reproduisent d'ailleurs une grande partie !

V. *Les prescriptions juridiques* que l'on peut diviser en deux : les pénales et les civiles :

51 – les bases du droit pénal : la sédition, l'homicide, le vol, la fornication et l'adultère ;

52 – les bases du droit civil : le mariage, les femmes du Prophète (d'où les versets sur le voile !), la retraite de viduité, la répudiation, le testament et les successions, les prêtres ...

La complexité du Coran, l'éparpillement des sources fiables, expliquent pourquoi la jurisprudence musulmane représente des millions de volumes mais aussi pourquoi de nombreux « imams » auto-proclamés sont incompetents et dangereux

On comprend alors pourquoi la jurisprudence musulmane représente des millions de volumes à la bibliothèque de l'Université d'al-Azhar, que de nombreux « imams » ou « émirs » auto-proclamés sont incompetents et dangereux, mais aussi que la plupart des journalistes et assimilés qui utilisent le mot *Shari'ah*⁶ ne savent pas de quoi ils parlent !

De même, une fois encore, que l'opposition « Islam *versus* Occident » est incompréhensible. Emmanuel Lévinas définissait l'Occident par la formule « la Bible plus les Grecs ». La pensée islamique c'est la Bible plus la philosophie grecque ... On est bien dans la tradition « occidentale » et les musulmans ne sont ni des Iroquois, ni des Taoïstes.

La place du Coran dans les « saintes Écritures » constitutives de notre civilisation occidentale nous oblige à considérer – *volens nolens* – que les structures anthropologiques de notre imaginaire, comme dirait Gilbert Durand, sont souchées sur la même tradition !

Sourate IV, versets 163-165 :

« Je t'ai donné la révélation comme je l'avais donnée à Noé et aux prophètes qui l'ont suivi, comme je l'ai donnée à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, aux douze tribus, à Jésus, Job, Jonas, Aaron et Salomon, comme j'ai donné les Psaumes à David. Il y a eu des prophètes dont je t'avais déjà parlé et d'autres dont je

6 Le mot signifiait à l'époque des grands nomades «le chemin vers l'abreuvoir pour les troupeaux». Puis il a prit le sens de «source de vie : l'eau» et donc est devenu «le chemin vers Dieu comme voie du salut». La sharia'h ne peut être réduite au «droit» fut-il musulman.

ne t'avais rien dit. Quant à Moïse, Dieu lui a réellement parlé. Ces prophètes ont apporté la foi nouvelle et adressé des avertissements pour que les hommes après les prophètes n'aient aucun argument contre Dieu. Dieu est puissant et sage ... »⁷

La révélation mohammadienne se situe donc dans le droit fil des prophètes précédents qui sont confirmés (*al-Mussadaqa*) en dépit du fait que certains les rejetèrent (II, 101), y compris le Christ (*Sidna 'Issa* en arabe) et sa mère qui font l'objet de longs développements qui surprendraient les chrétiens ... s'ils lisaient le Coran !⁸ L'histoire de la création est la même que celle du texte biblique depuis Adam, Caïn et Abel, et l'histoire sacrée identique depuis Noé jusqu'à Moïse en passant par Abraham, Loth et Joseph...

Mais le Coran marque aussi le sceau de la Prophétie monothéiste qui est désormais close aux yeux des musulmans. Il n'est donc pas, comme la Bible, une chronologie des événements, mais également l'ensemble des normes de la vie éthique, sociale, familiale et sans doute aussi politique, bien que, sur ce point, les interprétations soient fort contradictoires dans l'histoire mouvementée de la civilisation arabo-musulmane, comme dans l'actualité.

II. LA *SUNNA* COMME TRADITION DU PROPHÈTE MUHAMMAD

La prophétie est devenue « code » dès que le pouvoir politique l'eût emporté – avec les Ommeyyades en 661, date de l'assassinat de Ali, gendre et quatrième successeur du Prophète – sur le message transcendantal : d'où la rupture entre les « sunnites » et les « chiites » sur la question *politique* et non pas religieuse, de la succession du Prophète : le calife et l'imam comme théorie des deux glaives !

Aussi, très rapidement, les savants musulmans vont-ils essayer de mettre de l'ordre dans tout le meta-discours : les paroles, faits et gestes du Prophète (*Hadith*) et de ses compagnons qui viennent à la fois compléter et rendre plus opaque la lecture du texte coranique. D'où l'apparition, dès le II^{ème} siècle de l'Hégire, d'écoles d'interprétations (*madhab*), improprement appelées rites, et la mise en ordre par Muslim (810-870) et Boukhari (816-873) (et quelques autres) du corpus des *hadith*.⁹

En effet, très vite était apparue l'idée que, comme le Coran

7 C'est ma propre traduction ; elle est incorrecte grammaticalement car l'accord et la concordance des temps est différent en arabe. Par ailleurs, certains traducteurs ne mettent pas « je » mais « Nous » quand c'est Dieu qui parle. Donc : « Nous t'avons donné ... »

8 Marie, vierge et insufflée de l'Esprit : QXVI, 12 ; III,42-47 ; XIX,16-34 et une bonne dizaine de versets sur Jésus, sceau de la sainteté qui ne fut pas crucifié...

9 Je n'ai pas la place ici de décrire le processus complexe de hiérarchisation et de l'homologation des milliers de Hadith. En gros, les « traditionnistes » ont utilisé le raisonnement par analogie et la sûreté de la chaîne de transmission orale.

était la « parole créée de Dieu » et qu'il était inimitable (*al-l'jaz*), il ne pouvait être corrigé, adapté etc., ce qui posait quelques problèmes d'interprétation et d'adaptation, étant donnée l'expansion de la civilisation musulmane rencontrant d'autres cultures et d'autres traditions, que les sociétés concrètes dites musulmanes ont soit intégrées soit contournées soit détruites et interdites. De la même façon que le catholicisme a agrégé les saints et les lieux de culte de l'Europe pré-chrétienne.

Il faut donc distinguer la Sunna, c'est-à-dire la tradition du Prophète, de la Shari'a, la voie de la transcendance, du droit musulman (*al-Fiqh*) et de la pensée musulmane (*al-fikr*), très imprégnée de philosophie grecque, mais aussi de la *kalam*, la théologie dogmatique et encore de la scolastique interprétative puis de la sclérose suivant « la fermeture des portes de l'interprétation » (*al-ljtihad*) au XI^{ème} siècle, entraînant le suivisme, *al-taqlid*, l'imitation servile.

Il faut aussi ajouter que les quatre principales écoles d'interprétation vont constituer – à partir de la transmission commentée de la Tradition – des pratiques et des mœurs assez différentes géographiquement. Par exemple, le Maghreb – et donc l'émigration en France – est globalement acquis au rite malékite¹⁰, qui est bien plus nuancé face aux problèmes concrets que celui des traditionalistes hanbalistes qui nient le libre arbitre et prône l'obéissance au chef de la Communauté ... Ainsi, de nombreux immigrés maghrébins font référence à la tradition de leur pays d'origine qui est plus tribale ou confrérique que « islamique » orthodoxe.

● 41

Le Coran, la Sunna : cet ensemble est destiné à l'humanité tout entière, et non pas seulement au peuple élu. Le Coran est universaliste. Il favorise la constitution d'attitudes mentales, culturelles et sociales, à partir d'un texte décrit comme immuable

Cet ensemble (le Coran, la Sunna) est destiné à l'humanité tout entière, et non pas seulement au peuple élu. En ce sens, le Coran est « catholikon », universaliste. Si nous admettons que la « religion »¹¹ est un des modes de réalisation de l'Homme, elle est liée comme telle aux vicissitudes de l'histoire dans laquelle elle perpétue l'affirmation de l'Absolu. Dans le cas de l'islam concret, il s'agit d'une *praxis* : le Coran et la Sunna vont favoriser la constitution d'attitudes mentales, culturelles

10 Partisan de l'imam Malik ibn Anas (mort en 795) et de son traité de droit *al-Muwatta* et de sa *Rissalat*, lettre commentaire, qui laissent une très large place aux coutumes locales.

11 La définition de la « religion » fait l'objet de débats dans notre profession : elle est pour moi la constitution de la ligature qui relie des hommes entre eux parce qu'ils relisent les mêmes textes fondateurs... *Religere/religare*. La religion est donc un système symbolique de structures structurantes parce que structurées, comme dirait Pierre Bourdieu.

et sociales, à partir d'un texte décrit comme immuable, qui produit des institutions (la culture arabo-musulmane a connu et expérimenté toutes les catégories de régime politique) et des cléricatures ('*Ulama*, *Imam*, *fuqaha*, *tolba*, etc., sans oublier le cas particulier du clergé chiite) relativement uniformes mais autocéphales, clercs en libre interprétation individuelle mais soumis au pouvoir politique la plupart du temps.

Donc l'islam historique, en dépit de l'unité commune du Coran, n'a pas produit un seul centre orthodoxe, contrairement au magistère unique de l'Église catholique, par exemple. Ce qui explique l'absence d'unité et les différences d'interprétations de la *doxa* coranique dans le temps et les lieux, et la concurrence entre l'Université d'al-Azhar, le Dar al-hadith de Ryad, la Qaraouiyine (Fès), la Zitouna (Tunis) et les autres centres islamiques d'Indonésie ou du Pakistan, sans oublier les officines « islamistes »...

La thèse générale est que chaque homme doué de raison peut interpréter les textes¹². Aussi la Tradition – ici la Sunna – est-elle transmise de façon complètement différente et incomplète, car seuls les érudits font tout le parcours complexe de l'apprentissage ... sauf la base coranique, comme on le verra dans la dernière partie.

42 ●

L'interprétation du Coran comme texte fondateur de l'islam puis de la Sunna comporte un enjeu historique mais aussi actuel. L'*aggiornamento* souhaitable n'a pas encore eu lieu, même s'il est en cours. Le débat oscille toujours entre « moderniser l'islam » ou « islamiser la modernité »

Autrement dit, l'interprétation du Coran comme texte fondateur de l'islam puis de la Sunna a donné lieu à des mécanismes contradictoires mais bien identifiés par les savants, musulmans ou non, et par ailleurs identiques et comparables à ceux des autres religions. La différence porte sur le fait que l'*aggiornamento* souhaitable n'a pas encore eu lieu pour l'islam, même s'il est en cours grâce à des auteurs comme Mohammed Arkoun, A. Meddeb, Rachid Benzine et bien d'autres, surtout en Europe il est vrai.

Le débat oscille depuis un bon siècle au moins entre « moderniser l'islam » ou « islamiser la modernité ». C'est bien l'enjeu majeur de la tradition musulmane, ici et maintenant : son interprétation est coincée entre la dictature politique de régimes qui se servent d'un islam aussi théorique et abstrait qu'irréel, et celle des « islamistes », produits par ces mêmes dictatures dont certaines – comme les Bani Saoud et les wahhabites d'Arabie saoudite – sont les meilleurs alliés de l'Occident.

La difficulté majeure tient à la méthodologie de l'interprétation.

¹² En ce sens, la tradition musulmane est plus proche du protestantisme et du judaïsme que du catholicisme.

Partir de faits isolés et ne pas considérer le texte coranique dans sa totalité comme système de relations internes ajoute à l'incompréhension des débats aussi faux qu'interminables et récurrents sur l'islam¹³. Les Européens séparent ce qui unit, sans doute à cause d'un cheminement différent dans l'histoire de l'autonomie relative du politique.

Aussi le Coran n'est ni démocrate, comme le prétendent certains musulmans partisans de la *Chura* (consultation) selon l'exemple du Prophète, ni socialiste comme l'ont soutenu les « baathistes » et le FLN, ni réactionnaire comme le pensent certains intellectuels français.

Il est le vecteur à travers lequel le musulman lecteur/récitateur – car le Coran se psalmodie, fait vibrer, se chante comme la Tora – accomplit sa propre ascension dans un ordre du monde dans lequel la parole de Dieu instaure un mode de connaissance original (bien qu'en fait commun aux deux autres religions) : loin de briser l'homme par le fanatisme et la soumission, cette lecture est révolutionnaire puisqu'elle indique à l'Homme que le monde a un sens et que la finalité de l'humanité n'est pas déterminée par sa finitude.

Donc le but de la vie n'est pas sa fin au sens de terminaison mais sa fin eschatologique : accomplir le dessein du Créateur, réaliser la Cité de Dieu ici et maintenant comme miroir de la Cité divine, expression de la volonté divine qui doit montrer à l'humanité toute entière l'horizon du Salut.

● 43

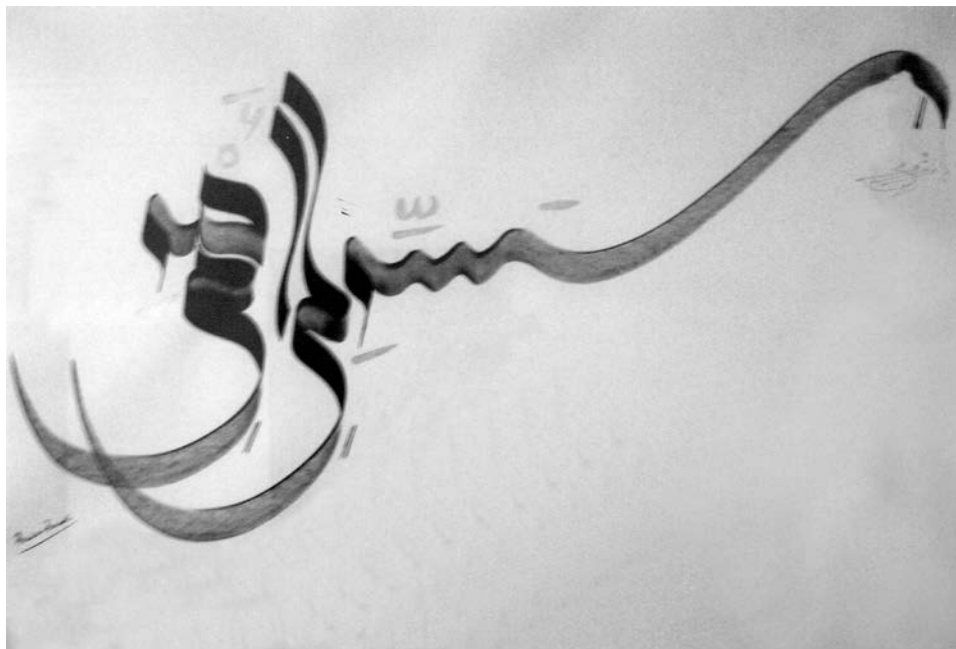
III. STATUT SYMBOLIQUE DU CORAN DEVENU LIVRE

Si l'ensemble de la Tradition/*Sunna* n'est pas transmise à la majorité des musulmans, si les mécanismes des rituels traditionnels ne font pas l'objet d'une catéchèse classique mais s'apprennent plutôt par capillarité sociale ou communautaire, en revanche presque tout musulman a appris – plus ou moins bien – le Coran, car chaque village, chaque quartier, possède son école coranique.

Donc le corpus minimal initial de la tradition imprègne l'enfant musulman dès son plus jeune âge, et plus tard il raisonnera bien souvent à partir d'extraits mémorisés du texte coranique auquel il ajoutera des bribes de *hadith*, répétés comme proverbes communs à la sagesse des nations et couplés aux aphorismes des grands-mères tribales, qui transmettent oralement la tradition locale en langage dialectal. Max Weber dit quelque part qu'il n'est pas nécessaire d'être un virtuose pour être religieux !

Toute personne ou voyageur vigilant qui a su regarder

13 « Monsieur islam n'existe pas », écrivait ma collègue Doumia -*Bouzar*, Hachette littérature... et quant à moi, après quarante ans de fréquentation de cette aire géographico-culturelle, je ne sais toujours pas à quoi correspond cette abstraction essentialiste dite « islam » que nous présentent les médias aux JT de 20 heures...



44 ●

attentivement le mobilier de chaque mosquée, de la plus prestigieuse à Istanbul à la plus modeste dans un quartier de Marseille, est frappé par deux points – surtout s'il est un catholique habitué à la profusion des icônes, des statues de saints intermédiaires et à la surcharge des dorures et des tableaux – : la pure nudité du lieu, le *Mihrab* vers la *qibla*, niche qui indique la direction de la Mecque (« comme le soleil se lève à l'Orient pour ouvrir la carrière du jour » ...), la chaire à prêcher (*al-minbar*) dans le Débir comme échelle de Jacob indiquant les degrés de la connaissance, des tapis et des lutrins ou des petites étagères où s'accumulent des Corans rabaissés au niveau du lecteur orant assis en position rituelle, parfois allongé d'ailleurs sur les tapis !

Donc le Coran/livre n'est pas un objet d'adoration comme la Tora par exemple, même si l'on ne doit le toucher qu'en état de pureté rituelle. Il n'est pas non plus un objet liturgique, puisqu'il ne sert pas lors des prières collectives. Il est là, plutôt, comme garant de la « bonne lecture » et celle-ci a été transmise par la mémorisation, la récitation, la répétition incantatoire : il sert donc à apprendre par cœur. La Communauté traditionnelle conspire, c'est-à-dire produit de l'égrégore par l'harmonie des souffles humains et du souffle divin.

Or cette technique de répétition/mémorisation n'est ni à la mode, ni pratiquée par notre système d'éducation ; bien plus, elle est suspectée de laver le cerveau. Surtout lorsque, dans le cas des confréries, elle s'accompagne de techniques de corps.

« Radoucis ma destinée »
Moïse dialoguant avec Dieu
(tradition biblique transmise
par le Coran)
Brahim Zerrouki

En effet, elle a permis, sinon constitué, une autre forme traditionnelle de l'islam qui nous intéresse au plus au point : la mystique et le système initiatique qui ont transmis la tradition ésotérique de l'islam.

Les musulmans français font face à des défis sans précédent.

Comment vivre sa foi dans un pays non musulman ?

Que garder de la Tradition ? Certains rouvrent les portes de l'interprétation personnelle dans ce cadre de liberté religieuse qui est le nôtre et le leur. D'autres veulent faire la critique de la raison islamique

L'enseignement de l'islam dans les fameuses « *madrassat* » du Pakistan, financées par les Wahhabites « salafistes », n'est évidemment pas du tout le même que celui des confréries *Turuq*, pluriel de *Tariqa* : la voie et la règle, et des Zawwiyyat initiatiques, et encore moins que la transmission des cercles mystiques. Ceux-ci sont même interdits dans de nombreuses dictatures des États musulmans, alors qu'ils se développent en Europe, et en France en particulier. On peut consulter, sur cette tradition ésotérique, de nombreux ouvrages, car les « soufis » français enseignent et écrivent, comme par exemple Eric Geoffroy, par ailleurs professeur à l'université de Strasbourg et auteur de plusieurs livres sur le sujet.

Cet islam-là, jamais mis en avant par nos médias friands d'émotionnel, a pourtant des choses à nous dire sur la spiritualité de l'homme. Et, comme l'émir Abdelkader parlait des droits de l'humanité tout entière (*Huqquq al-insaniyya*) qui sont au-dessus de la loi y compris musulmane, pourquoi ne pas écouter et donner la parole à ces musulmans qui nous disent que le Coran et l'islam c'est AUSSI la solidarité, la responsabilité, la liberté de croire ou de ne pas croire ? *Lâ 'iqrha fi al-Din* : pas de contrainte en religion... II, 256 et X, 99.

Les musulmans français sont aujourd'hui confrontés à des défis que la société musulmane a rarement rencontrés, sauf dans le cas de la *Reconquista* en Espagne/al-Andalus. Comment vivre sa foi dans un pays non musulman ? Que garder de la Tradition ?

Il semblerait que nombreux sont ceux qui y travaillent en rouvrant ces « portes de l'*ijtihad* » de l'interprétation personnelle dans ce cadre de liberté religieuse qui est le nôtre et désormais le leur. Certains vont très loin, comme Youcef Seddik qui propose de ne garder que la moitié du Coran, la partie transcendantale, et de renoncer aux versets évènementiels. D'autres suivent la proposition de Mohammed Arkoun : faire la critique de la raison islamique, comme cela a déjà été le cas dans l'histoire de la civilisation musulmane, analyser les causes de la

« maladie de l'islam », comme le fait A. Meddeb. D'autres enfin penchent pour une sorte de psychanalyse de l'Islam et surtout une anamnèse des musulmans.

Mais tous savent que l'Autre ne doit pas devenir le Même et donc que la tradition ne peut être totalement jetée avec l'eau du bain. Pour ce faire, il leur faut l'aide et l'appui de certains d'entre nous face à l'hostilité généralisée que suscite un certain islam dévoyé. Car c'est toujours la méconnaissance qui est à l'origine de la plupart des préjugés et des fantasmes...

▲ BRUNO ETIENNE

QUELQUES RÉFÉRENCES RÉCENTES D'AUTEURS ARABO-MUSULMANS, MÊME S'ILS SONT LAÏCS POUR LA PLUPART

- Arkoun Mohammed,
Humanisme et islam, combats et propositions, Vrin, Paris, 2005
- Benkheira Mohammed,
L'Amour de la Loi Essai sur la normativité en islam. PUF, Paris, 1997
- Bezine Rachid,
Les nouveaux penseurs de l'islam, Albin Michel, Paris, 2004
- Charfi Abdelmajid,
L'islam entre le message et l'histoire, Albin Michel, Paris, 2004
- Ferjani Mohammed Chérif,
Le politique et le religieux dans le champ islamique, Fayard, Paris, 2005
- Meddeb Abdelwahab,
La maladie de l'islam, Seuil, Paris, 2002
- Seddik Youcef : plusieurs ouvrages de traduction et de commentaires du Coran et des *Hadith*, dont :
 - *Dits du prophète Muhammad*, Sindbad, Actes Sud, 2002
 - *Nous n'avons jamais lu le Coran*, Aube
 - *Le Coran, autre lecture, autre traduction*, Aube.

Un exemple de la difficulté de lecture d'un verset isolé

Je prends un verset souvent cité à la TV en *prime time*, destiné à démontrer que le Coran est violent par essence ! J'ai même entendu un « spécialiste » soutenir qu'il signifiait en fait « Tuez tous les juifs et les chrétiens », alors que ce verset s'adresse aux seuls Qoraïchites ! En effet, il est « tombé » alors que le Prophète revient à La Mecque qui l'a chassé et doit donc reconquérir le pouvoir par les armes contre sa propre parenté d'origine.

J'ai mis ma traduction avec des nuances et versions différentes :

VIII, 39 : « Combattez -les jusqu'à ce qu'il ait plus de luttes doctrinales (de guerre civile ou de désordre : *fitna*) et qu'il n'y ait d'autre religion que celle de Dieu. S'ils font amendes honorables, Dieu le verra ». Ou « s'ils cessent, Dieu verra ce qu'ils font ».

Translittération : « *wa qâtilûhum hatta lâ takûna fitnatum...wa yakun al-dinukulluhû lillâh ... fa.in intahaw fa ;inna llâhu bima ya'malûna basir* »

Le verbe QaTaLa (ici à l'impératif : *qâtilûhum*) signifie combattre mais, si je change les voyelles, le mot *al-QiTal* donne « meurtre », et si j'ajoute une voyelle longue (â) *al-Qitaal*, je retrouve le « combat » ; donc le verbe peut aussi signifier « tuer » selon le contexte. « Tuez » se dit alors *feqtulu*, comme dans la sourate IX, verset 5, obtenu en ajoutant le préfixe *fa* qui indique l' action de faire.

Dans le cas que j'ai choisi, c'est la suite du verset qui m'indique qu'il s'agit de « combattre » : puisque s'ils se repentent, c'est qu'ils ne sont pas morts !

Difficulté due au problème des points diacrités

Si le texte n'est pas diacritisé ni voyellé, je peux lire QTL, QBL ou FNL et même FBL, car la graphie de la lettre *q* est la même que celle de la lettre *f*, sans les points dessus ou dessous, tandis que la graphie de la lettre *t*, sans les points, peut être également lue *b* ou *n* ! Ce qui bien entendu n'a pas du tout le même sens !

On comprend pourquoi la grammaire et la philologie étaient des sciences religieuses chez les arabes et les juifs... sans oublier la numérologie car, de plus, toutes les lettres sont codées par référence à des chiffres... Mais c'est une tout autre histoire, comme dirait Kipling !

DOSSIER



Dieu créateur du monde,
Bible Moralisée,
©ÖNB/Bildarchiv. circa 1250

Dossier : PAS D'INITIATION SANS TRADITION
[FAUT-IL RELIRE RENÉ GUÉNON ?]

DIEU EN LOGE

PAR YVES HIVERT-MESSECA

Dieu, tel que l'ont longtemps vu et nommé nos frères et nos sœurs, a pris, depuis les débuts des loges, des identités variables selon les époques et la pensée dominante. Or, malgré les siècles, ces choix successifs se retrouvent encore, peu ou pro, dans la franc-maçonnerie actuelle, soit 4 à 6 millions d'initiés. À l'analyse, on peut les réduire à six si on leur applique la méthode des idéaux-types de Max Weber. L'une s'inscrit explicitement dans la tradition des Anciens, deux sont des conceptions mixtes, trois s'inspirent, plus ou moins, de celle des Modernes.

Dieu en loge ? Dieu en loge ! Si l'on veut examiner sereinement cette question, il semble qu'il y ait trois méprises à ne pas commettre. Les deux premières seront évoquées pour mémoire. Dans ce débat, il ne faut pas, d'une part analyser les choix d'autrefois avec les yeux d'aujourd'hui, d'autre part justifier les choix d'aujourd'hui avec des interprétations de jadis.

La dernière et la plus importante erreur est la « théologisation » et la « politisation » du débat. L'hypothèse que nous poserons est qu'il n'y a pas de conception maçonnique de Dieu, mais plutôt qu'il y a beaucoup de « portraits » de Dieu, peut-être autant que de maçons.

Même si la question de Dieu donne parfois lieu à de vifs débats en loge, du moins dans la maçonnerie libérale, en fait, il n'existe pas une théologie maçonnique stricto sensu, même pas, au risque d'étonner certains, celle liée au fameux *Grand Architecte De L'Univers*. Dans cette occurrence omniprésente dans le corpus des maçons, ce n'est pas le Dieu des maçons qui est défini, c'est au mieux une expression minimale de l'Absolu à laquelle tout maçon est tenu d'adhérer.

Jusqu'au XVII^{ème} siècle, le Dieu des maçons est explicitement celui de la Bible : quand on parle de *Grand Architecte*, on se concentre sur une des fonctions du Dieu de la Bible, celle de l'architecture

En effet, la maçonnerie post-andersonienne est ouverte au libre examen de ce concept. Pourtant, il n'en fut rien dans la maçonnerie

pré-andersonienne. Jusqu'au XVII^{ème} siècle, le Dieu des maçons est explicitement le Dieu de la Bible : quand on parle de *Grand Architecte*, on ne définit pas un Dieu d'une autre nature, mais on isole, on focalise, on se concentre de manière prioritaire, sur un attribut particulier, une fonction propre, un caractère spécifique du Dieu de la Bible, à savoir celui de l'architecture.

Au demeurant, ce concept survient d'abord **hors** de la franc-maçonnerie, sans doute au XVI^{ème} siècle. Sous réserve d'un inventaire plus précis, l'expression apparaît dans l'*Épître aux lecteurs* de l'édition de 1567 de l'*Architecture* de Philibert Delorme, dans laquelle l'auteur évoque « **ce Grand Architecte de l'Univers, Dieu tout puissant** » qui a placé les sept planètes dans le ciel pour gouverner la terre. Plus loin, il ajoute :

« Dieu est le seul, le grand et l'admirable **Architecte**, qui a ordonné et créé de sa seule parole toute la machine du monde tant céleste que terrestre, avec un si grand ordre, une si grande mesure, et si admirables proportions, que l'esprit humain sans son aide et inspiration ne peut la comprendre... »

Il s'agit donc bien du Dieu biblique envisagé dans sa fonction créatrice. Cette mise en exergue de la fonction architectonique du Dieu d'Abraham et de Jésus se retrouve chez de nombreux auteurs du XVI^{ème} siècle, notamment anglais et « italiens ». Elle s'inscrit dans un courant qui cherche à théoriser une géométrie divine et à donner une explication mathématico-architectonique de l'univers, typique de la Renaissance. Ce courant, qui s'efforce d'enrichir le créationnisme biblique par l'aristotélisme et le néo-platonisme des humanismes du *Quattrocento*



L'Architecture
de Philibert Delorme,
Édition Hierosme de Marnef,
& Guillaume Cavellat,
Paris, 1576



© Centre d'Études Supérieures de la Renaissance - Tours

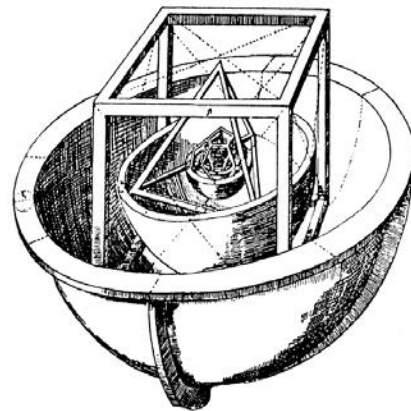
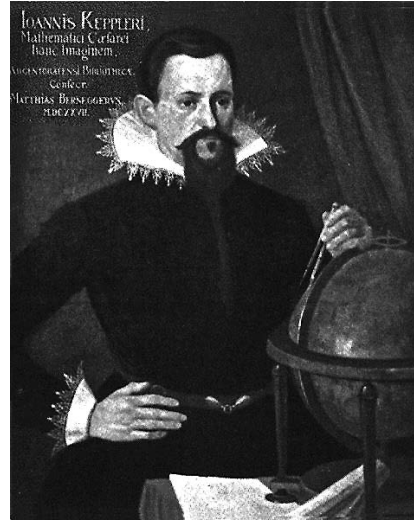
hilofo-
l'estat
de in-
avec
planet

uation du bastimét & logis. Il ne fault trouver ce propos estrange, touchant les sept choses necessaires pour la construction & conseruation d'un corps de logis, veu que ce grand Architecte de l'univers, Dieu tout puissant, le nous a figuré & mōstré quād il a creé les sept estoilles errates appellées Planettes, cōme la matiere (si ainsi fault parler) ou plus tost la forme de l'establissement, perfection & conseruation du tant admirable bastimét & theatre de ce mōde inferieur. De sorte que si l'un des susdicts planet-

italien, comme Marsile Ficin et Nicolas de Cues, s'affirme avec le traité *De Divina Proportione*¹ de Luca Pacioli (c. 1450-1514), jusqu'au *Mysterium Cosmographicum* (1596) de Johannes Kepler (1571-1630). Ce contexte culturel montre que le dit *Grand Architecte* est bien l'expression de Dieu, en tant qu'Architecte du cosmos².

On pourrait rechercher l'appellation plus avant, mais on se heurte alors à un glissement de sens. Grosso modo, du XIV^{ème} au XV^{ème} siècle, le mot *architecte* désigne le commanditaire d'un ouvrage, alors que celui qui exerce la fonction d'architecte est qualifié de *Maître Maçon*. Il faudrait donc remonter aux XI-XIII^{ème} siècles pour retrouver un sens correspondant à celui d'aujourd'hui. Dans l'état présent de la recherche, aucun document du milieu du Moyen Âge ne contient cette expression. Néanmoins, l'iconographie médiévale suppléait à l'insuffisance scripturale et fournit de nombreuses figures anthropomorphiques de Dieu représenté sous les traits d'un architecte céleste.

Insistons à nouveau pour dire que cette représentation met en avant un « portrait-image » de Dieu, sans pour autant constituer une vision hétérodoxe de la divinité chrétienne. Notons également que tous les anciens textes relatifs à la maçonnerie opérative, comme le *Regius* (c.1390), les *Statuts de Ratisbonne* (1459) ou les *Statuts Schaw* (1598),



Mysterium Cosmographicum de Johannes Kepler

1. Le texte manuscrit a été offert, vers 1498, au duc de Milan, Ludovic le Maire. La première impression a été faite à Venise en 1509. Cf. *La Divine Proportion*, de Fra Luca Pacioli, de Borgo San Sepolcro [Romagne], traduite par G. Duchesne et M. Giraud, Paris, Librairie du Compagnonnage, 1980, avec la deuxième partie reproduite en fac-similé de l'édition de 1509, et les dessins, figures et images de Léonard de Vinci.
2. Les deux meilleures synthèses sont extraites de l'ouvrage de Jean Lhomme, Edouard Maisondieu & Jacob Tomaso, *Dictionnaire thématique illustré de la franc-maçonnerie*, Monaco, Editions du Rocher, 1993 : *Divine proportion et nombre d'or*, p. 136-159 et *Grand Architecte de l'Univers*, p.205-212.

ignorent l'expression *GADL'U*, et font preuve de la plus stricte orthodoxie chrétienne, même si on peut voir un portrait de Dieu, *Grand Architecte*, ou plutôt *Géomètre*, dans la première partie³ du *Cooke*⁴, tandis que toute une série de textes comme le *Manuscrit Grand Lodge n° 1* (1583) ou le *Manuscrit Watson* (1687) mettent en relation très étroite la géométrie et la maçonnerie.

Le *Manuscrit Dumfries n° 4*, qui date de 1710, voit dans les différentes composantes du Temple de Salomon une préfiguration des divers aspects du Christ. Le *Grand Architecte* évoqué est le Dieu de la *Bible*.

C'est dans le *Manuscrit Dumfries*⁵ que l'expression *Grand Architecte* fait une apparition explicite dans le corpus maçonnique. En effet, dans ce texte assez tardif, environ 1710, on peut lire que « *Le fameux Hadrien* » (sans doute le roi Edwin ?) commande aux maçons de « *sincèrement honorer et adorer le grand architecte du ciel et de la terre, la fontaine et source de toute bonté qui a bâti de rien sa construction visible et en a posé la fondation sur les eaux profondes* ».

On voit donc qu'il n'y a aucune ambiguïté sur la nature du dit *GADL'U* :

« *Que le Père Tout Puissant, avec la sagesse du glorieux Jésus et par la grâce du Saint Esprit, qui sont trois Personnes en un seul Dieu que nous implorons, soit avec nous au commencement et nous donne la grâce de gouverner notre existence afin que nous puissions parvenir à son Royaume qui n'aura pas de fin.* »

Le statut du *Grand Architecte* semble peu différent dans les *Constitutions* dites d'Anderson, du moins dans la partie historique due véritablement au pasteur de l'Église presbytérienne écossaise de Londres :

« *Adam, notre premier ancêtre, créé à l'image de Dieu, le **Grand Architecte de l'Univers***⁶, dut avoir les *Sciences libérales, particulièrement la **Géométrie**, inscrites dans son cœur, car depuis la chute même, nous trouvons ces principes [inscrits] dans le cœur de ses descendants, lesquels principes, au cours des temps, ont été exposés et combinés en une méthode adéquate de propositions, en observant les lois de la proportion*

3. En réalité dans le *Cooke II*, daté de la seconde moitié du XIV^{ème} siècle.

4. Et bien d'autres encore disent que la maçonnerie est l'élément principal de la géométrie, ce qui peut se dire car elle fut la première à être inventée, comme il est noté dans la Bible au premier livre, celui de la Genèse, au chapitre 4 [verset 17], *Cooke*, ms 23198, British Library, Londres.

5. Le *Manuscrit Dumfries n° 4* commence par une invocation à la Très Sainte Trinité et comporte une sorte de catéchisme en trois parties dont la troisième, dite *Questions concernant le Temple*, développe une analyse typique qui voit dans les différentes composantes du Temple de Salomon une préfiguration des divers aspects du Christ. Le *Grand Architecte* évoqué dans ce texte est sans conteste le Dieu de la *Bible*.

6. Dans l'édition de 1738, la formule devient « *le tout-puissant Architecte et Grand Maître de l'Univers* ».

empruntée à la technique... »⁷.

La formule désormais canonique se retrouve également dans la *Masonry Dissected* de Prichard (1730) :

« - Qui est plus grand que moi, qui suis un Maçon franc et accepté, le Maître d'une loge ?

- Le Grand Architecte et Inventeur de l'Univers, ou Celui qui fut transporté au sommet du Pinacle du Saint Temple. »

Dans le même texte, on trouve également une des premières occurrences de la triade *Sagesse, Force, Beauté*⁸. Plus loin, il est dit *Wisdom to contrive* (Sagesse pour inventer), c'est-à-dire l'activité créatrice de Dieu dans son omniscience. Pour résumer ces deux textes, on peut dire que Dieu a créé le monde en mettant en œuvre par *Sagesse*, la *Géométrie* contenue de toute éternité dans son intelligence.

Après Anderson, on passe à toutes les conceptions possibles de Dieu, depuis la traditionnelle conception chrétienne trinitaire jusqu'aux diverses formes de déisme, la position centriste étant celle d'un *Dieu Un*, ordonnant le chaos selon les lois immuables de la géométrie

Notons également que, dans les *Constitutions* d'Anderson, on trouve l'expression *Grand Architecte de l'Église*⁹ identifié au *Messie de Dieu*¹⁰ confirmant, dans le corpus maçonnique, l'inscription de Jésus¹¹ comme Temple des temples¹², déjà exprimé dans le *Manuscrit Sloane 3329* (c. 1700)¹³ et le *Manuscrit Dumfries*¹⁴, et confirmé dans la *Masonry Dissected*¹⁵. Quoi qu'il en soit, dans toutes ces références, il est clair que la formule du *GADL'U* reste intimement liée au christianisme.

Pourtant, si on admet, avec le professeur Daniel Ligou, que les *Constitutions* ont été écrites à plusieurs mains, on s'aperçoit qu'au moment où l'expression *GADL'U* commence à faire florès dans la maçonnerie spéculative, l'idée de création, associée à Dieu architecte,

● 53

7. *The Constitutions of the Free-Masons...*, Londres, imprimé par William Hunter, Londres, 1723, p. 1.

8. Page 13 : « Qu'est-ce qui supporte (soutient) votre loge ? Trois grands piliers [pillars] ; Comment sont-elles appelées ? Sagesse, Force et Beauté ».

9. *Op. cit.*, 1723, p. 25.

10. L'édition de 1738 des *Constitutions* est encore plus explicite : « ... où le Seigneur Jésus Christ Emmanuel naquit, [lui] le Grand Architecte ou Grand Maître de l'Église Chrétienne... ».

11. Matthieu, IV, 5 : Le diable le transporta dans la ville sainte, le plaça sur le haut du temple ; Luc, IV, 9 : « Le diable le conduisit encore à Jérusalem, le plaça sur la haut du temple... ».

12. Rousse-Lacordaire Jérôme, *Jésus dans la tradition maçonnique*, Paris, Desclée, 2003, Le Christ-Temple, p. 129-152.

13. « - Qui sur terre est plus grand qu'un Franc-Maçon ? - Celui qui fut transporté au plus haut pinacle du Temple de Jérusalem ».

14. « - Par quoi [...] par qui vous tenez-vous sur vos princip[es] ? - [Par Celui] qui se tint sur le plus haut pinacle du Temple ».

15. « ...le Grand Architecte et Inventeur de l'Univers, ou Celui qui fut transporté au sommet du Pinacle du Saint Temple ».

laisse progressivement la place à un type divin, plus déchristianisé, influencé dans la mécanique newtonienne. Ce Dieu horloger est encore référencé dans un contexte chrétien, mais il porte la marque à la fois du latitudinarisme, courant dominant dans l'Église d'Angleterre de ce temps, de l'unitarisme antitrinitaire, même si ce courant n'ose pas toujours s'exprimer explicitement, et du « déïsme » à l'anglaise avec Matthew Tindal (1657-1733), John Toland et son « *christianisme raisonnable* », et Anthony Collins.

Du Dieu de la Bible, on passe à tous les possibles de Dieu, depuis la traditionnelle conception chrétienne trinitaire, qui n'est pas récusée, jusqu'aux diverses formes de déïsme, la position centriste étant celle d'un *Dieu Un*, ordonnant un chaos préexistant selon les lois immuables de la géométrie. L'article 1^{er} sur lequel on a tant glosé, ne touche Dieu que par contrepoint, mais il reste encore ambigu :

« Un Maçon est obligé, par son engagement, d'obéir à la loi morale, et s'il comprend correctement l'Art, il ne sera jamais un athée stupide ni un libertin irrégulier. Mais, quoique dans les temps anciens, les Maçons fussent obligés, dans chaque pays, d'être de la religion de ce pays ou nation, quelle qu'elle fût, aujourd'hui, il a été considéré plus commode de les astreindre seulement à cette religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord [to that Religion in which all Men agree], laissant à chacun ses propres opinions, c'est-à-dire d'être des hommes de bien et loyaux ou des hommes d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou croyances religieuses qui aident à les distinguer, par suite de quoi, la maçonnerie devient le Centre de l'Union et le moyen de nouer une amitié fidèle parmi des personnes qui auraient pu rester à une perpétuelle distance ».

La Grande Loge de Londres ayant reçu des dissidents trinitaires ou antitrinitaires, quelques juifs¹⁶, un prêtre catholique et une poignée de musulmans, l'édition de 1738 des *Constitutions* précise que les maçons doivent se comporter « en vrais Noachides »

L'erreur est d'interpréter cet extrait hors de l'ensemble des *Constitutions*, et hors du contexte du temps, et laisser sous-entendre qu'Anderson aurait autorisé l'admission des athées à la condition qu'ils ne fussent pas « stupides ». C'est lire le texte et le contexte par le petit bout de la lorgnette. En revanche, l'article 6^{ème} définit le plus petit dénominateur spirituel commun de tous les maçons, être au minimum de la *religion universelle (Catholick Religion)*.

16. Présence juive en loge dès 1732 à Londres.

De plus, la pratique des acteurs sociaux peut également éclairer la question du *Grand Architecte*. Très tôt, la *Grande Loge de Londres* a reçu, outre des anglicans et des presbytériens, membres des deux églises « établies », des dissidents trinitaires affranchis par le *Toleration Act* de 1689, mais également des dissidents antitrinitaires, quelques juifs¹⁷, un catholique comme le jésuite John Coxon et une poignée de musulmans dans des loges « anglaises » du Levant ottoman (en 1738). Pour éviter toute ambiguïté, l'édition de 1738 ajoute que les maçons doivent se comporter « *en vrais Noachides* »¹⁸. Les choses sont désormais claires : Dieu est créateur et chaque maçon est libre de le définir à l'intérieur de ce credo minimum théiste. Néanmoins, il s'agit d'un choix libéral, puisque l'interprétation chrétienne *versus* protestantisme, bien que toujours majoritaire, n'est plus imposée.

Cette option ouverte sera celle de la *Grande Loge de Londres*, devenue en 1738 d'*Angleterre*, puis dite des *Modernes*, lors du grand schisme maçonnique de 1751.

En revanche, la *Grande Loge des Ancien[ts]*, création rivale plutôt que véritable scission de la première Grande Loge évoquée ci-dessus, est ouvertement chrétienne. L'*Ahiman Rezon*, de Laurence Dermott (1753) qui sert de constitutions aux *Anciens*, redéfinit l'article 1^{er} des *Constitutions* d'Anderson :

« Un maçon est obligé, de par sa tenure, de croire fermement et d'adorer fidèlement le Dieu éternel aussi bien que les enseignements sacrés que les dignitaires et pères de l'Église ont rédigés et publiés pour l'usage des hommes sages ; de telle sorte qu'aucun de ceux qui comprennent bien l'Art puisse possiblement marcher sur le sentier irrégulier du malheureux libertin ou être induit à suivre les arrogants professeurs d'athéisme ou de déisme ; ni à être souillé par les erreurs grossières de l'aveugle superstition ; mais qu'il puisse avoir la liberté d'embrasser la foi qu'il jugera convenable pourvu qu'en tous instants il témoigne du respect dû à son Créateur et agisse dans le monde avec honneur et honnêteté prenant pour règle permanente de ses actes le précepte d'or qui engage chacun à faire à autrui ce qu'il voudrait qu'on lui fit. »

Ainsi, dès le milieu du XVIII^{ème} siècle, les termes du débat sont

17. Présence juive en loge dès 1732 à Londres.

18. Selon la tradition rabbinique, la *Tora* est réservée aux seuls Juifs. Les *Goyim*, les nations qui veulent éviter l'idolâtrie (*'akum*), doivent observer les sept commandements passés par Dieu avec Noé, au lendemain du *Déluge* (*Genèse*, 9) : 1) institution d'un système judiciaire ; 2) interdiction de blasphémer ; 3) interdiction de l'idolâtrie ; 4) condamnation de l'inceste et de l'adultère ; 5) prohibition du meurtre ; 6) défense de voler ; 7) tabou de la consommation d'une partie d'un animal encore vivant. Les autorités rabbiniques médiévales rangeaient dans les « noachides », aussi bien les musulmans que les chrétiens. Reprendre cette expression est une manière de définir une sorte de théisme du Livre, commun à tous les adeptes des monothéismes. De plus, dans la formation de la légende du troisième grade postérieure à la première édition des *Constitutions* d'Anderson, Noé a été en concurrence avec Hiram.

posés : Dieu des ancêtres ou Dieu laissé à la libre conscience de chacun, en précisant toutefois que ni l'athéisme, ni l'agnosticisme, ni même l'interprétation symbolique ne sont, à cette époque, admis. Ce n'est qu'un siècle plus tard, que l'ouverture vers l'agnosticisme et l'athéisme se fera dans certaines obédiences de pays latins.

Les postures maçonniques sur la question du *Grand Architecte* peuvent se réduire à six. L'une s'inscrit dans la tradition des *Anciens*, deux sont des conceptions mixtes, trois s'inspirent, plus ou moins, de celle des *Modernes*

Tous ces choix successifs se retrouvent, peu ou prou, dans la franc-maçonnerie actuelle qui se présente ainsi à la manière d'un empilement de couches géologiques. Ainsi, dans le landerneau maçonnique d'aujourd'hui, fort de 4 à 6 millions de maçons et maçonnes, il existe de nombreuses postures sur la question du *Grand Architecte* qui peuvent se réduire à six si on leur applique la méthode des idéaux-types proposée par Max Weber. L'une s'inscrit explicitement dans la tradition des *Anciens*, deux sont des conceptions mixtes, trois s'inspirent, plus ou moins, de celle des *Modernes*.

a) L'idéal-type chrétien. Dans ce modèle, le *Grand Architecte* est clairement identifié au Dieu de la Bible, et comme ledit modèle est surtout présent dans la sphère germano-scandinave, on peut dire, de manière encore plus restrictive, au Dieu de Luther. Il s'agit donc d'une conception ouvertement chrétienne trinitaire, parfois mâtinée d'ésotérisme, aujourd'hui majoritaire dans quelques systèmes de hauts grades mais principalement dans les obédiences scandinaves et dans les obédiences allemandes dites *chrétiennes*.

b) L'idéal-type gnostico-théosophique, à la condition de prendre ces deux adjectifs *largo sensu*. La franc-maçonnerie est présentée comme le milieu naturel d'une libre recherche syncrétique alliant, aux vérités des religions traditionnelles mais dévoyées par leurs clercs, les connaissances secrètes des Anciens et de l'Orient. Cet idéal-type est en liaison avec la *Tradition Primordiale*. Dans cet exemple, le *Grand Architecte* est défini comme un Dieu semblable à un « *trésor caché qui aspire à être connu* » selon la formule de Jacob Boehm. Ce courant, très présent autrefois dans de nombreux systèmes de hauts grades, a aujourd'hui une influence intellectuelle bien supérieure à son poids militant, notamment grâce au rayonnement en loge de l'œuvre de René Guénon.

c) L'idéal-type « pan-théiste ». L'Être Suprême, Un, mécanicien, débonnaire, discret et infiniment bon, est le vrai Dieu que les religions traditionnelles ont travesti. Cette vision, qui dépasse largement la franc-maçonnerie, s'inscrit dans le phénomène de la modernité qui consiste

à explorer des voies pour sortir des religions sans sortir du religieux. Sa version hiramique est née dans la maçonnerie francophone, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Ses adeptes voient dans la franc-maçonnerie la *Religion universelle*, « aussi éloignée de la superstition et du fanatisme que de l'incrédulité et de l'athéisme », comme la définit, en 1823, le jeune avocat Adolphe Crémieux, futur ministre de la II^{ème} et de la III^{ème} Républiques.

Le Grand Architecte s'identifie au Dieu des socialistes utopistes, des républicains quarante-huitards, à celui de Charles Fourier, de Pierre Leroux ou de Victor Hugo. C'est ce courant qui inspirera, au printemps 1849, la rédaction de la première *Constitution* du G.:O.:D.:F.: : « *La Franc-Maçonnerie, institution essentiellement philanthropique, philosophique et progressive, a pour base l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; elle a pour objet l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, des sciences et des arts, et la pratique de toutes les vertus ; sa devise a été de tous temps : Liberté, Égalité, Fraternité* ». Encore présent dans certains pays latino-américains, cet idéal-type a pratiquement disparu en France.

d) L'idéal-type anglo-latitudinaire. Il est défini *grosso modo* par la *Grande Loge Unie d'Angleterre*, héritière à la fois des *Anciens* et des *Modernes* lors de l'union de 1813. En 1815, un nouveau livre des *Constitutions* est édité. La partie historique n'est pas revue. Le changement majeur concerne l'article 1^{er} :

« *Par obligation d'état, un maçon est tenu d'obéir à la Loi morale et s'il comprend bien l'Art, il ne sera jamais athée stupide ou libertin irrégulier. De tous les hommes il doit le mieux comprendre que Dieu voit autrement que l'homme ; car l'homme voit l'apparence extérieure alors que Dieu voit le cœur. Par conséquent un maçon est astreint en particulier à ne jamais agir à l'encontre des commandements de sa conscience. Quelle que soit la religion d'un homme ou sa manière d'adorer il ne sera pas exclu de l'Ordre pourvu qu'il croie au **Glorieux Architecte de l'Univers du Ciel et de la Terre** et qu'il pratique les devoirs sacrés de la morale...»,*

Pour la première fois, la croyance en un *Grand Architecte* devient un engagement explicite, mais elle est très libéralement interprétée. En effet, les trois grandes obédiences britanniques vont recevoir, notamment dans les loges de l'Empire, des adeptes du zoroastrisme, du sikhisme, de l'hindouisme, du bouddhisme ou d'autres spiritualités, dans lesquelles la notion de *Grand Architecte* n'est pas toujours très lisible ou visible .

Paradoxe des conséquences, plus la *Grande Loge Unie D'Angleterre* devient « dogmatique » (dogmatisme tout relatif au demeurant) dans ses textes, plus elle adopte une pratique débonnaire.

D'une certaine manière, c'est l'essor des maçonneries libérale et « libéralo-symbolique » qui la pousse à se raidir, comme le montrent les huit *Basic Principles* du 4 septembre 1929, auxquels toute obédience doit adhérer en totalité pour être reconnue. Le principe 2 oblige à « la croyance en le Grand Architecte De L'Univers et en Sa volonté révélée ». Le principe 6 demande l'exposition du « Volume de la Loi Sacré ».

Par un oxymoron tout anglo-saxon, plus l'obédience se dogmatisait, plus, dans les faits, elle se montrait accueillante à des adeptes issus de religions ou de spiritualités non révélées. Ce n'est qu'en 1989 que l'obédience de Londres mettra ses textes en harmonie avec sa pratique. La foi en Dieu et en sa volonté révélée est remplacée par une « simple croyance en un Être Suprême » et les obligations doivent être prêtées, soit sur le Volume de la Loi Sacrée, soit « sur le livre qui est considéré comme sacré par l'homme concerné ». Si on était un tantinet taquin, on pourrait dire que, deux siècles plus tard, on assiste, à Londres, à la victoire de la première version des *Constitutions* et de l'esprit des *Modernes*. Cette position est majoritaire dans le monde maçonnique.

e) L'idéal-type libéralo-symbolique. Ce modèle naît dans la maçonnerie francophone, dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Son meilleur théoricien est Oswald Wirth (1867-1939). La référence au *Grand Architecte* et le *Livre de la Loi Sacrée* sont maintenus, mais ils n'induisent aucune obligation dogmatique. Ces deux occurrences sont considérées autant comme des réalités que comme des symboles que chaque maçon est libre d'interpréter selon sa conscience. Ce courant est encore assez actif dans l'Europe de l'ouest et dans l'Amérique latine.

Dessin d'Henri Bonis
pour Oswald Wirth



f) L'idéal-type libéral ouvert. C'est chronologiquement le dernier. Il demeure majoritaire en France. C'est, d'une certaine manière, la tradition des *Modernes*, poussée jusqu'à son terme. Le référent grand-architectural devient facultatif. L'obédience n'oblige plus (mais n'interdit pas pour autant) à se référer à un *Grand Architecte*, mais elle est d'une certaine manière agnostique (cela ne signifie pas que ses membres doivent adhérer à cette doctrine). Comme le dit la constitution du G.: O.:D.:F.:, « *considérant les conceptions métaphysiques comme étant du domaine exclusif de l'appréciation individuelle de ses membres, elle se refuse à toute affirmation dogmatique* ». Cette position laisse chacun libre de croire, de douter ou de professer l'athéisme. On peut ainsi être athée en maçonnerie sans obligatoirement être « stupide ».

Pour Lessing, philosophe et franc-maçon, « si Dieu tenait dans sa main droite la totale vérité et, dans sa main gauche, l'impulsion unique qui nous meut toujours vers la vérité, (...) je me jetterais humblement sur sa main gauche et lui dirais : « Père, donne ! »

A côté de ces six idéaux-types, il existe des centaines de nuances, de variantes, de tonalités dans l'expression des sœurs et frères sur ce thème. Il suffit de se reporter à diverses revues qui ont sollicité des maçons pour dissenter sur leur vision (ou leur négation) du *Grand Architecte* pour s'en convaincre. On voit ainsi que, pour parodier l'*Évangile* de Jean, il existe plusieurs maisons dans la maison du *Grand Architecte*.

Aussi, loin d'une impossible conclusion, il semble possible de suggérer un fil rouge emprunté au drame *Nathan le Sage*¹⁹ de Gotthold Ephraïm Lessing (1729-1781), fils d'un pasteur luthérien, figure de l'*Aufklärung*, franc-maçon, inscrit dans la tradition socratique, critique des textes bibliques et de la dogmatique protestante « orthodoxe » et théoricien d'une *religion révélée* considérée comme un moment requis de la réalisation de la raison dans l'histoire :

« Si Dieu tenait dans sa main droite la totale vérité et dans sa main gauche l'impulsion unique qui nous meut toujours vers la vérité, même si cela impliquait que je me trompe sans cesse et éternellement, et s'il [Dieu] me disait « Choisis ! », je me jetterais humblement sur sa main gauche et lui dirais : « Père donne ! La vérité pure finalement est pour toi seul ! ».

▲ YVES HIVERT-MESSECA

19. 1779. Traduction française ; Paris, Corti, 1991.



Illustration
Jean-Pie Robillot

LA LETTRE G : LUMIÈRE ET LIBERTÉ

PAR EDOUARD DE RIBAUCCOURT

La planche qu'on lira ci-après a été présentée par son auteur¹, alors Vénérable de la R.:L.: Les Amis du Progrès, le 26 février 1907, lors d'une Tenue solennelle collective de Compagnons de la région parisienne. Son style suranné ne masque pas une recherche qui nous a paru susceptible d'intéresser encore nos lecteurs d'aujourd'hui, et singulièrement les Compagnons, souvent perplexes lorsqu'on leur intime de méditer sur un des symboles les plus riches de sens qui soient dans le Temple.

● 61

“ FF.: apprentis, veuillez vous lever et contempler l'Étoile flamboyante que le F.: Grand-Expert va vous montrer. Elle paraît au centre d'un cercueil symbolique que vous ne pourrez apercevoir complètement dans ce grade, mais que vous comprendrez par la suite. Ce cercueil signifie que vous devez vous débarrasser totalement (des

chaînes de l'obscurantisme, rejeter loin de vous toute souillure dogmatique, toute tyrannie politique.

L'Étoile Flamboyante qui se trouve à la tête du cercueil symbolise la pensée libre, dégagée des préjugés et des superstitions. Vous ne pourrez avoir la pensée libre qu'après avoir détruit en vous la partie de votre être mental que l'atavisme, le dogme aveugle² ou la fausse éducation ont déformée.

L'Étoile flamboyante symbolise aussi la stabilité de votre pensée libérée des erreurs, l'amour de la vérité scientifiquement recherchée; de même que l'étoile polaire nous paraît immobile dans le firmament, l'emblème placé dans notre Temple près de la Colonne du nord doit symboliser votre constant dévouement

1 Note de LA CHAÎNE D'UNION : Edouard de Ribaucourt, initié au Grand Orient de France le 10 mars 1896, reçu, le 9 juin 1910, à Genève, en même temps que Camille Savoie, le grade de Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte (C.:B.:C.:S.:), Rite Ecossais Rectifié) du Grand Prieuré d'Helvétie, ce qui lui valut d'être sanctionné par le G.:O.: Ayant persisté, il quittera le Grand Orient pour fonder, le 5 novembre 1913, une nouvelle Obédience qui s'appelle aujourd'hui la G.:L.:N.:F.:. En 1935, il participera au réveil du Grand Prieuré des Gaules. La planche que nous publions ici est chronologiquement (et visiblement) antérieure à cette discorde. Sur décision unanime de la Loge, elle avait été imprimée et publiée sous la forme d'une brochure 21 x 13 de 16 pages. Faute de place, nous avons procédé à de menues coupes, sans dénaturer cependant la pensée du F.: de Ribaucourt. Celui-ci, rappelons-le, était trois fois docteur : en philosophie, en sciences et en médecine. Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.

2 Il ne faut pas confondre *religiosité* avec *religion*.

et votre fidélité inébranlable à la cause maçonnique.

Depuis la plus haute Antiquité, depuis les temps les plus reculés, cette Étoile à cinq branches a été l'emblème de la fidélité à une cause sacrée. Les mages d'Égypte, les sociétés secrètes du Moyen Âge, et aussi celles de nos jours, l'ont prise comme signe de ralliement. Elle est encore actuellement respectée comme telle chez les fakirs de l'Inde et dans les sociétés occultes du Soudan – on connaît l'histoire de cet officier anglais qui, capturé par des bandes armées, ne dut son salut que parce qu'il put tracer sur le sable, rituellement et sans s'y prendre à deux fois, les diverses lignes de l'Étoile Flamboyante.

● **Première surprise : la lettre G se trouve au centre d'un triple appareil mortuaire, symbole de la nécessité d'efforts répétés**



En reliant les cinq branches extérieures de cette Étoile, vous constituerez un nouveau cercueil. De plus, les cinq lignes droites de cette Étoile flamboyante s'entrecroisent à l'intérieur de manière à former la charpente d'un troisième cercueil. C'est au centre de ce troisième cercueil que se trouve la lettre **G**, lettre admirable par son sens élevé et initiatique.

L'Étoile à cinq branches symbolise aussi les cinq voyages du deuxième degré : c'est pour cela, FF.: apprentis, que vous avez fait les cinq voyages représentés par chacune des branches de cette Étoile.

La lettre G se trouve donc au centre de ce triple appareil mortuaire qui symbolise que, dans le passé, le présent et l'avenir,

la connaissance de cette lettre ne peut être acquise qu'après des efforts répétés, après s'être triplement débarrassé des erreurs dues au fanatisme dogmatique, à la tyrannie des formules sociales et à l'ignorance des peuples.

● **La généalogie de la lettre G remonte à trente-quatre siècles au moins avant nous**

Il n'est pas dans mes intentions de décrire l'origine des mystères phéniciens d'Astarté ou de ceux d'Isis, d'Osiris, de Bacchus ou de Cérés ; qu'il me suffise de vous dire qu'ils n'ont eu, à l'origine, que le but de glorifier les forces naturelles représentées par le soleil fertilisateur, la terre fertilisée et, par conséquent, par la vie universelle.

Chez les Phéniciens, la lettre Gh **𐤂** apparaît pour la première fois il y a trente-trois siècles ; elle est, du reste, la troisième de l'alphabet phénicien. Elle offre quelque ressemblance avec une équerre ; les Égyptiens, puis les Hébreux, l'ont conservée dans leurs mystères. Les Hébreux l'ont peut-être assimilée à leur Gh **ג** qui était aussi la troisième lettre de leur alphabet.

On sait qu'à l'origine, l'hébreu s'écrivait en caractères ressemblant aux lettres phéniciennes. Nous remarquons néanmoins que la lettre sacrée des Juifs fut plutôt l' **י** (iod), troisième porte-voyelle, initiale du verbe *être* ; de là le mot *lahveh*, qui signifie : ce qui était, qui est, qui sera, symbolisant ainsi l'éternité de la cause. Les Massorètes ont mal transcrit ce mot et l'ont transformé en Jéhovah, qui a pris un sens de divinité personnelle et, ma foi!, pas commode.

Remarquez que, dans le **ג** (*gh*) et le

י (*iod*) juifs, on distingue encore un signe se rapprochant de notre équerre.

D'après la légende, Pythagore, cet illustre initié, alla en Grèce, en Asie mineure, en Égypte, en Chaldée, dans l'Inde et chez les Hébreux. Il s'initia aux sociétés symboliques de ces contrées. Il rapporta de son voyage des données qui l'amènèrent à élaborer un rituel qui ne nous est pas parvenu complètement, mais dans lequel on se servait de lettres, de chiffres et de figures pour symboliser certaines entités.

Il adopta comme symbole le Γ (*gamma majuscule grec*)³, initiale du mot *gnosis* (connaissance). Ce gamma majuscule avait à peu près la même forme que l'*iod*; mais il était disposé dans un sens contraire. C'était aussi la troisième lettre de l'alphabet grec, comme le *gh* phénicien Λ était aussi la troisième lettre de l'alphabet phénicien. Il rentrait ainsi dans la tradition phénicienne, qui, quinze cents ans avant l'ère vulgaire, avait déjà établi, rituellement, l'importance de la lettre **G**.

Je vous ferai remarquer encore ici le parallélisme de la lettre Γ avec le nombre 3. C'est, du reste, de cette époque que date la théorie des Nombres de Philolaüs et d'Archyptas et à laquelle Platon, alors vieux, et Aristote, donnèrent leur adhésion.

● La lettre (gamma grec majuscule) est l'un des ancêtres de la lettre G, mais pas forcément le seul

Cette lettre Γ (*gamma majuscule*) se perpétua dans les premiers siècles

³ Le gamma grec, dérivé de l'hiéroglyphe égyptien par l'intermédiaire du *ghimel* phénicien, a produit graphiquement en latin le C, qui, primitivement, avait la même valeur que le gamma; d'où, plus tard, C égale G. (*Dict. Larousse*)

de l'E.:V.:., parmi les sociétés symboliques dont il serait oiseux de faire l'énumération; enfin, ce furent nos ancêtres, les francs-maçons de métier, constructeurs d'églises, plus soucieux de la forme que du fond, qui adaptèrent leur symbole, l'équerre Γ à leurs mystères et substituèrent le symbole géométrique de l'équerre au symbole antique de la lettre Γ (*gamma*). La forme était la même, mais le symbole changeait de signification.

Aussi, les Francs-maçons qui leur succédèrent éprouvèrent-ils le besoin de rétablir la lettre Γ (*gamma*), mais en prenant pour symbole le **G**, qui était la cinquième consonne de notre alphabet. Ce **G** fut donc l'équivalent du Γ (*gamma*) grec. Les deux lettres **G** et Γ avaient également la même consonnance. Or, cette lettre **G** réapparaît, sous différentes formes, dans tous les degrés maçonniques.

Au grade de Maître, vous la voyez resplendissante, au centre du triangle, sur la poitrine du vénérable. Le bijou même du vénérable n'est autre chose que l'Équerre, signe de la rectitude et du droit, qui a remplacé dans l'évolution maçonnique le Γ grec. Au trentième degré, c'est l'*iod* hébraïque qui reparaît, de même que dans les grades maç.: plus élevés.

Ceci nous prouve, FF.: app.:., que la lettre **G** mérite de retenir notre attention par son antiquité, par les nombres de la Kabbale qui s'y trouvent implicitement contenus (3, dans les mystères anciens, et 5, dans ceux de nos jours) et par le signe angulaire maç.: qui la symbolise au premier degré. Lorsque vous entrez en L.:., mes FF.:., et que vous faites le signe d'apprenti, c'est, au fond, aussi bien le signe de l'Équerre, symbole de la rectitude et du droit, que celui du Γ (*gamma grec*), que celui de la *gnose* ou de

l'*iod* hébraïque, symbole de l'éternité de la cause, ou du *Gh* \wedge phénicien, symbole de la fécondation de la terre par le soleil. Et pourquoi? Parce que la lettre **G** est une lettre dont le sens n'a pas varié au cours de l'évolution des siècles, et qu'elle a une signification maçonnique ésotérique que je vais essayer de vous expliquer.

● Parallélisme des sciences

Un grand savant, Fritz-Muller, a proclamé le parallélisme qui existe entre l'anatomie comparée et l'évolution embryogénique des espèces ; il a prouvé, d'une façon indiscutable, que, dans son développement embryogénique, tout individu revêt successivement les diverses formes par lesquelles a passé son espèce avant d'arriver à son état actuel, ou, plus brièvement, l'ontogénie est parallèle à la phylogénie: le développement des batraciens nous en fournit un exemple entre cent.

Or, mes FF.:, ce n'est pas seulement l'anatomie comparée et l'embryologie *qui sont des sciences parallèles*, des sciences où l'on trouve chez l'une ce qui manque chez l'autre, mais bien toutes les *sciences, qui sont parallèles* les unes aux autres et qui se complètent mutuellement.

C'est même ce parallélisme qui nous aide parfois à soulever le voile qui nous sépare de l'inconnu. C'est ce qui explique que le savant qui n'a étudié qu'une science pourra être un grand savant dans sa science, faire *même des découvertes utiles*; mais, n'étant pas éclairé par la lumière provenant du *parallélisme scientifique*, il tombera fatalement dans le *mysticisme dogmatique* qui, seul, pourra satisfaire l'effroi causé par l'ignorance de la cause ou dans le pessimisme négatif,

qui, en niant les forces *naturelles*, impose à ses adeptes un dogme aussi dangereux que le dogme religieux.

Cette loi de Fritz-Muller, relative au parallélisme partiel entre deux sciences, a été considérée comme une des découvertes capitales du siècle passé. Aux temps les plus reculés, nos ancêtres des sociétés secrètes de l'Antiquité et du Moyen Âge ont appliqué le parallélisme, à leur façon, dans leurs mystères, en unissant la figure à la lettre et au nombre.

Ils avaient constaté le parallélisme existant entre ces trois unités. C'est pourquoi, mes FF.:, il n'est pas possible de connaître la lettre **G**, si on n'étudie pas à quelle figure et à quel nombre elle correspond.

● Dans de nombreux autres alphabets que le latin, la lettre G revêtait une forme angulaire. Faut-il y voir un signe ?

Je vous ai déjà dit que la lettre **G**, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, avait, dans les différents alphabets autres que le latin, une forme angulaire, dont l'équerre est la figure symbolique actuelle. Dans l'alphabet phénicien, chez les Hébreux, c'est la troisième lettre ; dans le sanscrit, **G** était la troisième des quatre consonnes gutturales ; même l'*iod* hébraïque des mystères juifs, qui avait remplacé le **G** phénicien, était aussi la troisième porte-voyelle ; dans le gothique, le *giba* était la troisième lettre de l'alphabet et correspondait en valeur numérique au chiffre 3⁴ ; dans l'écriture Glagolitique (slave antique), **G** est encore la troisième lettre ; le *ghé* russe est la

4 Dans le dbu-tchan, alphabet du Thibet, (600 ans avant l'E.: V.: le G (*ga*) était aussi la troisième lettre et avait la forme d'une équerre avec quelques adjonctions de détail, etc.

troisième consonne et a la forme d'une équerre Γ ; dans notre alphabet, la lettre **G** n'occupe pas une place quelconque et, quand on procède par voie de recherches kabbalistiques, on arrive à être convaincu que le classement des lettres n'a pas pu provenir d'un simple hasard, mais qu'il est l'application d'un *plan*, d'un système.

Les lettres se rapprochant de **G** ont la même articulation gutturale, forte ou douce ; de plus, elles ont la même racine et ont toutes servi à la formation de noms qui signifient : *génération, puissance, connaissance*. Notre F.: Limousin⁵ les ayant magistralement expliquées dans sa *Kabbale littéraire occidentale*, nous lui empruntons l'extrait suivant :

« *La première de ces valeurs (génération), nous en trouvons la démonstration dans le mot Génération lui-même et dans tous les termes grecs, latins, français, italiens, espagnols, etc., qui en sont parents; dans le grec Guné, qui signifie femme, et dans tous les analogues existant dans la même langue ou d'autres comme Gonne (création), Genèse, Générique, etc.; dans l'anglais Queen (reine), qui en breton signifie femme et est parent du suédois Qvina (femme); dans les Hindous G'ani (femme), Ga'ninis (mère), dans l'annamite Gay. Nous la trouvons également par le nom du sexe féminin dans presque toutes les langues; dans les flamands et bretons: Gaaïen (s'accoupler, s'unir), Gaaüing (accouplement); dans le grec Gig (être produit, naître); dans les hébreux : Kana (créer, former), Cun (formé), Gnonah (cohabitation, devoir conjugal) ; dans le sanscrit Ga-ga-ti (il produit, il crée); dans les hindous Gaganti (il engendre), Ganita*

(engendré); dans le grec Gê (terre). En sanscrit, le sens primitif de Ga est « être creux », et s'individualise pour signifier : entourer, envelopper, contenir. Ce sont là des idées qui s'appliquent au phénomène de la gestation. En wolof (Afrique centrale) et en annamite, le mot Ghê exprime les idées de cavité, de vase, de récipient et d'autres analogues. »

● **G, c'est aussi la puissance et les nombres**

G exprime aussi l'idée de puissance, de force et de cause. Les peuples, à tort ou à raison, ont toujours eu tendance à personnifier la cause naturelle... et à la déifier⁶. C'est pourquoi le Syrien dit *Gad*; le Suédois, *Gud*; l'Allemand, *Gott*; l'Anglais, *God*; le Persan, *Goda*, dérivé du pronom absolu, signifiant *lui-même*. De *Gott*, les Germains ont fait l'adjectif *Gut* (bon) et *Gætzte* (idole). On donne aussi à ces mots la signification de *joie*, qui est une émanation de la Divinité. Les Latins l'ont admis dans cette acception et en firent leur mot *Gaudium* (gaudeare), d'où le vieux verbe français : *se gaudire*. On retrouve ces mots dans *Got-su-ten-oo*, divinité des Japonais, dans *Godan* ou *Wodan*, divinité des anciens Danois ; dans *Godma* ou *Godama* des Cinghalais ou des Siamois, etc.

G est aussi l'initiale de *Gannès*, dieu des nombres et patron des écoles et des sociétés

6. C'est pourquoi la majorité des FF.:.-MM.: du Globe disent Grand Architecte de l'Univers. Le G.:.O.:., en abolissant ce symbole, n'a jamais entendu par là combattre ou abattre une des traditions de la Maçonnerie universelle; il a voulu enlever à nos adversaires un prétexte à équivoque parfois dogmatique et donner le maximum de liberté à ses adhérents. C'est ce qu'a fait ressortir clairement la déclaration du Conseil de l'Ordre du 20 septembre 1906, ainsi conçue :

« *Respectueux de toutes les croyances comme de toutes les incréduités, chercheurs de vérité nous éclairant des seules lumières de la raison et laissant aux autres le droit à la foi, nous nous opposerons de toutes nos forces à ce que la liberté de la pensée humaine puisse recevoir une atteinte.* »

5 Charles M. Limousin (1840-1909), journaliste, fondateur de *La Tribune Ouvrière* (1862), puis de la revue *L'Acacia* (1903) où il signait ses articles *Hiram* (note de LA CHAÎNE D'UNION).

savantes chez les brahmanes. Gannès portait les clefs, parce que la connaissance des nombres était la clef de bien des mystères. En français, *Grand*, *Général* expriment aussi l'idée de puissance. Enfin, la signification de *Connaissance* se trouve dans le latin *Co Gnoscere* (*Co' Gnoscere*); dans le vieux français, *co' G' naître* ; dans le grec *Gnosis* (connaissance), le sanscrit, *G'na* et *Gana* (savoir, connaître), etc.

J'ai simplement voulu vous donner l'impression durable que, dans la majorité des mots où se trouve la racine *G* ou *Gh*, il y a eu à l'origine une idée de vénération, de puissance ou de connaissance attachée à cette lettre. On pourrait m'objecter que, dans une foule de mots français, c'est le contraire qui semble exister. Mais, presque toujours en remontant à la source dont chaque mot provient, on s'aperçoit que la règle générale lui est applicable et que c'est par l'évolution de la langue elle-même que le sens primitif en a été modifié (...).

Variations sur les chiffres 3 et 5

Le nombre 3, auquel a correspondu la lettre *G*, est l'emblème des 3 états que nous rencontrons partout, dans tout ce qui existe. C'est ainsi que la matière, étudiée dans les sciences naturelles, en physique, en art, se présente toujours sous trois aspects différents. En sciences naturelles, la matière revêt les formes suivantes : la matière brute, la matière vivante, la matière pensante ; en sciences physiques : la matière solide, la matière liquide, la matière gazeuse ; en art même, la matière est représentée sous ces trois aspects : aspect graphique (peinture, dessin, broderie), aspect plastique (sculpture, modelage), aspect idéal (description manuscrite). Elle

se mesure au moyen des trois dimensions : longueur, largeur, profondeur.

Dans les mathématiques, par exemple, nous voyons que, là aussi, les branches multiples de cette science peuvent être ramenées à trois sciences distinctes : la science des nombres (arithmétique), la science des lettres (algèbre), la science des figures (géométrie). Il y a aussi trois termes de comparaison pour exprimer le temps : le passé, le présent et l'avenir.⁷

Dans les anciens rituels, on dit que **G**, cinquième consonne de l'alphabet, est l'initiale de la cinquième science, la Géométrie ; nos ancêtres ont voulu symboliser par là que c'est en procédant d'une façon mathématique, comme le faisait Pythagore, que l'on empruntait l'éclat de cette vérité naturelle qui doit se répandre sur toutes les opérations de l'esprit. Vous avez cinq doigts, dont l'un, le pouce, est le plus important. Vous avez quatre membres, plus la tête qui commande au reste du corps.

Le nombre 5 se retrouve dans les 5 points de félicité de la Maç.: d'adoption, dans les 5 paradis des Hindous, dans les 5 ordres d'architecture et dans les 5 grandes loges des mystères anciens. Les anciens représentaient l'Univers par le nombre 5. Diodore, philosophe grec, en donne pour motif que ce nombre représente : 1. la terre (solide) ; 2. l'eau (liquide) ; 3. l'air (gaz). Il ajoute : 4. le feu (l'agent moteur, purificateur, transmutateur) et 5. l'esprit, qui semble être la résultante des 4 agents précédents.

Or, en grec, 5 se dit *Pente*, dont la

⁷ En physique, l'accélération de la pesanteur, résultat de l'attraction, *F*, est aussi représentée par la lettre *G* ; en mécanique même, l'accélération, *G*, du mobile (dans le mouvement absolu, est la somme géométrique de trois accélérations : 1. Accélération dans le mouvement relatif ; 2. Accélération dans le mouvement d'entraînement ; 3. Accélération dite de Coriolis, ou complémentaire.

racine est *Pan*, qui signifie *tout*. Si la lettre G, correspondant au nombre 3, signifie *génération, puissance* et, surtout, science, la lettre G, correspondant au nombre 5, représentera la connaissance de tout ce qui est, c'est-à-dire la Gnose, et c'est elle que nous glorifions aujourd'hui.

● **Toujours plus lumineuse et plus majestueuse à chaque étape de la vie maçonnique**

Ainsi, cette lettre **G**, vieille de 33 siècles au moins, mise en parallèle avec le chiffre 5 et avec l'Étoile flamboyante, vous enseigne, mes FF.:., par son parallélisme, qu'après vous être débarrassés des tyrannies multiples d'ordre religieux, philosophique ou même social, vous devez persister à tout étudier *scientifiquement*, rechercher la vérité naturelle *autrement que par les voies mystiques*, et travailler dans tous les ordres de l'activité mondiale (lettres, arts et métiers, sciences pures, sciences politiques et sociales, etc.), en vous servant de votre cerveau, qui commande à vos 4 membres ; de vos 5 sens, qui contrôlent les faits ; de vos 5 doigts qui sont les artisans du travail quotidien. Ces moyens doivent vous suffire pour rechercher la vérité éternelle.

L'initiation à la lettre **G** doit donc se faire personnellement, en dehors des fausses sciences qui découlent des dogmes ou des tyrannies. Alors seulement, FF.:. apprentis, vous comprendrez le sens de cette Lumière que vous avez reçue symboliquement au premier degré, qui éclaire au deuxième degré la lettre **G**, au centre de l'Étoile flamboyante, lumière qui reparaît toujours plus majestueuse, à chaque étape de la vie maçonnique.

▲ EDOUARD DE RIBACOURT

BIBLIOGRAPHIE

- Ed. PIETTE : *Origine de nos Alphabets*, (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, t. VIII, série IV, p. 284).
- J.-M. RAGON : *Rituel de la Maçonnerie forestière, de la Franc-charbonnerie et de la fenderie, et de 14 autres soc. secrètes*.
- ANONYME : a) *Rituel du Souverain Grand Inspecteur général 33^e et dernier degré, etc.* b) *Historique du Templier et du Kadosch*.
- ANCIENS RITUELS *des grades d'apprenti, de compagnon et de maître*, avec observations et instructions.
- ANCIENS RITUELS. *Rite d'Hérédon* (système templier).
- F. T. B. CLAVEL : *Histoire pittoresque de la Franc-maçonnerie et des Sociétés secrètes anciennes et modernes* (Paris, 1843).
- F. T. B. CLAVEL : *Les Mystères du Paganisme* (gymnosophysistes de l'Inde, prêtres égyptiens, mystères d'Isis, etc., Vestiges dans le Moyen Âge et de nos jours).
- CHARLES-M. LIMOUSIN. *La Kabbale littéraire occidentale* (extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 Juillet 1897). Paris.
- ANONYME. *Hist. de M.: Soubise et de M^e Jacques*.
- DICTIONNAIRE LAROUSSE. Écritures : phénicienne, hébraïque, grecque, glagolytique, arménienne, gothique, sanscrite, russe, etc., et les grammaires concernant ces langues.
- NORADOUNGHIAN (Manuscrit). *Contribution à l'étude de la lettre G en langue arménienne*.

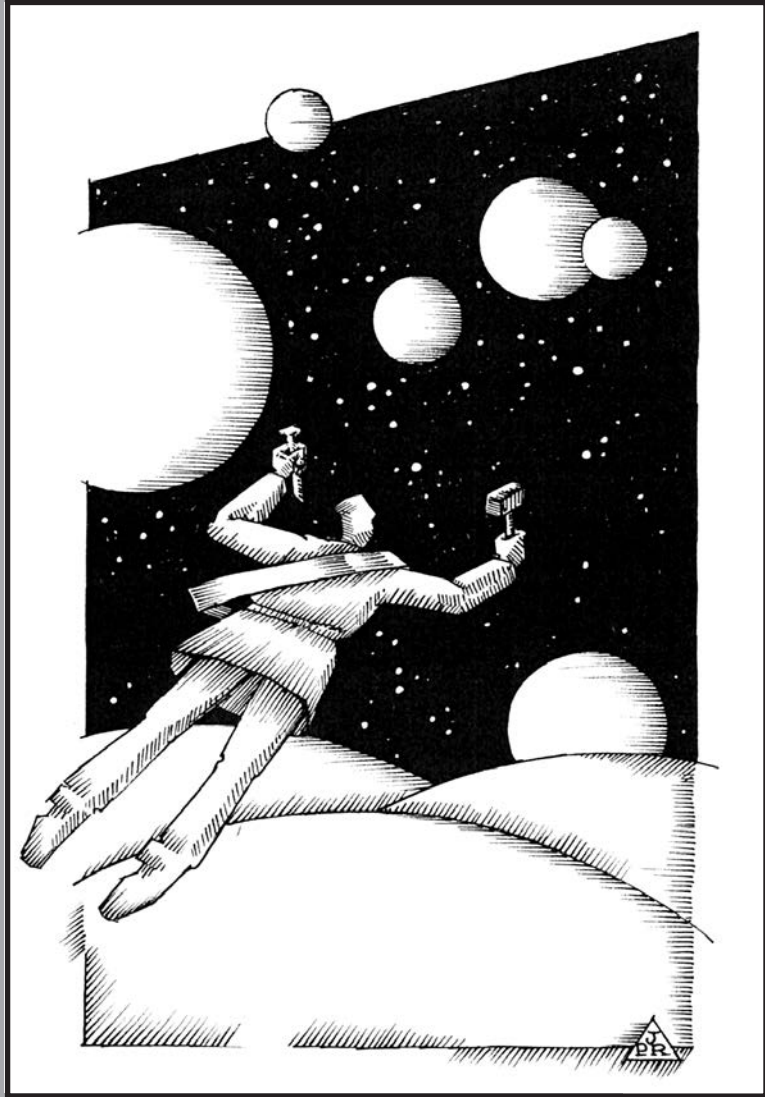


Illustration
Jean-Pie Robillot

RÉHABILITONS L'IDÉALISME

PAR FRÉDÉRIC BANCE

Les idéologies sont mortes. L'idéalisme n'est plus qu'un cadavre exquis. C'est ce que répètent à l'envi les philosophes que courtisent les médias, sans guère proposer de substitut à la nécessité pour l'homme de croire à autre chose qu'à améliorer son trop médiocre quotidien. La franc-maçonnerie peut-elle redonner de l'idéal à la société – au moins à la société occidentale ? C'est la question que pose l'auteur de l'article ci-après.

S'interroger sur la mort de l'idéalisme peut-il favoriser sa résurrection ? Nous déplorons volontiers la fin de l'idéalisme, comme nous constatons (avec plus qu'un soupçon de satisfaction chez certains) la mort des idéologies. De fait, nous sommes contemporains d'un enfoncement irrémédiable dans le matérialisme et le pragmatisme, dans l'utilitarisme et le nihilisme. Notre siècle commence sous les auspices de la *misologie* – la haine de la pensée. Notre société ne semble plus capable d'idées, de projets et d'objectifs. Les individus se réfugient dans un épicurisme tranquille et confortable. Entre écologistes et « décroissants », le franc-maçon peut-il proposer une autre dynamique ?

Au sens commun, l'idéalisme renvoie à une utopie naïve parfois terrible. Prisonnier d'un monde parfait et imaginaire, innocent et rêveur, l'idéaliste semble incapable d'un contact sûr avec la réalité. L'idéaliste songe à une réalité impossible et fantasmée. Mais

son songe est sympathique car il est le moteur universel d'un souci de perfection ou de perfectionnement sinon d'amélioration.

● **L'idéalisme est nécessaire, car la pensée se fonde sur un dépassement du réel, mais il est dangereux car la pensée sans réalité peut créer des monstres**

Plus précisément, à travers de nombreuses tendances et affirmations, l'idéalisme affirme la prédominance de l'Idée sur la matière, du concept sur les sens, la supériorité de la métaphysique sur l'empirisme et du sujet sur le monde. Les systèmes idéalistes méprisent les phénomènes attestés par les sens et ils pénètrent dans le monde invisible des substances vraies et des causes immuables dont les phénomènes sont les images mobiles et incertaines. Ils admettent dans l'esprit humain des Idées absolues ; elles ne viennent pas de

RÉHABILITONS L'IDÉALISME

l'expérience mais de la raison : Bien, Beau, Être...

Par ces Idées, ces systèmes s'élèvent en contemplation jusqu'à la *réalité vraie* et l'infini. En conséquence, le monde des sens, la réalité du fini et du contingent sont oubliés. Parménide, Platon, Plotin, dans l'Antiquité, Descartes, Malebranche, Leibniz, dans les temps modernes, sont des philosophes idéalistes par excellence. L'idéalisme se comprend, dans un sens plus spécifique et restreint, comme un ensemble de doctrines aboutissant à la négation du monde extérieur.

Nous réalisons le danger mais la nécessité de l'idéalisme. Il est nécessaire car la pensée se fonde sur un dépassement du réel ; mais il est dangereux car la pensée sans réalité peut créer des monstres.

Néanmoins, l'idéalisme est au fondement de la pensée. Socrate et Platon posent le monde intelligible, le monde des Idées, comme supérieur au monde sensible, le monde des opinions. L'Idée abstraite et absolue dépasse l'opinion concrète et relative. Ainsi, le travail de la pensée est le cheminement de la doxa à l'Idée, de l'erreur au vrai. Ce cheminement se fait par un accouchement spirituel nommé maïeutique, grâce au dialogue utilisant l'ironie et l'aporie. Pour Socrate et Platon, l'Idée domine la matière et elle est la seule réalité vraie. Cet idéalisme suppose un passé parfait et perdu, un paradis à reconquérir, un âge d'or.

En conformité avec l'héritage de la pensée chrétienne fondée sur un salut futur, ce regard nostalgique est remplacé progressivement par un regard prospectif. De nombreux auteurs imaginent et décrivent une cité future idéale et parfaite. En 1405, Christiane de Pisan décrit, dans *La Cité des Dames*, une cité fondée sur la Justice, la Droiture et la Raison. En 1623, Campanella

montre, dans *La Cité du Soleil*, une cité solidaire et fraternelle. En 1796, Saint-Just fait voir, dans les *Fragments sur les institutions républicaines*, une cité fondée sur l'amitié.

● **Selon Kant, une action humaine parfaitement morale doit être universelle. La maxime particulière de notre comportement personnel doit pouvoir devenir une loi universelle. Autrement dit, nous devrions agir en fonction d'un impératif catégorique**

De nombreux auteurs décrivent pareillement un lieu idéal et parfait. Au IV^{ème} siècle, saint Augustin, dans *La Cité de Dieu*, décrit l'achèvement de l'histoire dans une cité parfaite et absolue. En 1516, Thomas More, dans *Utopie*, décrit le bon pays. En 1699, Fénelon peint, dans *Les Aventures de Télémaque*, la Bétique, pays de perfection. Ces ouvrages constituent des illustrations de cette pensée car les oeuvres de ce genre sont extrêmement nombreuses.

Du point de vue moral, l'idéalisme revient à penser une action universelle comme possible. Au XVIII^{ème} siècle, Kant développe un idéalisme moral. Selon lui, une action humaine parfaitement morale doit être universelle. La maxime particulière de notre comportement personnel doit pouvoir être simultanément une loi universelle. Autrement écrit, nous devons agir en fonction d'un impératif catégorique, lequel supprime toute préférence ou toute inclination. Kant exprime cet impératif catégorique ainsi : *"Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle."* Ce dernier est lié à l'impératif pratique : *"Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne*

de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen.”

Néanmoins, dans les faits quotidiens, nous agissons par inclination ou par préférence. L'idéalisme moral kantien reste éloigné de notre vécu, même s'il nous semble une espérance. Cet horizon est continuellement recherché car nous savons combien nos passions créent des désordres et des conflits dont nous sommes finalement les victimes. D'autre part, cet idéalisme moral nous apparaît souhaitable car il conserve à chaque sujet son authenticité, comme il éloigne toute tentative d'instrumentalisation en garantissant l'intégrité de l'autre : le respect.

Cette philosophie est proche de notre concept de fraternité au 1^{er} degré, de notre concept de devoir au 4^{ème} degré et du concept d'amour que l'on découvre au 18^{ème} grade. À travers ce propos, nous réalisons combien l'idéalisme est nécessaire comme projet souhaitable et inatteignable de notre action.

Ainsi, l'idéalisme se détourne progressivement d'un passé mythique pour se tourner vers un avenir parfait. La rupture s'est faite lors du siècle des Lumières, mais surtout au temps de l'idéalisme allemand.

● **L'idéalisme subjectif de Kant et l'idéalisme objectif de Schelling ont en commun la prétention de ramener, au sein de l'Idée, l'unité et l'identité, le moi et le non-moi, le subjectif et l'objectif, l'esprit et la nature, l'idéal et le réel**

Dans la philosophie allemande, l'idéalisme reçoit des sens divers et apparemment opposés. Il faut distinguer l'idéalisme subjectif de Kant et l'idéalisme objectif de

Schelling. Cependant, ces deux idéalismes ont un caractère commun. Il possède la prétention de ramener au sein de l'Idée l'unité et l'identité, le moi et le non-moi, le subjectif et l'objectif, l'esprit et la nature, l'idéal et le réel.

Mais Kant entend par Idée une forme purement subjective de notre esprit, il récuse une existence des objets en soi, il rapporte tout au moi et à des formes du moi. L'idéalisme objectif de Schelling prend aussi pour point de départ la pensée. Mais cette pensée n'est plus la pensée humaine comme forme purement subjective de notre esprit. Elle est la pensée absolue, elle est identique à l'Être absolu. De cette pensée, il y a deux émanations parallèles : la nature et l'Esprit, le réel et l'Idéal. Ainsi, cet idéalisme place son point de départ au plus haut, il revendique la prétention de réconcilier en une unité le réel et l'idéal, il veut rétablir la nature dans sa dignité. Dans ce cas, l'idéalisme se confond avec le panthéisme.

Dans ces deux idéalismes, nous recon naissons toujours cette même tendance à subordonner les sens et l'expérience à la raison et aux Idées, à faire prédominer la réalité invisible sur la réalité visible.

Hegel achève l'idéalisme allemand. Par la lutte entre la Raison et les passions, entre le Rationnel et le réel, entre l'Esprit et la matière, l'Histoire doit achever le triomphe de la Raison et de l'Esprit. Pour Hegel comme pour d'Alembert, la raison finira par avoir raison car elle gouverne le monde. Ce triomphe de la Raison et de l'Esprit est indépassable. Il signifie aussi la fin de l'histoire, de la pensée donc de la philosophie.

Au début du XX^{ème} siècle, l'idéalisme est mort par suicide. Après Hegel et Feuerbach, par le matérialisme historique achevé dans le communisme, Marx décrit la victoire ultime d'un idéalisme paradoxal et inversé

RÉHABILITONS L'IDÉALISME

car matérialiste. Ce siècle connaît le succès mortifère des idéologies, lesquelles sont des tentatives malheureuses de concrétisation des idées philosophiques et des corruptions putrides de nobles idéaux.

● **Les francs-maçons n'échapperont pas à l'obligation qui leur est faite par la nature même de leur pensée d'affirmer une autre subjectivité et un autre humanisme. Et si l'apparition violente de l'individu et du religieux était le passage obligé vers une nouvelle aurore ?**

Dans nos Loges, nous affirmons une dimension humaine et une certaine spiritualité, irréductibles à la matière brute. Pour nous, la subjectivité est le levier de la pensée. D'autre part, nos contemporains ne semblent plus se satisfaire d'une société uniquement fondée sur la possession de biens matériels. Donc, il est bien de s'interroger sur les conditions de naissance d'un nouvel idéalisme. Cette renaissance nécessite certainement l'affirmation d'une autre subjectivité et d'un autre humanisme ; l'apparition violente de l'individu et du religieux est-elle le passage obligé vers une nouvelle aurore ?

L'idéal maçonnique se trouve dans l'article 1^{er} de notre Constitution : *“La Franc-Maçonnerie (...) travaille à l'amélioration matérielle et morale, au perfectionnement intellectuel et social de l'humanité.”* Les termes d'amélioration et de perfectionnement sont importants pour comprendre l'idéal maçonnique ; nous cherchons à rendre meilleure et à compléter l'humanité. Cet idéal est calme quand l'idéal politique ou religieux est par définition extrémiste et excessif. Cette amélioration se veut matérielle mais morale : ainsi elle exclut un



La Liberté ou la Mort de Jean Baptiste Regnault, 1795.

matérialisme triomphant et tout moralisme contraignant. Finalement, elle vise l'émancipation et l'épanouissement de l'être humain. Quant au perfectionnement, il doit apporter un complément à la personne dans le domaine intellectuel et l'espace social, donc il s'intéresse à l'intériorité de la vie et à l'extériorité de l'existence dans un équilibre harmonieux.

La Franc-maçonnerie est une entreprise idéaliste, du point de vue spirituel et du point de vue matériel. Nous sommes des idéalistes car nous voulons symboliquement un compas parfait et une équerre parfaite pour une pierre parfaite. Mais, selon les époques, l'idéal de la Franc-maçonnerie se modifie: républicain, laïque, démocratique, révolutionnaire, humaniste... Si cet idéal se modifie horizontalement, il se transforme aussi verticalement selon les degrés et les

grades. L'idéal de l'Apprenti est l'individualisme, l'idéal du Compagnon est la solidarité etc.

Les idéaux maçonniques nous proposent des parcours vers un ailleurs, ils nous donnent des buts inatteignables mais nécessaires à la mise en chemin. Mais, parfois ces idéaux peuvent être contradictoires. À titre d'illustration, du Premier degré au Douzième degré, nous sommes dans les degrés d'Architecture ; du Treizième grade au Trente-troisième grade, nous sommes dans les grades de Chevalerie, nous passons sans nous en étonner des idéaux de l'Architecture aux idéaux de la Chevalerie : or ces deux idéaux n'ont aucun rapport historique et symbolique, ils sont même parfois opposés.

● **L'idéal maçonnique peut sembler paradoxal car mièvre, sans exaltation et sans enthousiasme : en fait, il respecte la mesure de l'être humain. Il est comparable à la construction d'une cathédrale : aucune n'a été achevée par ceux qui l'avaient conçue**

Il n'y a pas d'idéaux universels ; en revanche, l'idéalisme est une tendance universelle de la pensée humaine. Ainsi, le seul idéal universel est l'être humain, son perfectionnement et son dépassement. Pour cette raison, la Franc-maçonnerie possède la capacité de proposer un idéal vivifiant. Dans ce dessein, il faudrait abandonner nos illusions et nos mystifications idéologiques.

Les idéalismes sont tous datés, ils possèdent les marques, parfois les stigmates, d'une époque et d'une illusion. Ainsi, ils peuvent devenir des obstacles à une réelle pensée. En effet, les idéaux des époques révolues deviennent des mystifications par-

fois dangereuses et toujours stériles. Ainsi, en Franc-maçonnerie, l'idéal humaniste et notre idéal laïc, en s'ossifiant, peuvent devenir de véritables empêcheurs de penser, de créer et d'imaginer. Pour beaucoup, ils manquent la réalité et ils nous privent de tout mouvement donc de tout changement. Ils deviennent... des idéologies. Or, face aux progrès scientifiques et aux changements sociaux, il est urgent de redéfinir l'Homme et son environnement. Ce travail doit s'opérer à la fois dans la diversité des Loges et grâce à de connaissances scientifiques précises.

À côté des lamentations ou des jérémiades, il est bon de répéter notre idéal d'amélioration et de perfectionnement. L'idéal maçonnique peut sembler paradoxal car il paraît mièvre sinon sans exaltation et sans enthousiasme : en fait, il respecte la mesure de l'être humain. Il est comparable à la construction d'une cathédrale. L'architecte définit un idéal et l'ouvrier travaille le quotidien. L'idéal est envisagé, l'un par le concept dans une liberté abstraite, et l'autre par la réalité dans une liberté concrète. Mais ni l'un ni l'autre ne contempleront la cathédrale achevée. D'ailleurs, pour la plupart, les cathédrales resteront inachevées ; cet inachèvement confère à ces édifices un caractère poétique proprement humain. Il faudra attendre le XIX^{ème} siècle et son idéologie d'un positivisme naïf pour vouloir terminer de ces édifices.

L'idéal maçonnique obéit à un principe d'incertitude et de tolérance : en cela, il est différent des autres idéaux, il est un idéal de la médiocrité proche de la définition de l'honnête homme propre au XVII^{ème} siècle. Finalement, cet idéalisme compte de belles réussites – lentes mais réelles comme l'Europe !

▲ FRÉDÉRIC BANCE

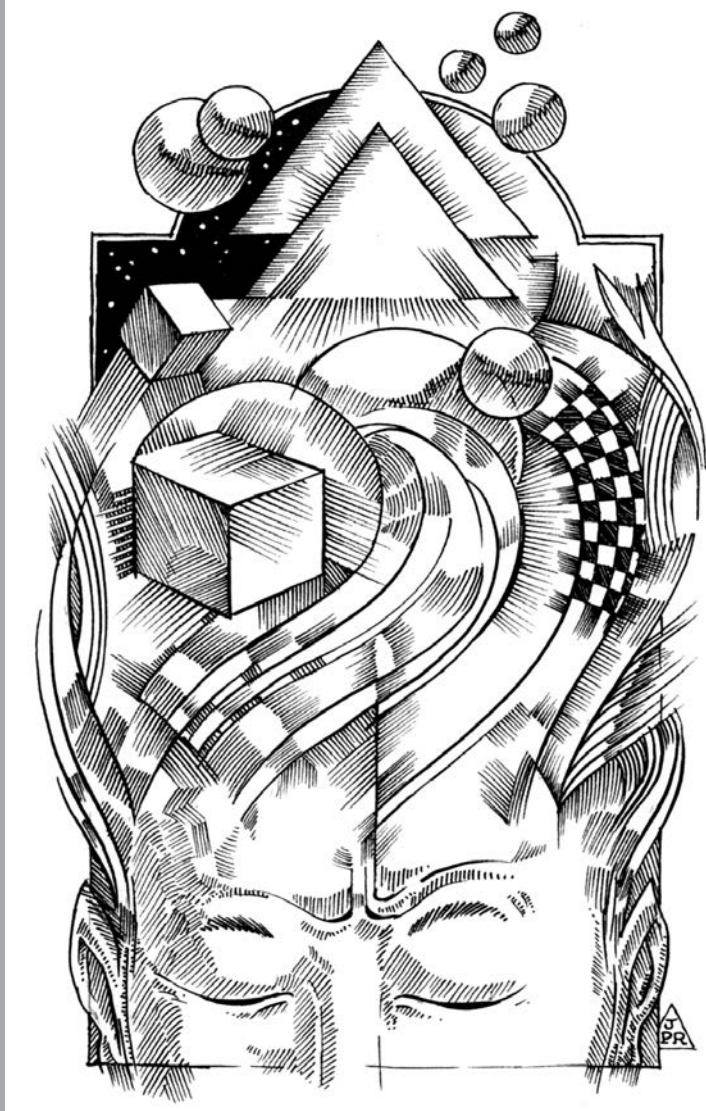


Illustration
Jean-Pie Robillot

DE LA PENSÉE RATIONNELLE À LA PENSÉE UNIVERSELLE : LE SYMBOLE MAÇONNIQUE

PAR PETER BU

En utilisant le langage des signes, l'homme n'exprime qu'une partie de son vécu, celle qui peut être traduite rationnellement. Le langage symbolique lui apporte un surcroît de pensée et de liberté, car il lui permet de fondre l'expérience de la communauté dans son athanor personnel et de l'absorber.

Nombreux sont encore les Francs-maçons qui estiment que la langue française de base, celle des mots, logique et rationnelle, est largement suffisante pour vivre de manière pleine et entière aussi bien sa vie privée que publique, y compris en Maçonnerie. Conséquence : ils sont prêts à penser que le symbolisme est suranné et ne constitue qu'une perte de temps pendant nos travaux.

En réalité, pour appréhender son monde, l'homme dispose de deux moyens : la pensée rationnelle et la pensée symbolique. Ces deux formes de pensée sont d'égale importance, même si elles n'ont pas l'une et l'autre le même rôle et ne fonctionnent pas de la même manière et même si, dans certaines civilisations, l'équilibre entre elles paraît rompu.

● La pensée rationnelle domine parce qu'elle semble bien convenir au cerveau humain

Dans notre civilisation, la langue

parlée semble plus naturelle que le langage symbolique, mieux développée et somme toute suffisante, au point de créer le doute sur l'utilité d'autres langages. Souvent, on pense que les mots disposent, non seulement de la capacité à désigner, mais, en plus, du pouvoir d'évocation des symboles. De ce fait, ils remplaceraient les langages symboliques, au moins en partie. Ce n'est pas le cas mais, pour prouver qu'il s'agit de deux approches mentales différentes, complémentaires et toujours actuelles, il faut commencer par analyser la nature des mots, la mécanique et les fonctions des langues parlées, puis les comparer au langage des symboles.

Quand l'homme crée des mots, il procède par abstraction afin de pouvoir attribuer un même signe (le même mot) à une famille de phénomènes. Il ne retient que certaines caractéristiques de ces phénomènes et les désigne par un son ou un autre signe (hiéroglyphe, geste codifié, symbole mathématique – même si le terme de symbole n'est pas approprié quand on

parle des signes mathématiques), qui sont le plus souvent tout à fait arbitraires. Ainsi, un seul et même mot, «le végétal», désigne-t-il une incroyable diversité d'objets vivants. Tout ce qui vit sans appartenir à cette catégorie peut être rassemblé sous une autre appellation unique, «l'animal». Ces deux ensembles donnent «les êtres vivants» ou «les matières vivantes», par opposition à «la matière inanimée». Ces expressions ont des fonctions précises mais il ne faut pas oublier qu'aucune «plante», aucun «animal» ou «minéral» n'existent en tant que tels.

Les «mots» vocalisés peuvent être remplacés par les gestes codifiés de la langue des sourds-muets, hiéroglyphes etc., sans que leurs caractéristiques en soient affectées. Il faut les englober au nombre des éléments constitutifs de la «langue des mots». Les mots et autres signes peuvent être arbitraires car il n'est pas indispensable qu'ils évoquent ce qu'ils nomment. Ils peuvent donc être composés de n'importe quel assemblage de sons ou d'autres éléments signifiants. Pourtant, souvent, ils imitent ou décrivent d'une certaine façon ce qu'ils signifient. Pour les onomatopées, la relation avec leur contenu est évidente, mais elles sont assez rares.

D'autres mots semblent évocateurs parce qu'ils ont été créés à partir de termes qui désignaient des phénomènes similaires. C'est plus économique et cela aide la mémorisation. Ainsi, le «terrien» est celui qui vit sur la «terre», le «mineur» celui qui extrait des «minerais» au fond d'une «mine», le «touriste» celui qui fait un petit «tour» et puis s'en va. Cette accumulation d'associations d'idées leur confère une certaine force d'évocation qui les rapproche des symboles sans pour autant les confondre avec eux.

La capacité de regrouper des familles entières de phénomènes sous une même appellation est la raison d'être des mots et des langues qu'ils constituent. Certes, les mots peuvent être attribués à des réalités uniques : ils s'appelleront alors les «noms propres». Mais si chaque être, chaque chose, chaque action, devait porter un nom propre, et rien qu'un nom propre, l'homme pourrait les percevoir, mais pas réfléchir sur eux ni communiquer avec les autres humains. Il ferait de la poésie, mais ne connaîtrait ni la science ni la philosophie.

● **Les mots étant arbitraires, les sociétés humaines ont élaboré d'innombrables langues qui, malgré leur diversité, sont homogènes, faites à partir d'un seul et même manteau**

Les mots permettent de recenser, rassembler, trier et classer les phénomènes qu'ils désignent, ainsi que les relations qu'ils entretiennent entre eux. Ils permettent aussi de leur attribuer des valeurs, de les additionner ou de les soustraire et de créer des hiérarchies entre eux. Une façon de «comprendre» l'homme et son monde... Mais attention ! S'il peut être fonctionnel de traiter les choses et les êtres comme des entités plus ou moins abstraites, des valeurs mathématiques en quelque sorte, cela peut aussi mener à des raisonnements faux qui, retraduits dans la réalité, peuvent s'avérer dangereux. Si l'on affirme, par exemple, que ce qui est complexe est supérieur à ce qui est simple, on peut en déduire que l'homme vaut mieux que l'alouette. On a déjà sacrifié beaucoup d'êtres à cause de ce genre de raisonnement et, en réduisant de façon draconienne la diversité biologique sur la terre, on commence à menacer la survie de notre propre espèce.

La langue verbale est régie par des lois grammaticales et par la logique qui, en principe, devraient éviter ce genre de faux raisonnements. On peut et on doit comparer tout raisonnement à la réalité objective, ce qui devrait nous permettre de corriger les erreurs. Mais qu'est-ce que la réalité « objective » ? Nous percevons tout par le filtre des mots et passons nos impressions par le tamis de la grammaire et de la logique, tout aussi abstraites, ce qui rend leur lien avec l'expérience vécue assez distendu. De surcroît, la complexité de la grammaire et de la logique rend leur maîtrise difficile. On se perd vite dans les cercles vicieux ainsi constitués pour arriver à des conclusions erronées qui peuvent être aussi caricaturales que celle énoncée au paragraphe précédent.

«*La langue est la meilleure et la pire des choses*», affirmait le fabuliste grec



Portrait supposé d'Ésope, Collection publiée par Phortzheim à Bâle, en 1501

Esopé. Il ne faut pas en attendre plus qu'elle ne peut donner. Au fond, les mots ne sont qu'un outil comptable. C'est pour cela qu'ils se prêtent si bien à la transposition en codes informatiques où ils deviennent une suite de « zéro » et de « un », de « oui » et de « non ». Mais on pourrait les contester avec la même virulence, ou le même mépris que d'aucuns emploient par rapport aux langues des symboles...

Les mots étant arbitraires, les sociétés humaines ont élaboré d'innombrables langues qui, malgré leur diversité, sont toutes homogènes, faites à partir d'un seul et même manteau. Les mots sont toujours des sons articulés (ils le restent même quand ils



L'« alphabet » hiéroglyphique

sont écrits...), la langue des sourds-muets est composée uniquement de gestes, les « symboles » géométriques sont toujours des dessins (on devrait dire « des signes »), tous les hiéroglyphes possèdent les mêmes caractéristiques picturales. De surcroît, les langues vocales sont structurées suivant les mêmes schémas et régies par les lois tellement similaires que le linguiste Chomsky suppose l'existence d'une grammaire universelle et héréditaire.

Les mots, ainsi que d'autres langues de signes et les règles qui les gèrent, conviennent bien au cerveau humain. En simplifiant et en ordonnant les perceptions des sens, ils lui permettent de saisir le monde d'une certaine manière qui semble correspondre à sa structure. Ils l'aident à mieux mémoriser les impulsions qu'il reçoit. Mais les langues de signes ne sont pas pour autant le seul moyen de traiter les informations qui sont soumises à notre cerveau.

● **La pensée symbolique
appréhende mieux les champs
d'expérience humaine**

Si les langues de signes regroupent les phénomènes et évaluent les relations entre eux, les langages symboliques appréhendent des champs d'expérience humaine. Le contenu de chaque champ donne forme à son expression symbolique : en constatant que l'initiation signifie une refondation de l'individu et la construction de la société, le symbolisme maçonnique se réfère en particulier à l'art des bâtisseurs, ceux des Pyramides, du temple de Salomon et des cathédrales chrétiennes.

Tandis que les mots simplifient, trient, classent, et divisent, les symboles rassemblent et ordonnent des expériences éloignées. Ils «réunissent ce qui est épars»... Les systèmes symboliques comme le nôtre englobent des champs d'expérience trop vastes pour pouvoir être exprimés d'une manière exhaustive. Ce n'est d'ailleurs pas leur objectif. Du reste, ils insinuent plus qu'ils ne définissent. Si les mots regroupent les phénomènes identiques par certaines caractéristiques, les symboles assemblent les éléments qui peuvent paraître tout à fait disparates. Ils ne se ressemblent pas nécessairement, mais sont liés par une chaîne d'analogies.

Ainsi, le mot «temple» regroupe-t-il tous les édifices destinés au culte protestant, tandis que le symbole maçonnique «temple» rappelle d'autres réalités et idées relatives à l'histoire des civilisations, à la philosophie, à l'architecture, à l'astronomie, à la géométrie, etc. Le symbole maçonnique «temple» ne fera pas penser au seul lieu de réunion d'un groupe de Francs-maçons, mais aussi à la terre, aux

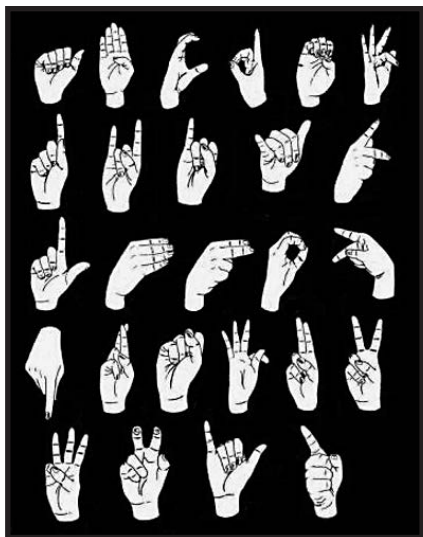
religions, à l'organisation des sociétés humaines etc... «Ici tout est symbole», aurait dit Goethe à propos du temple maçonnique. La loge est un triple «modèle réduit», celui de l'univers, de l'humanité et de l'homme. Il est une représentation symbolique de la réalité, image condensée dont chaque élément a le pouvoir d'évoquer d'innombrables autres parties absentes.

● **Alors que les langues de signes
sont homogènes, les langages
de symboles peuvent être composés
d'éléments très diversifiés**

Par ses symboles, la Maçonnerie fait plus que réunir les cheminements initiatiques de l'humanité depuis ses origines : elle renvoie surtout aux civilisations européennes et nord-africaines. Elle a évolué en leur sein et les reflète de près. Néanmoins, en l'étudiant, on se rend vite compte que, malgré ses origines géographiques précitées, le modèle maçonnique inclut aussi de nombreuses références aux expériences et réflexions des peuples d'Asie et des Amériques. Cela démontre que, depuis des millénaires, les informations circulent plus qu'on ne le croit, bien avant l'avion et



La Colombe de la Paix, Picasso



L'alphabet dans le langage des signes

la cybernétique. Cela laisse aussi supposer que les hommes de tout temps et de tous pays se ressemblent plus que leurs cultures respectives ne le laisseraient penser.

Alors que les langues de signes sont homogènes, les langages de symboles peuvent être hétérogènes, composés d'éléments très diversifiés : objets, mots, représentations graphiques ou sonores, parfois même goûts, parfums ... Ainsi, lors de l'initiation maçonnique, le récipiendaire boit un breuvage amer ; pendant la fête de la Saint Jean, les Francs-maçons brûlent des plantes odorantes. La diversité, l'hétérogénéité des symboles, s'adressent à tous les sens. En l'occurrence, notre cerveau utilise sa partie gauche pour travailler les informations fournies par les langues, tandis que l'apport des sens est traité par sa partie droite. Il semble que, chez les individus de sexe masculin, en particulier ceux qui étudient, organisent et dirigent, la partie gauche du cerveau soit plus développée que la droite. En utilisant des images, le symbolisme s'adresse à la partie droite du

cerveau et permet ainsi de rétablir l'équilibre entre le verbe et la logique, d'une part, et les sentiments, les associations d'idées et l'intuition, d'autre part. Est-ce la raison de la renaissance de la Maçonnerie en Europe au siècle des Lumières et de l'intérêt que lui portaient, en particulier, les scientifiques de l'époque ? La perte de l'équilibre entre les deux parties de notre cerveau se paie très cher, peut-être trop cher.

Les mots ne sont pas universels et ils naissent, vieillissent et meurent. Par contre, les symboles passent de civilisation en civilisation sans aucun souci de chronologie ou de géographie. Les mots sont localisés dans le temps et l'espace, tandis que les symboles sont intemporels et universels. Ils représentent un puissant «esperanto spirituel». Bien sûr, aucune création humaine n'étant éternelle, les symboles périssent eux aussi. Mais, parfois, ils s'éteignent avec la communauté qui les utilisait, plus souvent ils disparaissent d'une manière paradoxale : ils perdent leur qualité de symbole quand ils ont acquis une signification pouvant être entièrement exprimée par des mots, c'est-à-dire après s'être transformés en mots.

● **Les rituels se référant au Gadlu admettent de nouveau sa compréhension partiellement indéterminée : il peut être tel ou tel source unique de l'univers, non définie dogmatiquement**

Est-ce l'une des raisons de la suppression de la référence au Grand Architecte de l'univers, à la fin du XIX^{ème} siècle ? En effet, à cette époque, cette expression est devenue un synonyme du Dieu chrétien. Elle a donc perdu sa force d'ouverture. Un siècle plus tard, les églises ont pris le

chemin de l'œcuménisme et, comme par hasard, les rituels qui continuent à se référer au Gadlu admettent de nouveau sa compréhension partiellement indéterminée. Aujourd'hui, le Gadlu peut être Dieu, Jehovah, Mahomet, Bouddha ou tout autre principe qui exprime la foi en une source unique de l'univers. Cette «source» n'est plus définie avec dogmatisme et, de ce fait, le symbole du Gadlu pourrait éventuellement redevenir acceptable pour notre Obédience. Ceci étant, la science actuelle évoque de nouvelles hypothèses suivant lesquelles l'univers aurait non plus une source mais plusieurs. Par rapport à cela, le Gadlu devrait donc inclure les croyances polythéistes. Le débat est ouvert.

Quand les mots se composent en entités plus complexes en suivant les lois abstraites mais définies et tendent vers la précision, vers un sens unique, les symboles se regroupent librement et cherchent à susciter des associations d'idées sans limites. Les lois grammaticales sont en évolution permanente, tandis que l'assemblage des symboles est régi par des rituels ancestraux qui ne changent que lentement. Tout cela explique que, s'il n'est pas évident d'apprendre une langue tout seul, sans jamais parler avec quelqu'un qui la maîtrise, il est encore plus difficile, sinon impossible, d'assimiler un système de symboles en dehors de la communauté dont il est issu et qui s'en sert.

Même si elles sont en constante évolution, les langues contiennent un nombre de mots déterminés qui peuvent être réunis dans les dictionnaires. Et la grammaire est une entité de règles définies qui peuvent être apprises. Les symboles, eux, sont hétérogènes et leur nombre est illimité. Tout peut devenir symbole dans n'importe quel langage symbolique. Le

même « objet » peut servir de symbole à plusieurs systèmes différents. De surcroît, les symboles s'adressent à tous nos sens et ne peuvent donc pas tous être décrits; enfin, il n'existe aucune «grammaire» pour les langages symboliques.

● Le symbole permet l'intuition du monde, de l'interdépendance des êtres : il mène à la pensée universelle

En favorisant la pensée intuitive, les symboles facilitent le dépassement des limites personnelles, sociales, présentes ou passées, et donnent l'impression de comprendre ce qui est commun à tous les hommes et à toutes les civilisations. En permettant d'avoir constamment à l'esprit toute l'évolution de l'humanité et de l'univers, le symbolisme maçonnique offre la sensation éblouissante de pouvoir tout connaître, comprendre et maîtriser.

Les hommes ayant expérimenté déjà dans leur chair une somme presque illimitée de façons de vivre, leurs connaissances, accumulées à travers les époques et civilisations, contiennent des solutions à la très grande majorité de nos problèmes; grâce à la traduction de ces connaissances dans un langage symbolique, on dégage des canevas de l'expérience de nos ancêtres qui ont vécu dans des lieux, temps et circonstances différentes, puis on remplit ces canevas avec nos propres vies. Cela permet d'imaginer plus facilement l'évolution de notre destin, de relativiser ses travers, et, sans doute, de l'influencer.

Encore faut-il pouvoir stocker et ordonner cette masse de connaissances qui, sans cela, deviendraient vite angoissantes. Le symbole est un excellent aide-mémoire. Comme il ne requiert pas de mémorisation, il occupe peu de place dans le cerveau,



Tableau de Loge,
Amsterdam, 1756

mais renvoie à un nombre élevé d'autres représentations mentales. En s'adressant à tous nos sens, le système symbolique fonctionne en trois dimensions. Ses évocations sont bien plus vastes que celles des mots. Ainsi un symbole permet-il de mettre côte à côte des perceptions, sensations, impressions, connaissances passées et présentes, concrètes et abstraites, proches ou dispersées, qui ne se rencontreraient pas autrement. Et il permet de les ordonner d'une autre manière que celles des langues de signes avec leur syntaxe et leur logique.

La mémorisation par moyen de symboles est en grande partie virtuelle. Les symboles permettent d'établir des liens entre tout ce que l'homme connaît, peut-être entre tout ce qui existe à travers l'espace et le temps, mais la très grande majorité de ces relations n'existent que sous forme potentielle. Cela suffit pour avoir l'intuition de l'unité de l'univers, de l'interdépendance

des êtres, de la fraternité nécessaire des hommes. Cela aide à admettre la relativité des vérités qui ont été découvertes grâce à la pensée rationnelle. Les symboles sont les pièces d'un puzzle. Leurs significations se découvrent à partir de l'expérience de tout un chacun, avec l'aide de la communauté dont ils relèvent et de ses rites. La difficulté de la lecture des symboles est le prix à payer pour pouvoir embrasser à la fois l'individu, l'humanité et l'univers dans leurs ensembles temporels et spatiaux.

● **La puissance des symboles est directement proportionnelle aux connaissances de celui qui les médite. En observant un symbole, on contemple sa propre trajectoire, son passé, ses racines**

La puissance des symboles est directement proportionnelle aux connaissances de celui qui les médite. C'est

pour cela que l'on peut dire qu'en observant un symbole, on contemple «sa propre trajectoire ». Grâce aux symboles, on peut revoir son propre passé et ses racines, puis revenir vers le présent en comprenant mieux qui on est. En partant de soi-même, on avance vers les autres. La compréhension des symboles se construit et chaque communauté, chacun de ses membres doit les traiter de façon créative. En cheminant dans un monde de symboles, l'homme va du simple au compliqué, du présent au passé, du personnel au général, et inversement.


Cette nécessité de construire son propre langage symbolique en rattachant ce que l'on sait à ce que l'on pressent, en érigeant patiemment, pierre après pierre, sa pyramide de connaissances, est peut-être une autre explication de la raison pour laquelle le langage maçonnique comporte tant de références au métier des bâtisseurs. Le caractère ouvert des symboles et l'impossibilité de découvrir leur sens en dehors de la communauté dont ils sont issus, correspondent à la métaphore, attachée au mot «symbole», «*sumbolon*» sous sa forme originale grecque.

Le mot «symbole» désignait, au départ, une pierre cassée en deux qui permettait aux membres de la même tribu ou famille de se reconnaître, même s'ils s'étaient perdus de vue depuis de longues années ou s'ils ne s'étaient jamais rencontrés. En se retrouvant, ils rapprochaient les deux parties du «*sumbolon*» et, si elles s'emboîtaient à la perfection, la preuve de l'appartenance était faite. Les langages symboliques procèdent de la même façon en permettant aux hommes de se reconnaître malgré la diversité de leurs êtres, conditions de vie et de cultures.

La moitié du symbole que l'on possède

permet de chercher la deuxième moitié ou les autres «moitiés» puisque, en fait, chaque «moitié» du symbole s'emboîte parfaitement à plusieurs autres. A première vue, cette affirmation est un non-sens. Une moitié ne peut pas avoir plusieurs autres moitiés. Cependant, la pierre cassée en deux pour devenir un «*sumbolon*» provenait d'une autre pierre plus grande qui, elle-même, avait été une partie d'une autre pierre encore plus grosse.

Enfin, il mérite d'être noté que, si le mot peut être «révélé», le symbole ne le peut pas. En Maçonnerie, le «mot» est perdu et chaque génération, chaque Frère doit retrouver le sien. Une telle précaution n'est pas nécessaire, s'agissant des symboles dont le sens n'est pas figé. Le symbolisme maçonnique est une excellente arme contre toute tentation dogmatique ... ils sont le doigt qui permet de montrer la lune. Ne jamais oublier le proverbe chinois: «*Quand on lui montre la lune, l'idiot regarde le doigt* ». Mais, inversement, nous avons bien besoin du doigt pour la montrer. Ne pas mépriser le doigt, donc...

 **Le langage symbolique permet à l'individu de fondre l'expérience de sa communauté dans son athanor personnel et de la transformer en son vécu propre**

Les symboles renvoyant uniquement au passé, leur utilisation crée un risque, celui du conservatisme systématique, figé, dogmatique. Le caractère immuable des rituels maçonniques suscite parfois méfiance, éveille des craintes et provoque des polémiques. L'ancrage dans le passé est rassurant, utile et enrichissant mais, pour être pleinement fonctionnel,

il doit trouver un contrepois dans la recherche de nouveaux projets individuels et sociaux.

Les langages symboliques véhiculent l'expérience collective à l'intention de l'individu. Ils lui permettent de faire fondre l'expérience de sa communauté dans son athanor personnel et de la transformer en son vécu propre. De ce fait, il se rapproche de «l'être collectif» de son groupe et le développe à son tour par sa particularité. «*Loin de m'appauvrir, ta différence m'enrichit, mon frère...* », disait Saint-Exupéry. En utilisant les langues des signes, l'homme n'exprime qu'une partie de son vécu, celle qui correspond à l'expérience commune

et peut être traduite dans le système d'abstractions qui en est issu. Il s'exprime comme parcelle de la communauté avec laquelle il communique. Ces échanges ne concernent qu'une partie de sa personnalité et de son expérience, celle qui peut être entièrement partagée.

Les éléments utilisés dans les deux systèmes sont les mêmes : il n'y a pas de frontières infranchissables entre eux, parce que l'un et l'autre sont créés par les hommes. Aucun d'eux ne se suffit à lui seul pour appréhender et exprimer toutes les facettes du vécu humain. La démarche maçonnique le sait qui s'appuie sur eux deux.

▲ PETER BU

Pierre Colomb le poète maquisard

PAR JEAN-LUC MAXENCE

Une fois n'est pas coutume : évoquons, en cette période pré-électorale, le fils de Georges Colomb, alias « Christophe », l'un des pionniers de la bande dessinée, l'auteur d'immortels chefs-d'œuvre comme *Le Sapeur Camember*, *La Famille Fenouillard*, *Le Savant Cosinus*.

Pierre Colomb (1883-1958) fut initié en 1907, dans la loge *La Cordialité* à l'Orient de Villefranche-de-Rouergue. Il suivit un long chemin maçonnique et un parcours politique courageux, caractérisé par un refus de toute concession opportuniste, ce qui est à saluer.

Député de la Vienne de 1928 à 1942, docteur en droit, avocat brillant dont l'éloquence au Palais-Bourbon faisait mouche, entrepreneur en bâtiment et transports, il fut aussi un poète rimeur, bien de son époque, certes, mais non privé d'humour et de savoir-faire. Il dénonça «cette école cocasse qui s'intitule hermétisme parce que, comme son nom l'indique, elle entend que le vers échappe à la compréhension intellectuelle du lecteur» (sic).

Pierre Colomb s'avéra en politique un patriote courageux ainsi que le montrent ses engagements de résistant en 1942 (il choisit le nom de son père, le dessinateur « Christophe », pour prendre le maquis). Pierre Colomb n'hésita jamais à risquer sa vie au nom de la rectitude morale, même en pleine tourmente. Ses déclarations ouvertes contre l'antisémitisme le prouvent, ainsi que son refus d'accorder tous les pouvoirs au maréchal Pétain : le député Colomb fut en effet du petit nombre qui ne vota pas à l'Assemblée Nationale en sa faveur.

Et la poésie dans tout cela ? Il publia un *Choix de poèmes* (1898-1958) à Poitiers, et le diffusa à partir de Gouex (Vienne). Il est intéressant de relire ses rimes en quelque sorte « historiques ». Elles ne manquent pas de charme, se rapprochent parfois de la chanson caustique et vigoureuse, témoignent d'une époque déchirée. D'une inspiration eclectique, elles obéissent à la métrique classique, ne font pas fi de la rime, évitent le hiatus, recherchent l'harmonie...

Ainsi avons-nous choisi de vous donner à lire un bref *Art poétique* plein d'esprit et un plus long poème intitulé *Maquisards*. Ce dernier fut écrit en 1944, signé « Christophe » et se transforme habilement en un bel hommage au Frère Winston Churchill qui a le mérite d'être clair et expressif.

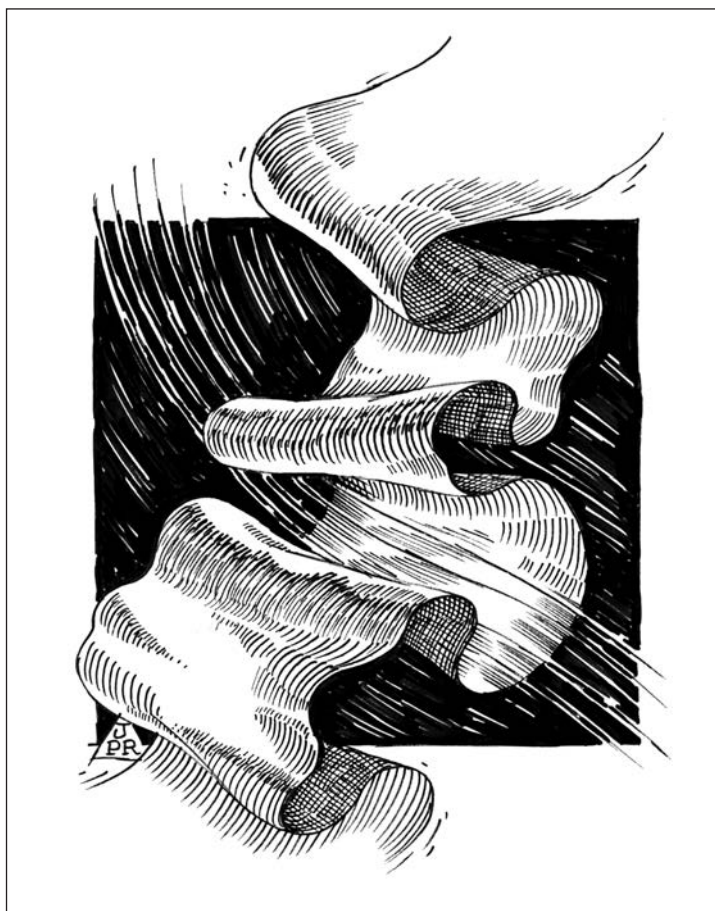
Décidément, les tirades de Pierre Colomb s'adressent directement à l'entendement, là réside au bout du compte leur originalité. En ce temps où les déclarations d'intention des différents candidats à l'Élysée sont trop souvent marquées du sceau du paradoxe ou de la contradiction permanente, lire Pierre Colomb revient à respirer une bouffée d'air et d'esprit gaulois revenue d'une époque révolue

▲ J.-L. M.

poèmes

ART POÉTIQUE

Pour que ma chanson soit simple et légère,
J'emploierai les mots que Ninon savait.
Si l'on est banal quand on est sincère
Les vers sont meilleurs quand ils sont mauvais !





MAQUISARDS

A notre chef le général Koenig

Ce sont les Poilus des Maquis,
Vêtus de noir ou de kaki,
Fils de prolo...ou de Marquis,
Par qui tous les Biens sont requis
Avec des sourires exquis.
Du haut d'un camion mal acquis
Combien de cœurs ont-ils conquis ?

Un traître est là ? Dites-leur qui,
Qu'on lui serre le rikiki,
Qu'on tonde sa poule au taki !
(On vous gardera son croquis).
Ce sont les Poilus des Maquis.

Ils ont bon œil, bon pied, bon teint,
Couchent dans l'herbe ou dans le thym,
Et, bien qu'ils n'aient pas un rotin,
Ils mangent dans des plats d'étain,
Font des drapeaux dans du satin
Qu'on parachute le matin ...

Leurs buts poursuivis sont atteints :
Hitler, vaincu, n'est qu'un pantin
Qui se désagrège et déteint.
Et l'on démontre au vieux Pétain
Qu'en luttant pour rester Latins,
On peut renverser le destin !

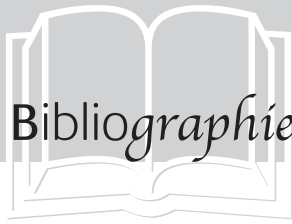
Leur meilleur copain quel est-il ?
Eh ! Parbleu, c'est Monsieur Churchill,
Car, ce Malbrough au bon profil
A sauvé l'Europe en péril.
Grâce à lui, les Fritz, moins virils,
Sur le Pô se croient sur le Nil !
Tandis que, grattant son nombril,

Ou fronçant son épais sourcil,
Goering murmure, très subtil,
Près d'Emma, lourde de béryls :
« *Puisqu'il faut partir pour l'exil,
Camouflons nos billets de mill...* ».

Mais nous rattraperons Goering
Et sa Madone de dancing
Emportant leurs livres sterling
Sous le corset ou le smoking,
Car tous les Maquis de Koenig
Se précipitent sur le ring,

Jouant le suprême forcing.
Déjà, des uniformes « swing »,
Des confitures, des puddings,
Entrent à flot dans nos buildings.
Les cloches sonnent : « *ding, dong, ding* »,
Marseillaise et Good save the King!!

CHRISTOPHE (1944)



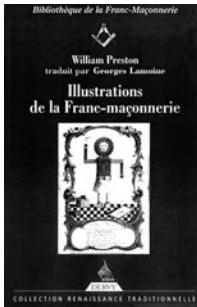
Notes de lecture

par IRÈNE MAINGUY

HISTOIRE

ILLUSTRATIONS DE LA FRANC-MAÇONNERIE

par **William Preston**, traduit par Georges Lamoine, Dervy, 2006, 364 p., 17,50 €.



Certains connaissent cet ensemble de documents intitulés en anglais *Prestonian Lectures* ou Conférences de Preston, du nom de son auteur, un célèbre maçon anglais du dix-huitième siècle (1742-1818). William Preston s'intéressa vivement à tout ce qui donnait des informations sur la franc-maçonnerie afin d'améliorer les catéchismes (lectures) enseignés. Ces différentes conférences eurent un vif succès. Preston laissa un legs afin qu'une conférence perpétue la présentation de son système.

Georges Lamoine a fait une traduction de sa dernière édition remaniée qui est celle de 1812. Ce texte couvre quarante-quatre ans de la maçonnerie anglaise, c'est dire l'intérêt de pouvoir enfin le découvrir dans une autre langue que celle de Shakespeare.



FRANC-MAÇONNERIE ET RELIGIONS DANS L'EUROPE DES LUMIÈRES

Textes réunis par **Charles Porset** et **Cécile Révauger**, Champion Classique Essais 2006, 220 p., 8 €



Le présent recueil propose pour la première fois un état des lieux des rapports entre francs-maçons et religions catholiques et protestantes de quelques pays européens. Outre la France, il est fait une étude sur l'Écosse et la Grande-Bretagne, l'Espagne, le Portugal, la Flandre et les Pays-Bas, le Luxembourg et l'Autriche.

La condamnation de la maçonnerie par Rome en 1738, puis 1754, marque l'histoire de l'Ordre maçonnique au XVIII^{ème} siècle. Cette condamnation fut pratiquement sans effet dans la plupart des pays européens, sauf là où l'Inquisition avait une autorité dominante.

L'ensemble de ces études permet de percevoir clairement que le clergé catholique redoutait davantage la référence à une religion naturelle libérée des dogmes, assez proche de l'idéal du protestantisme, plutôt que le caractère apparemment secret de la confrérie.

Des études synthétiques sont proposées sur les différents pays par des spécialistes des sujets.



11821-2006. LES TRINITAIRES, CHRONIQUES D'UNE LOGE CHAPITRALE

par **Alain Mothu**, à commander chez l'auteur Alain Mothu, 162 chemin de la Grande Bastide, 06250 Mougins. Ed. 2006, 646 p., avec de nombreuses illustrations, 25 € + 5 € de frais d'envoi.



C'est l'histoire de la plus ancienne loge et celle du plus ancien chapitre en activité travaillant au Rite Écossais Ancien et Accepté. Les 185 ans de son histoire sont intimement liés à l'histoire de France à travers royautés, empires, républiques, guerres et révolutions. Les *Trinitaires* ont mené de nombreux combats tout au long d'une histoire très riche, marquée par de fortes personnalités. Claude André Vuillaume, (qui prit le pseudonyme de Protagoras) auteur du célèbre *Tuileur* qui porte son nom, fonde cet atelier les *Trinitaires*, dont il est le premier Vénérable, le 22 juin 1829 ; à la suite de quoi il va créer une loge chapitrale portant le même titre distinctif l'année suivante. Pour la petite histoire, Jean-Émile Daruty sera adopté comme lowton par les Trinitaires en 1844.

Parmi les nombreuses personnalités qui sont passées par cette loge, on peut citer entre autres Charles

Limousin, reçu en 1900 au Chapitre *Les Trinitaires*, lequel, peu après, fonde sa revue maçonnique, « l'Acacia ». René Raymond (qui sera Grand Commandeur du Suprême Conseil) est reçu aussi dans ce chapitre. Plus tard Elie May, initié aux *Trinitaires*, fera faire un « virage à gauche » à la loge, qui devient une société de pensée socialiste. Gaston Moch, pacifiste et européen convaincu, est Vénérable de la loge au début des années 20 etc.

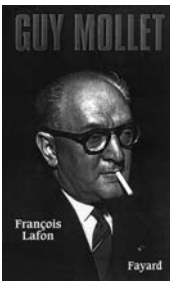
Cette importante monographie se penche sur toutes les ramifications historiques liées à l'action des différents membres de la loge *Les Trinitaires*, montrant le rôle important qu'elle a joué avec force et vigueur au sein de la Grande Loge de France.

BIOGRAPHIE

GUY MOLLET

par François Lafon

Fayard, 2006, 960 p., 30 €.



Cette biographie très fouillée se penche sur l'itinéraire de Guy Mollet, leader socialiste particulièrement controversé (1905-1975). Dans la première période de sa vie, Guy Mollet est surveillant, puis enseignant syndicaliste, socialiste, pacifiste et franc-maçon avant guerre. Initié en 1934 à la loge *Conscience* du Grand Orient de France, il en démissionne en 1969, accusant l'obédience de soutenir trop ouvertement les visées de François Mitterrand dans la recomposition de la

gauche non communiste. Son histoire personnelle, dès qu'il occupe des responsabilités politiques, s'insère dans celle du Parti socialiste, au point que les deux récits sont intimement mêlés. Il se veut gardien de la doctrine et de l'histoire de la SFIO.

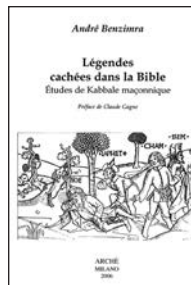
Cette biographie a le mérite d'exposer les paroles et idées de Guy Mollet sans a priori autre que celui de se pencher à la fois sur une trajectoire exceptionnelle et les raisons de la controverse sur l'homme, lequel fut secrétaire général du Parti socialiste, homme d'Etat et Président du Conseil en 1956. Guy Mollet, ce mal aimé de la gauche, est le plus souvent présenté comme le produit d'une culture guesdiste, à laquelle il se serait rattaché dès la fin des années 1920 et au début des années 1930, à Arras ; il aurait en outre cherché à imposer cette culture au parti socialiste SFIO à partir de 1946. Suscitant des polémiques toujours vives, voire épidermiques sur sa personne, Guy Mollet ne compte pas parmi les figures tutélaires que la gauche socialiste revendique aujourd'hui.

TRADITION

LÉGENDES CACHÉES DANS LA BIBLE, ÉTUDE DE KABBALÉ MAÇONNIQUE

par André Benzimra

éd. Archè Milano, 2006, 206 p., 21 €.



Cet ouvrage remarquable est axé sur trois thèmes de réflexion :

- Pour le premier, l'auteur nous démon-

tré qu'il est convaincu que, outre les kabbales juives et chrétiennes, il existe également une kabbale maçonnique. Son brillant exposé étaye cette thèse.

- Le deuxième thème de recherche démontre qu'il existe des légendes cachées dans la Bible et qu'il est possible de les reconstituer en confrontant le texte sacré avec les traditions et les symboles maçonniques. - Enfin, pour la troisième partie, André Benzimra propose un ensemble de portraits fort intéressants : Tubalcaïn ou l'idéal de fraternité, Hiram ou l'homme qui accepte de mourir pour renaître; Noé ou le chercheur d'une morale et d'une pensée universelle ; Salomon ou l'éternel insatisfait en matière de Sagesse, Shaddaï ou l'art de concilier le Ciel et la Terre, l'esprit et la matière.

Dans un premier temps, le lecteur pourrait s'étonner que le symbolisme kabbalistique et celui de la franc-maçonnerie soient considérés ici comme étant les mêmes.

C'est oublier que les différentes Traditions, qui ont toutes le même but, ont nécessairement des points communs. Par ailleurs, la maçonnerie a hérité des traditions occidentales disparues : les Mystères d'Eleusis, la Tradition pythagoricienne, etc.

André Benzimra s'attache à démontrer avec beaucoup de perspicacité que l'objectif de la franc-maçonnerie est de vivre une fraternité universelle. Celle-ci implique la réconciliation entre les trois branches de la Tradition abrahamique : Judaïsme, Christianisme, Islam, au sujet desquelles beaucoup de malentendus et d'incompréhensions subsistent encore, liés le plus souvent à une méconnaissance et des quiproquos.

Le lecteur appréciera la profondeur et l'ouverture des points de vue de l'auteur qui ouvre beaucoup de portes de manière très claire, ayant vaincu bien des préjugés.



SOCIETE

**7 MILLIONS DE TRAVAILLEURS
PAUVRES, LA FACE CACHÉE
DES TEMPS MODERNES**

par Jacques Cotta

Fayard, 2006, 304 p., 19 €.



Cette analyse très lucide de la précarité sociale est d'une actualité brûlante. L'auteur se base sur de nombreux exemples concrets en constatant que plus de sept millions de salariés perçoivent un salaire inférieur à 722 euros par mois et que plus de 12 millions vivent avec moins de 843 euros. Ces travailleurs pauvres se trouvent dans l'incapacité de se nourrir, de se loger ou de s'habiller décentement, de même que leur famille. Plus étonnant encore, il est constaté que plus de trois salariés sur dix, ayant un salaire moyen, n'ont pas de logement et cherchent soir après soir un toit pour dormir.

L'auteur pense qu'aujourd'hui on se trouve face à un paradoxe étonnant. Alors que la richesse nationale est sans comparaison possible avec celle des années de la fin de la dernière guerre, les mesures préconisées aboutissent à une remise en question systématique de toutes les dispositions prises à l'époque, jusqu'à mettre en péril le modèle républicain qui constitue le cadre de notre vie commune.

Jacques Cotta observe que la précarité est le produit de mécanismes pervers du système et le résultat de choix conscients. Il pose de nombreuses questions sur les moyens de sortir de

cette régression sociale et se demande comment le personnel politique peut être à ce point autiste pour ne pas prendre conscience des aspirations profondes qui traversent notre peuple ? Comment peut-il être à ce point coupé du peuple qui vit, combat et souffre ?

L'auteur remarque que les seules alternatives politiques qui se dessinent sous nos yeux sont soit d'un côté, l'agonie de la République, le glissement vers le néant, accompagné de soubresauts violents qui nous plongeraient collectivement dans les bas-fonds de la décadence et de la barbarie, soit l'émergence d'une autre République, sociale dans son principe, fondée sur le respect et la souveraineté populaire, la sauvegarde de l'intérêt général, qui permette à chacun de construire sa vie, du travail au logement, de l'éducation à la santé, et de s'épanouir.

A la chronique d'une mort annoncée, on peut opposer la force de la vie et de l'espoir !



SYMBOLISME

**L'UNIVERS SECRET DU LABYRINTHE
avec le catalogue illustré
de 500 labyrinthes connus**

par Paul de Saint-Hilaire

éd. Alphée, 2006, 238 p., 19,90 €.



Cette étude abondamment illustrée est un livre de référence pour tous les passionnés de labyrinthes. Il propose un itinéraire à travers les divers secrets et nombreux méandres subtils liés aux

innombrables labyrinthes disséminés dans le monde. On y découvrira la complexité fascinante du sujet grâce aux très nombreuses reproductions proposées.

Parmi les images archétypales que chacun peut garder inconsciemment en mémoire, celle du labyrinthe a de tout temps marqué l'imagination, tant par son ancienneté et son caractère universel, que par l'énigme qu'il impose chaque fois. Afin de mieux le comprendre, l'auteur, qui étudie le sujet depuis longtemps, a dressé un itinéraire détaillé de tous les labyrinthes recensés, avec leur histoire, leurs caractères spécifiques, leurs formes, dimensions et couleurs.

Un catalogue descriptif illustré de la plupart des labyrinthes connus complète cette passionnante étude fouillée qui recense tant les labyrinthes du monde antique, qu'ils soient romains en mosaïque, que ceux des églises, des édifices publics ou privés, de haies ou de gazons, dans l'art et l'épigraphe, etc.. Un index de leur situation complète cette précieuse étude.



SPIRITUALITÉ

LE TAROT DES ALCHEMISTES

par Jean Beauchard

éd. Véga, 2006, coffret contenant 78 lames en couleur et 1 livre de 208 p., 32 €.

Jean Beauchard, cet artiste talentueux, nous offre ici un chef-d'œuvre après que nous ayons déjà été séduits par son tarot maçonnique. C'est le fruit de méditations qui s'étalent sur une trentaine d'années, faites d'études et d'analyses d'un bon millier de documents composés de gravures alchimiques ainsi que de divers sujets se rapportant aux mythes et aux traditions dans lesquelles l'auteur a puisé son inspiration pour dessiner et peindre les





78 lames de ce Tarot. Le Tarot est utilisé pour structurer une démarche de compréhension de soi et du monde, processus de transformation de l'épais au subtil.

Dans cet ouvrage, l'auteur propose un cheminement initiatique faisant appel à l'alchimie, ce qui correspond à la volonté de se transformer en évoluant grâce à une observation perspicace de la nature, du végétal, puis du minéral. Le lecteur, selon l'esprit de cette démarche, est confronté à une image commentée par un texte proposant un langage qui transmet un message de perfectionnement progressif. Ce langage dévoile des vérités qui ne peuvent être reçues qu'au prorata d'éveil de la conscience de chacun.

La fonction de l'image est importante; au Moyen Âge, les textes alchimiques sont le plus souvent accompagnés d'illustrations qui facilitent la compréhension du message, à condition d'avoir les rudiments culturels pour les approcher. La franc-maçonnerie, héritière de cette spiritualité occidentale, en est constamment imprégnée.

Jean Beauchard nous fait partager ici sa quête de la Lumière selon l'adage de base de l'alchimie : « spiritaliser la matière et corporifier l'esprit », en permettant au lecteur de faire un beau voyage au pays du merveilleux où, arcanes après arcanes, cartes après cartes, le voyageur apprend, évolue et se transforme en fonction des rencontres et des acquis de l'expérience.



À LA RECHERCHE DU SECRET MAÇONNIQUE

par Louis-Marie Oresve
éd. Alphée, 2005, 239 p., 19,90 €.



Au terme de nombreuses années de fréquentation assidue de la franc-maçonnerie, l'auteur fait une sorte de bilan visant à mesurer autant les richesses que les lacunes de cette voie. Ce bilan n'est pas satisfaisant au regard de ce qu'il avait espéré initialement à la suite de la lecture de l'œuvre de René Guénon, en se référant au fait que toute organisation initiatique a pour objectif de transmettre à chacun de ses membres une influence spirituelle, mais aussi les voies et les moyens de la faire fructifier. Si chacun est invité à opérer un processus intime de transformation intégrale, incluant tout à la fois le corps, l'âme et l'esprit, ne sommes-nous pas en droit de penser que nous sommes loin du compte ?

La question, s'est demandé l'auteur, est ici de savoir si toute structure organisée, hiérarchisée et autosuffisante ne porte pas en elle-même les germes de sa propre limitation et sans doute, à terme, de sa propre destruction.

Louis-Marie Oresve aborde plusieurs questions relatives aux crises de la franc-maçonnerie telles celles-ci : l'initiation dans le cadre de la franc-maçonnerie : « que venons-nous faire en loge ? franc-maçonnerie et alchimie, symbolisme et franc-maçonnerie, la franc-maçonnerie et les mythes, la

franc-maçonnerie et la Tradition, le mythe de la construction du temple, le grade de maître, les hauts grades, la question du Saint-Empire, quel avenir pour la franc-maçonnerie ?

L'auteur souligne combien de nombreuses erreurs seraient évitées si l'on prenait soin de ne laisser entrer dans nos loges que des « hommes de désir », au sens où l'entendait Louis-Claude de Saint-Martin !

Ce livre ouvre de nombreuses pistes de réflexions qui sont au centre des préoccupations de tout maçon sincère, il retrace une expérience humaine authentique au travers de la Voie initiatique.



LES SECRETS DES JARDINS DU CHÂTEAU DE VERSAILLES

par Jean Erceau
coll. Patrimoine du monde,
éd. Thalia, 2006, 324 p. avec
de nombreuses illustrations, 39 €.



Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le décodage initiatique des jardins du château de Versailles n'est pas un guide pour touristes pressés. En fait, avec un regard intérieur, ce bel ouvrage permet de découvrir le sens profond et les conceptions tant philosophiques que politiques qui ont présidé à la conception d'ensemble de ces jardins.

Au cours d'un itinéraire initiatique, jalonné de statues et de fontaines, Jean Erceau nous apprend à relier le visible et l'invisible, à appréhender la symbolique de la statuaire de ces



jardins par étapes successives. Il nous les restitue dans leur contexte mythologique, historique et initiatique; elles ne sont pas seulement mémoire de pierre, de marbre ou de bronze, mais une somme de connaissances qui permettent de découvrir les secrets qui ont présidé à la conception et à la réalisation de ces jardins.

De V.I.T.R.I.O.L au Chevalier du Soleil, le lecteur pleinement informé et averti aura plaisir à cheminer dans ces jardins royaux, en apparence comme les autres, alors que leurs agencements sont le résultat de savantes combinaisons secrètes si significatives pour les « initiés ».

▲ I. M.

Notes de lecture

par JACK CHABOUD

BIEHNEUREUSES REPRISES

CYCLE DE LA MOÏRA
LE CHEMIN DE LA LOUVE, tome 1
 et **LA FILLE DE LA TERRE, tome 2**
 Henri Loevenbruck
 Livre de Poche, 215 et 250 p.,
 6,20 et 6,90 €.



A saluer dans une élégante présentation, une adaptation des deux premiers tomes d'un des grands cycles de fantasy d'un collaborateur de *La Chaîne d'Union*. Cette version permet aux adolescents de découvrir le monde d'Aléa, qui embrasse une Histoire européenne médiévale à peine détournée par son passage dans les

univers labyrinthiques des grands mythes celtiques. Un bonheur de lecture du grand imaginaire, sur les traces d'une louve et d'une femme au cœur pur.



L'œuvre du frère **Pratt** fait l'objet de toutes les variations possibles : voici que sont publiés les tomes 7 à 9 de l'édition en Poche de ses albums :

ET NOUS REPARLERONS DES GENTILSHOMMES DE FORTUNE A CAUSE D'UNE MOUETTE TÊTES DE CHAMPIGNONS
 Hugo Pratt

Chaque volume 40p. couleur, format 14x21, 4,95 €.



Et encore **Pratt**, l'inépuisé : **ERNIE PIKE, tome 4**
 80 p. couleur, 16,95 €.

Sept récits courts dont un inédit des aventures de ce reporter de guerre américain dans l'enfer de la guerre du Pacifique contre les Japonais.

Et toujours **Pratt**, avec un album intitulé **LITTÉRATURE DESSINÉE**, 320 p., nombreuses illustrations couleur, 27 €. né des entretiens du maître sur sa vie et son œuvre avec le journaliste Vincenzo Mollica.



● 91

LIBRAIRIE DES PENTES

Alix Clémence

176 p., 11 €.

Jacques André Editeur

5, rue Bugeaud, 69006 Lyon

(04.78.52.22.32)



Sur la colline de la Croix-Rousse, Antoine Bails tient la Librairie des Pentes, antichambre de tous les délices pour les amateurs de textes érotiques. Célibataire par conviction, le libraire passe la plupart de ses soirées dans les bistrottes des pentes, où il entraîne parfois son neveu Richard. Si l'oncle est anarchiste et bon vivant, le neveu appartient désormais, par sa réussite littéraire et un beau mariage, à l'une des familles influentes de la ville.

En pleine période électorale, une de leurs virées nocturnes tourne mal. Et tout s'enflamme quand une certaine Pilar débarque un soir dans la librairie. Sortant de ses pentes et de ses bouquins, Antoine va secouer un gros sac d'embrouilles entre Rhône, Saône et Beaujolais.

Paru dans une première version chez Zulma Noir, cet excellent polar trouve une renaissance méritée chez un éditeur lyonnais. Tout est donc ici affaires de (sales) gones, au long de cette colline des canuts, des travailleurs, qui longtemps contempla la colline d'en face, beaucoup plus notable et religieuse. Mais les bobos guettent.

NOUVEAUTÉS

BISTROT DE L'AVENUE

André Mure

Editions des Traboules

6, rue Georges Brassens

69530 Brignais (04.78.05.32.84)

531 p., 20 €.



En face du *Bistrot de l'avenue*, il y a une librairie où l'on a vu Tarik Ramadan¹. Alors, on s'agit, on espionne, on soupçonne, y aurait-il là un de ces réseaux dormants qui préparent des mauvais coups islamistes ? Le lecteur attend une brève de comptoir, mais c'est une longue – comme le jeu de boules lyonnais – de salle à manger qu'il va déguster, comme les héros du roman. Car ce bistrot là est à Lyon, et son auteur connaît Lyon comme il se connaît lui-même depuis son entrée dans un cabinet de réflexion.

Et s'il y a des morts dans cette histoire, il ne serait pas correct de faire un petit tour dans ces cafés, ces restaurants sophistiqués et surtout ces bouchons, où l'on refait la ville entre deux pots de côte ou de Beaujolais.

1 La réalité est plus forte que la fiction, puisqu'au moment de l'écriture de cette note de lecture, un certain nombre d'associations citoyennes appelaient à manifester devant cette librairie où le frère de Tarik, Hanif Ramadan, devait venir donner une série de conférences.

Fin connaisseur de la gastronomie locale, André Mure, ancien adjoint à la culture de Lyon, est toujours une des âmes de la vie culturelle et gastronomique de cette ville qui fait semblant d'être florentine alors qu'elle est demeurée Pragoise.

Un homme est tué à la terrasse du *Bistrot de l'avenue*, et il avait rendez-vous avec un commissaire de police en retraite, Jean-Albert Carlut. Les événements se déchainent, une toile se tisse, dont les fils, comme toujours dans cette ville du soyeux Willermoz, croisent et entrecroisent figures imaginaires et figures politiques bien réelles : chirurgien greffeur de mains, genre embastillé d'un ancien maire, élus de tous poils, ministre des transports en mal de ville natale, francs-maçons notoires et notables, hommes de mains, intrigues amoureuses, la sulfureuse Virginie, la belle Nicole, commissaire chargée de l'enquête...

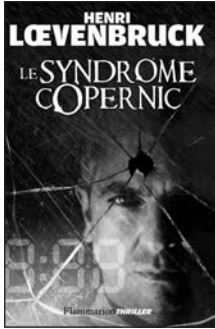
Ce qui fait l'originalité du récit d'André, c'est son adresse à tenir le lecteur dans les rets de son intrigue policière, tout en le plongeant avec délice, amour et culture, dans « les » cuisines lyonnaises. Un genre de plat qui n'est pas réservé aux gones.

LE SYNDROME COPERNIC

Henri Loevenbruck

Flammarion, 444 p., 19,90 €.

Après *Le testament des siècles*, paru chez le même éditeur, où passait impavide un bibliothécaire barbu connu rue Cadet, voici qu'Henri délaisse le thriller ésotérique, comme il a abandonné la Fantasy, pour un thriller neurologique. Est-ce nouveau ? Sans doute



pas tout à fait, mais bien peu de romans d'action auront autant assis leur intrigue sur le recours aux sciences cognitives et aux toutes dernières avancées dans les études neurologiques et... leurs applications.

Le pari n'était pas évident : il fallait installer un antihéros dans la peau d'un schizophrène qui se trouve mêlé à un terrible attentat à La Défense et suivre l'errance de cet homme - en proie à ses phobies - à la recherche de sa mémoire et de sa personnalité, tandis que se referme autour de lui une menace dont on ne sait pas si elle relève de ses hallucinations ou d'une manipulation mentale sophistiquée, débouchant sur une affaire aux tentacules militaires et politiques.

Et l'action ne faiblit jamais : émouvante, avec la rencontre d'Agnès, femme flic au grand cœur et en perdition ; technologique, avec l'aide inespérée d'une bande de hackers humanistes traqueurs de vérités ; énigmatique avec ce restaurant à l'enseigne du Parfait Silence ; initiatique, avec cette obligation du héros de tirer dans un miroir pour y abattre son pire ennemi.

Vitesse, tendresse, violence, mystère : ce roman contient tous les ingrédients d'un thriller à couper un souffle qui anime son inspiration compassionnelle, à la rescousse de

cerveaux troublés et d'âmes blessées.



LE TRIANGLE SECRET

Didier Convard.

Mazarine/Glénat, 531 p., 20 €.



Pour ceux qui ne peuvent entrer dans un album de BD, le scénariste de la série d'albums parus chez Glénat sous le titre générique du *Triangle secret* a «novélisé», comme on néologise aujourd'hui, sa création en bulles et cases. C'est très fidèle à l'original et plutôt réussi autant dans le découpage que la narration.

L'histoire se situe dans la mouvance des thrillers ésotériques, voire ésotérico-maçonniques, qui poussent comme des champignons dans le paysage éditorial. Imaginez un testament inconnu révélateur d'un secret dont la révélation pourrait amener l'effondrement du christianisme. Le Vatican envoie ses tueurs sur la piste d'un chercheur et d'un historien qui en savent trop long.

Ces deux héros sont membres de la GLDF, seule obédience maçonnique reconnue par l'ouvrage, qui semble également ignorer la maçonnerie féminine, mais ce ne sont pas là des reproches littéraires, encore que les apparitions de héros maçons ici et là dans des ouvrages

« de genre » ne servent pas toujours l'image de la spiritualité et de l'humanisme des frères et sœurs évoqués.

L'irruption de ces « gardiens du sang » va se heurter à une autre équipe, aussi ancienne qu'eux, composée de frères d'une « loge première » inconnue de la maçonnerie officielle et fondée par... (non, vous n'en saurez pas plus).

Les hommes du Vatican, descendants des Inquisiteurs, cherchent à détruire tout document et site associés à cet évangile explosif, les autres, descendants de certains templiers, avancent sur la piste du site où se tiennent les preuves du terrible secret.

Sur une idée de départ déjà visitée, l'auteur déroule une variation nouvelle au fil d'une action soutenue : retours dans le passé, découvertes, pièges, meurtres, amitiés, initiations occultes, manipulations en abîmes.

▲ J. C.



> La Lettera G

[ITALIE]

Automne 2005

LES FONDAMENTAUX MAÇONNIQUES

Relativement peu nombreuse mais morcelée comme la française, la franc-maçonnerie italienne subit encore les conséquences des persécutions, discriminations (et scandales) qui ont été son lot. Mais elle est vigoureuse, elle comporte une aile féminine active et elle surmontera ses difficultés. Avec *LA LETTERA G*, un groupe affiche une belle volonté de recherche intellectuelle.

Publiée par l'Associazione Culturale Keystone, de Turin, qui donne peu d'informations sur elle-même, la revue est bilingue, française et italienne : dans ce numéro, pris de face, on peut lire la moitié (99 pages) dans la langue de Dante ; dans l'autre, c'est 105 pages dans celle de Molière. Le sommaire est le même : cinq textes copieux et approfondis, dans les deux langues donc, plus une rubrique bibliographique substantielle.

C'est le contenu qui compte : dans le numéro daté Automne 2005, on trouve une remarquable étude de Pietro Gori sur *Doctrine et méthode maçonniques*, une autre de Franco Peregrino, *Réflexion sur le grade de Compagnon* et une réflexion de Giovanni Testanegra sur *Le sacré aujourd'hui*. À quoi s'ajoute la reproduction de deux textes que tout franc-maçon soucieux de placer son propre engagement dans une perspective longue doit avoir lus : *Parole perdue et mots substitués*, de René Guénon, qui date de 1948, et *Le rituel des francs-maçons opératifs*, par Thomas Carr, qui date de 1911.

Si l'on dit que la tendance générale de cette revue se rattache au courant traditionaliste maçonnique, il ne faut pas y voir une critique mais un éclairage. À ce titre, cette curieuse revue mérite qu'on l'acquière.

▲ R.L.M.

Associazione Culturale Keystone
c/o Logos
Piazza Vittorio Veneto, 19
10124 TORINO (Italie)
info@lalettera.org
www.lalettera.org
10 € l'exemplaire, 2 numéros/an

> Le monde des religions

[FRANCE]

Janvier-février 2007

L'ÉGLISE DE FRANCE PERD SON SOCLE

Cette excellente livraison ne laissera pas indifférent le franc-maçon concerné par le sacré et par la liberté absolue de conscience. Car c'est bien ce dont il est question derrière l'évolution d'une Église de France en proie à des transformations paradoxales. Globalement, en trente-cinq ans, l'appareil a perdu environ 50% de ses prêtres (de 45 000 à 22 000). En revanche, les réseaux ont prospéré, surtout dans le domaine philanthropique, comme c'est le cas du Secours catholique.

Autrement dit, si l'on met à part quelques grands rassemblements spectaculaires médiatiques, la perte d'audience culturelle est forte : il n'y a plus que 17 % de pratiquants réguliers, et environ un tiers des baptêmes ont été perdus depuis 1975. Même si l'image de marque de l'Église et du pape demeure positive pour 75 % des sondés, le « poids » strictement clérical de l'institution n'est pas brillant.

Que s'est-il passé ? La puissance de l'Église se délite quand sa dogmatique, construite au fil des siècles, ne sait que récuser l'évolution culturelle et morale. Ainsi, le mariage de prêtres et l'ordination des femmes (environ 80 % d'opinions favorables) constituent-ils un tabou qu'aucun ésotérisme traditionnel ne supporte.

Dans ce contexte de fortes dissonances entre cléricat et adeptes, il est compréhensible que ceux-ci usent de leur liberté intérieure pour se construire un espace sacré intime afin de gérer leurs interrogations existentielles individuellement plutôt qu'individuellement.

Désespérance ? Perte de sacré ? Ou alors exercice autonome d'une liberté d'espérer où foi et destin ne coïncident pas nécessairement avec des croyances dogmatiques... Va-t-on vers une religion sur mesure ? Ou à la mesure des références de chacun pour aborder le sacré quand s'exhibe, à 89 %, l'éclectisme religieux ?

▲ G.L.

163 boulevard Malesherbes
75859 PARIS cedex 17
le.monde.des.religions@mp.com

> Chroniques d'Histoire Maçonnique

[FRANCE]

N°59

L'HISTOIRE RENOUVELÉE

Une revue peut changer de ton, tout en réussissant à élargir des thèmes qui, bien que soigneusement délimités, ouvrent de meilleure manière sur l'horizon maçonnique. De ce point de vue, la dernière livraison des *Chroniques d'Histoire maçonnique* (n° 59), la revue de l'IDERM (Institut d'Etudes et de Recherches Maçonniques, GODF) que dirige André Combes, est une réussite. Le plan, en trois volets, donne plus de clarté, les sujets sont traités de façon accessible, tout en restant documentés.

Ainsi, la belle étude de Pierre-François Pinaud, *Musique et la Franc-maçonnerie au siècle des Lumières: l'orchestre des Amis Réunis*, et l'excellente approche sur *Les débuts de la Légion d'Honneur et la Franc-maçonnerie*, de Pierre Mollier, se conjuguent-elles parfaitement pour montrer en quoi, comment, la Maçonnerie, très loin de l'idée de connivence comploteuse, a été un moteur culturel et social exceptionnel.

Suit un dossier consacré à l'architecture maçonnique. Bernard Toulhier, conservateur du Patrimoine connu, nous donne un pan de la magistrale recherche qu'il a récemment livrée dans une publication remarquable. Ce travail est suivi d'un article fort intéressant, relatif au temple de Saint-Amable, à Riom, puis d'une étude de Jean-Claude Momal sur un sujet dont il est expert : le funéraire maçonnique. Ces regards successifs, enrichissants, nous portent vers la figure d'*Armand Bedarride (1864-1935)*, dignitaire du GODF important et méconnu, prolifique, novateur, souvent visionnaire. Irène Mainguy nous le restitue avec sympathie et minutie dans ses heurs et malheurs, au moment de l'Affaire des fiches. On le suit jusqu'à sa mort, actif et influent, au Grand Collège des Rites.

Il reste aux *Chroniques* à tenir cette ligne éditoriale et ce niveau de qualité. En gardant, n'en doutons pas, la recette qui consiste à montrer, finalement, comment, avec de la mémoire, se fait l'Histoire.

▲ L.M.

Conform

3 rue Darboy 75011 Paris

www.conform.fr

10 € l'exemplaire, 2 numéros/an

> Les Cahiers du Sens

[FRANCE]

N°16

DÉSERTS AU CHOIX

Les Cahiers du Sens ont proposé, en 2006, une livraison de 217 pages intitulée *Le désert*, avec, comme sous-titre, *De Marie-Madeleine Davy à Lorand Gaspar*. La référence à ces deux éminents auteurs signifie combien sont concernés, comme matière poétique, aussi bien le désert intérieur que celui plus géographiquement situé.

Parmi les nombreux articles proposés au lecteur, le franc-maçon ne manquera pas de se pencher avec attention sur le texte de Jean-Luc Maxence consacré à Marie-Madeleine Davy (23-26), dont on connaît le rôle important qu'elle joua (et joue encore sans doute par ses livres) dans le domaine de la symbolique.

Il est toujours très délicat d'opérer des recensions analytiques et dénotatives pour rendre compte de ce qui atteint l'intimité spirituelle en suscitant des résonances riches de connotations existentielles.

C'est le propre de toute livraison poétique qui invite à participer à l'intelligibilité phénoménale du monde et grâce à laquelle, chacun, en écho, invente le sien, par intuition autant génétique qu'imaginée.

La promenade littéraire suggérée ici, foisonnante sur une même thématique, libère l'esprit de ses contraintes spatio-temporelles. Elle donne ainsi au lecteur beaucoup de bonheur s'il demeure à l'écoute de l'Être à travers son être propre, solitaire et sollicité.

▲ G.L.

Le Nouvel Athanor
50 rue du Disque
75645 Paris Cedex 13
18 € l'exemplaire